This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le françoais, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

er no circumst
rom the Buildin

Ferrières

G10

MÉMOIRES
HISTORIQUES,
POLITIQUES ET GÉOGRAPHIQUES
DES VOYAGES
DU COMTE DE FERRIÈRES-SAUVEBŒUF,

TOME SECOND.

MÉMOIRES
HISTORIQUES,
POLITIQUES ET GEOGRAPHIQUES
DES VOYAGES
DU COMTE DE FERRIÈRES-SAUVEBŒUF,
FAITS EN TURQUIE, EN PERSE ET EN ARABIE,

DEPUIS 1782, JUSQU'EN 1789;

AVEC ses Observations sur la Religion, les Mœurs, le Caractère & le Commerce de ces trois Nations;

SUIVIES de détails très-exacts sur la Guerre des Turcs avec les deux Cours Impériales, d'Autriche & de Russie; les dispositions des trois Armées, et les résultats de leurs Campagnes.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille, Hôtel de Coëtlosquet, N°. 20.

1790

MÉMOIRES
HISTORIQUES,
POLITIQUES ET GEOGRAPHIQUES
DES VOYAGES
DU COMTE DE FERRIÈRES-SAUVEBŒUF,
FAITS EN TURQUIE, EN PERSE ET EN ARABIE,

DEPUIS 1782, JUSQU'EN 1789;

AVEC ses Observations sur la Religion, les Mœurs, le Caractère & le Commerce de ces trois Nations;

SUIVIES de détails très-exacts sur la Guerre des Turcs avec les deux Cours Impériales, d'Autriche & de Russie; les dispositions des trois Armées, et les résultats de leurs Campagnes.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille, Hôtel de Coëtlosquet, N°. 20.

1790

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

TABLE

DES MATIÈRES.

Contenues dans les Chapitres du Second Volume.

CHAPITRE XXIV. *Description de l'Aderbijane & de Tauris, Capitale de cette Province, page* 2; *celle d'Ardevil*, 4; *du Guiland, de Rechi & d'Anzéli*, 5; *du Mazandran, d'Astérabad*, 6; *du Korassan gouverné par le petit-fils de Tamas-Kouli-Kan*, 7; *Mosquée de Méched inaugurée par Cha-Abbas*, Ibid.; *Tapis & Sabres du Korassan les plus renommés de l'Asie*, 8 & 9. *Hérat, le Ségestan*, Ibid.; *le Kandahar*, 10; *Leurs étoffes de Cachemire*, 11. *Le Sablestan, le Mékran*, 12. *Le Kerman; Guèbres qui habitent cette Province*, 14; *leur Religion*, Ibid. *Philosophie d'un Voyageur qui a vu tant de religions différentes*, 15. *Dissertation sur l'Idolâtrie, si elle a réellement existé*, 17; *si enfin la Religion de certains Peuples est un crime & un outrage fait à la Divinité*, 23.

CHAP. XXV. *Royaume d'Ormus soumis par Cha-Abbas; aridité actuelle de cette Isle*, 19 & 20. *Gomron*, Ibid.; *Mascatte est devenue l'entrepôt du commerce de l'Inde*, 27;

Animaux du désert, 110. *Beauté du Désert parsemé de fleurs après la saison des pluies*, 112.

CHAP. XXIX. *Détroit de la Mer Rouge, appellé porte de la mort*, 114. *La Mèque. Apologie de Mahomet*, 115. *Esprit de la Religion*, 116. *Croyance des Musulmans*, 117. *Leur Paradis*, Ibid.; *Sévérité du Koran*, 118. *Bonnes œuvres de cette Religion*, 119. *Préceptes utiles*, 120. *Pélerinage de la Mèque*, 121. *Croyance des Femmes*, 122. *Pureté des mœurs des Musulmans*, 122. *Beaume de la Mèque si précieux*, 123. *Médine, tombeau de Mahomet & de ses trois successeurs, richesses de cette Mosquée, Gouvernement de Médine, Mont Sinaï*, 125.

CHAP. XXX. *L'Isthme de Suez*, 126. *Ancien canal du Nil & de la Mer Rouge*, 127. *Etat présent de l'Ægypte, Limon du Nil*, 128. *Le Kaire, caravanne de la Mèque*, 129. *Pyramides*, 130. *Obélisques, Colonne de Sévère*, Ibid.; *Alexandrie. Son Commerce*, 131. *Incendie de sa fameuse Bibliothèque*, 132. *Mœurs plus paisibles parmi les Arabes*, Ibid.; *Tyrannie des Beys. Exactions des Mameluks*, 133. *Habitans des campagnes*, Ibid.; *Servitude des Chrétiens en Ægypte*, 134. *Si ce pays sera jamais soumis à une puissance Européenne*, Ibid.; *Constantinople a son foyer de peste comme l'Ægypte a le sien particulier qui la rend plus dangereuse*, 135. *Ignorance des Médecins sur tout ce qui concerne cette épidémie*, 137. *Motifs qui la rend mortelle aux Européens*, 138.

CHAP. XXXI. *Manière d'établir en Levant & Barbarie des Consuls plus utiles au Commerce, & moins onéreux à l'Etat*, 140. *Leurs appointemens immodérés*, 142.

Faste Consulaire, 143. *Manière de faire les nouvelles élections*, 144. *Police des échelles*, 156. *Friponnerie d'un Drogman*, 147. *Espièglerie d'un Italien faite à un autre Drogman*, 148. *Exactions de celui des Dardanelles*, 149. *Nécessité d'abolir les Drogmans. Manière d'y suppléer sans aucune dépense*, 151. *Collège des interprêtes établi à Constantinople*, 153. *Avantage de remettre l'administration du commerce entre les mains des négocians*, 155. *Injustice d'empêcher les mariages des François lorsqu'ils sont établis au Levant*, 157.

CHAP. XXXII. *Description de la Palestine, celle de Jérusalem*, 159. *Jaffa. Pélerinage de la Terre Sainte*, 160. *Acre*, 161. *Caiffa. Le mont Carmel, Nazareth*, 162. *Sour. l'ancienne Tyr. Seyde, jadis Sydon*, 163. *Damas. Caravanne qui en part pour la Mèque*, 165. *Antiquités de Balbek. Son temple du Soleil*, 166. *Ruines de Palmire, leur magnificence*, 167. *Tripoli*, 168. *Cèdres du Mont Liban*, 169. *Maronites, leur secte*, Ibid.; *Requête presentée au Consul de France d'Alep au sujet du divorce*, 170. *Lataquie*, 171. *Cérémonie d'un mariage des Druzes*, 173. *Description de Chypres*, 175. *Usage des Paysans pour éviter les aspics si dangereux dans cette Isle*, 176. *Remède pratiqué pour en guérir la Morsure*, Ibid.; *Vin de Chypres très-renommé*, 177. *Baffa, l'ancienne Paphos, ses ruines*, 178. *Fontaine amoureuse*, Ibid.; *Nicotie, capitale de l'Isle*, 179. *Larnaca, chef-lieu du Commerce*, Ibid.; *Tombeau de Saint-Lazare*, 180. *Samagouste, son Port*, 181.

CHAP. XXXIII. *Rade d'Alexandrette, intempérie de son Climat*, 183. *Difficulté d'en dessécher les marais*, 184.

Bourg du Beylan, sa situation, Ibid.; *Village de Payas*, 185. *Colonnes de Jonas*, 186. *Route d'Alexandrette à Alep infestées de voleurs*, 187. *Antioche. Antiquités de cette ville, Fleuve & Lac de l'Oronte*, Ibid.; *Séleucie*, 188. *Titre de Patriarche d'Antioche*, 189. *Description d'Alep*, Ibid.; *Son Château, ses Mosquées*, 190. *Jédéide, quartier des Chrétiens*, 191. *Manufactures de cette ville, son Commerce*, 192. *Politesse de ses Habitans*, Ibid.; *Agrémens des Promenades*, 194. *Ssbriquet donné aux Européens*, Ibid.; *Salubrité de l'air du Pays*, 195. *Bouton naturel au climat*, Ibid.; *Pigeons messagers*, 197. *Martaouan, Hospitalité de ses Habitans qui offrent leurs femmes aux étrangers*, 198.

CHAP. XXXIV. *Bir sur l'Euphrate*, 202. *Navigation de ce Fleuve*, 203. *Ourfa révérée à cause du séjour d'Abraham*, Ibid.; *Merdin en proie à toutes les factions des Chrétiens*, 204. *Moyen dont se servit M. l'Evêque de Babylonne pour expulser l'hérésie du siège canonique*, 205. *Mossul, son Commerce*, 206. *Navigation du Tigre*, Ibid.; *Ruines de Ninive*, 207. *Kirsour, plaines d'Arbelles*, 208. *Géziré*, Ibid.; *Diarbekir, chef-lieu de l'ancienne Mésopotamie*, 209. *Ses Mines*, Ibi.; *Tocat, son commerce*, 210. *Sivas, résidence du Pacha*, 211. *Cérisonte*, Ibid.; *Pays des Amazones*, Ibid.; *Synope, patrie de Diogène*, 212. *Angora, son Commerce*, 213. *Ses belles chèvres*, 214. *Konia, ancien séjour des Sultans*, Ibid.; *Fôrets de Caramanie exposées plusieurs fois à de grands incendies*, 215. *Adena, coutume de ses Habitans qui campent l'été dans les fôrets voi-*

fines, 216. *Satalie*, 217. *L'Isle de Rhodes*, *sa célébrité*, Ibid.

CHAP. XXXV. *L'Isle de Candie*, *l'ancienne Crète*, 218. *Son Labyrinthe*, Ibid.; *Le mont Ida*, 219. *Manière, dont la République de Venise se rappelle tous les ans la perte de Candie, de Chypres & de la Morée*, Ibid.; *Candie, capitale de l'Isle*, 200. *La Cannée*, 221. *Retimo, Rade de la Sude*, 222. *Forbans qui infestent l'Archipel*, 223. *Manière de les réprimer*, 224. *Cérigo, jadis l'isle de Cythère, le Milo, ses bains d'eaux chaudes*, 226. *L'Argentière, aménité de ses habitantes*, 227. *Paros, fameuse par son beau marbre*, 228. *Antiparos, remarquable par sa grote*, Ibid.; *Naxos, sa fertilité*, 229. *Samos produit d'excellent vin*, 230. *Patmos célèbre par l'exil de Saint-Jean qui y composa l'Apocalypse*, Ibid.; *Ruines d'Ephèse*, Ibid.; *Scala nova*, 232. *Corouchesmé rade où fut brulée l'Escadre Turque dans la dernière guerre*, Ibid.; *Smyrne*, Ibid.; *Description de cette ville la plus agréable & la plus riche du Levant*, 233.

CHAP. XXXVI. *L'Isle de Scio*, 235. *Son mastic si recherché*, 236. *Arbre qui le produit*, Ibid.; *Délos*, 238. *Syra, Miconi, mœurs de ses Habitans*, 239. *Tine, ce qu'il y a de remarquable*, 240. *Métélin, caractère de ses Peuples*, 241. *Ténédos renommée lors du Siège de Troie*, Ibid.; *Pays de l'ancienne Troye*, 242. *Découvertes du comte de Choiseul-Gouffier faites dans la Troade*, 243.

CHAP. XXXVII. *Détroit de l'Hélespont*, 244. *Châteaux des Dardanelles, leur artillerie monstrueuse*, 245. *Gallipoli*, 246. *Mer de Marmara*, 247. *Burse, le mont Olympe*, Ibid.; *Commerce de cette ville, ses bains*, 248. *Isles des Princes, Filivri*, Ibid.; *Rodosto, Andrinople*, 249. *Plaines de la Thrace, Philipopolis, son commerce*, 250. *Bulgares, mœurs paisibles de ces peuples*, 251. *Désastre de cette Province*, 252. *Bazargic*, Ibid.; *Sophie, Anecdote du séjour qu'y fit le grand Visir*, 253.

CHAP. XXXVIII. *Salonique, chef-lieu de la Macédoine*, 256. *Négrepont*, 257. *La Livadie*, Ibid.; *Athènes, magnificence qu'on y admire encore*, 258. *Défaut des Gravures du voyage pittoresque*, 259. *La Morée, Coron & Modon, Naples de Romanie & de Malvoisie*, Ibid.; *lâcheté de leurs Habitans*, 260. *Les Isles des Cervi, repaires des Forbans*, Ibid.; *Tour comique joué par un de ces pirates, au commandant d'une frégate françoise*, 261. *Isles du Zente, de Céphalonie, & d'Itaque*, 262. *Corfou, boulevard de Venise*, 263. *L'Albanie, faction du Pacha de Scudari*, 264. *Tentatives infructueuses de quelques officiers de l'Empereur*, Ibid.; *Valeur des Albanois*, 265. *Raguse. Existence précaire de cette République*, Ibid.

CHAP. XXXIX. *La Dalmatie. Projets d'arrangemens entre Venise & la maison d'Autriche*, 267. *Mostar, capitale de ce Pays*, 268. *Bosnie, Bosnaseraï, chef-lieu de cette Province*, Ibid. *Mauvaises dispositions de l'armée*

Autrichienne dans la première campagne, 269. *Succès de la dernière dirigée par le général Laudon*, 270. *Prise de Belgrade & de Symandrie*, 271. *Description de la Servie*, 272. *Belgrade en est la capitale*, 273. *Habitations restées au pouvoir des Autrichiens*, 274. *Vidin*, Ibid.; *L'isle murée*, *Nicople*, 275. *Principauté de Valachie*, 276. *Bukrest, capitale de cette province*, Ibid.; *Combinaison des intérêts communs des deux cours alliées*, 277. *Conquête de la Moldavie*, Ibid.; *Yassi, capitale de cette principauté*, 278. *Bessarabie, prise de Bender & d'Akerman*, Ibid.; *Désavantages de l'armée turque, projets de sa hautesse*, 279.

CHAP. XL. *Situation critique de l'empire Ottoman*, 280. *S'il est injuste de le chasser de la Grèce*, Ibid.; *Les succès des Turcs, lorsqu'ils étoient conquérans, comparés avec ceux des deux cours impériales*, 281. *Motion qu'on devroit faire pour abolir l'esclavage en Turquie*, 282. *Intérêts général de l'Europe, état politique de certaines puissances*, 283. *Préparatifs de guerre en Prusse & en Bohême*, 284. *Propositions de paix faites par les Turcs*, 285. *Mauvais procédés de la cour de France envers les Ottomans*, 286. *Liberté de l'envoyé de Russie*, Ibid.; *Vaisseaux François entrés dans la Mer noire*, 288.

CHAP. XLI. *Négociations de paix entamées en Moldavie*, 289. *Blocus d'Orsova*, 290. *Cruauté des Turcs envers leurs prisonniers, évasion du chevalier Lombard*, 291. *Quelles sont les puissances qui voudroient interposer leur crédit pour faire la paix des Turcs*, 293.

Injustice faite à M. de Brintano, officier françois, 294. *Insulte que lui fait à Constantinople le comte de Choiseul-Gouffier, ses suites*, 295. *Fermeté de l'Empereur en traitant de la paix*, 297. *Conseils pernicieux aux Ottomans*, Ibid. *Dangers d'une nouvelle campagne qui paroît inévitable*, 298. *Rivalité entre les deux Cours Impériales*, Ibid.; *Assan-Pacha est fait grand Visir*, 299. *Impolitique des Turcs*, 300. *Rappel d'Youssef Pacha à la tête d'une armée*, Ibid.; *Derniers malheurs réservés aux Ottomans*, 301. *Vœux inutiles, leur avenir*, 302. *Servitude des Grecs & des Arméniens*, 302. *Conclusion*, 303.

Fin de la Table.

MÉMOIRES
HISTORIQUES, POLITIQUES ET GÉOGRAPHIQUES
DES VOYAGES
DU C^TE. DE FERRIÈRES-SAUVEBŒUF,
FAITS EN TURQUIE, EN PERSE ET EN ARABIE.

CHAPITRE XXIV.

De la ſituation actuelle de la Perſe ; Adminiſtration particulière de ſes Provinces ; Deſcription de leurs Villes principales ; Commerce de leurs Habitans ; Religion des Guèbres, avec une analyſe ſur celles de tous les Peuples.

LA Perſe étoit autrefois diviſée en pluſieurs grandes provinces conquiſes par ſes rois, & d'autres n'étoient que tributaires pour arrondir celles qui leur étoient naturellement ſoumiſes.

Pour décrire aujourd'hui la ſituation de ce royaume partagé en autant de ſouverainetés qu'il y a de gouvernemens, je me bornerai à faire l'analyſe des pays qui furent ſoumis à la race royale des Séphis, & je ne parlerai que des villes dont les habitans font des vœux pour le retour de la monarchie, & ſe glorifient encore du nom de Perſans.

J'ai déja parlé de la province *Dérivan*, de la *Georgie*, du *Dagueſtan*, & du *Chirwan*, gouvernés par leurs princes reſpectifs.

L'*Aderbijane* fait partie de la *Médie*; & *Tauris*, ſa Capitale, paſſe pour être l'ancienne *Hecbatanne*; c'eſt un des meilleurs pays de toute la Perſe; un climat heureux, & un ſol fertile par l'induſtrie des habitans, en ont fait une riche province; elle eſt ſous la domination d'Acmhet Kan de Koi qui tient un lieutenant-général à *Tauris*. Cette ville, tant de fois ruinée par les tremblemens de terre, en avoit éprouvé dernièrement une ſe-

couſſe terrible qui faillit à l'enſevelir ſous ſes décombres.

Il s'y fait un commerce immenſe de ſoie; ſes manufactures ſont très-renommées, & occupent un grand nombre d'ouvriers : l'abord continuel des Turcs, des Géorgiens & des Curdes, en fait une ville très-peuplée; ſes marchés ſont bien entretenus, & les boutiques ſont abondamment pourvues en tout genre, on y prépare une grande quantité de peaux de chagrin dont les Perſans ſe ſervent pour leurs ſouliers. *Tauris* eſt remarquable par ſes belles moſquées couvertes de briques verniſſées; l'albâtre, commun dans les environs, n'y eſt pas épargné & en fait l'ornement précieux.

Le terroir y eſt bien cultivé, & on y cueille les meilleurs fruits de toute la Perſe; les pêches, & tous les fruits à noyaux, y ſont d'une merveilleuſe beauté: l'*Aderbijanne* étoit entrecoupée de pluſieurs canaux, dont pluſieurs ont été ruinés par l'abandon, ou les guerres civiles,

car c'eſt un moyen d'affoiblir ſon ennemi en Perſe, lorſqu'on détourne les canaux deſtinés à conduire l'eau des rivières juſqu'à plus de vingt lieues dans des campagnes immenſes qui ſeroient ſtériles, ſans la précaution que les Perſans ont de les arroſer tous les ſoirs après le coucher du ſoleil. Un cheval ou un bœuf fait tourner une grande roue garnie de pots de terre qui ſe rempliſſent & ſe vuident à meſure dans un baſſin qui eſt au niveau des terres qui en ont beſoin; la culture en eſt ſi bien ordonnée, que leurs champs ſont auſſi ſoignés que nos potagers.

Ardevil eſt une ville aſſez grande; ſes habitans voient arriver tous les jours les Perſans dévots qui viennent en foule porter leurs hommages & leurs offrandes aux ſépultures de pluſieurs rois de Perſe qui ont laiſſé leur mémoire en vénération. Les marchands y abondent de toutes parts, & il s'y fait un grand commerce en ſoiries; *Ardevil* a un gouverneur particulier ſoumis à celui de l'*Aderbijanne*.

Le *Guiland*, voisin de la Mer Caspienne, seroit un pays fort agréable, si des eaux mal-saines, croupies dans la plupart des vallons, n'entretenoient pas continuellement le germe des maladies épidémiques si terribles à ses habitans; ils profitent de ce local dangereux pour faire d'abondantes récoltes de riz, qui fait presque toute leur nourriture.

Adiatkan gouverne le *Guiland*, il fait sa résidence à *Recht* qui est assez bien peuplée; les environs sont remplis de mûriers, & fournissent la plus belle soie de Perse; il y a plusieurs familles d'Arméniens, restes infortunés de celles que Cha-Abbas arracha de leur patrie, pour les transporrer dans cette Province, où la plupart furent la victime du mauvais climat.

Les Russes cultivent, depuis long-temps, l'amitié d'Adiatkan; le port d'*Anzèli*, sur la Mer Caspienne, à huit lieues de *Recht*, leur sert d'entrepôt pour les marchandises de l'Inde & celles de la

Perſe, ils y ont un conſul & pluſieurs maiſons de commerce; les vaiſſeaux Ruſſes y viennent d'*Aſtrakan* par le *Volga*, ils prennent des rhubarbes, de la manne, du ſéné, & des ſoies, en échange de leurs draps groſſiers, ou des fourures en uſage dans les provinces ſeptentrionales, & que les chaleurs exceſſives rendent inutiles dans les autres parties de la Perſe.

Le *Mazandran* eſt au ſud de la Mer Caſpienne; les ancêtres de l'eunuque Méhémet-Kan, qui vient de bouleverſer la Perſe, étoient, depuis plus d'un ſiècle, les gouverneurs de cette province, qui eſt l'ancienne Hircanie. *Aſterabad*, ſa Capitale, eſt d'une grande importance par ſes fortifications qui, ſuivant l'uſage du pays, en font une place forte.

Le *Mazandran* a beaucoup de marais qui cauſent des maladies pendant les chaleurs de l'été; il eſt entrecoupé de montagnes, les plaines y ſont fertiles; mais la population y eſt peu nombreuſe, les habitans ſont induſtrieux, & font,

depuis quelques années, un commerce aſſez étendu avec les Ruſſes, à qui Méhémet-Kan a cédé un port près d'*Aſterabad*.

Le *Koraſſan*, ſitué entre la Mer Caſpienne & la Tartarie, eſt gouverné par Charoc-Cha, c'eſt le fruit de l'union de la fille de l'empereur de l'Inde avec le fils de Nadir-Cha. Ce père, cruel & méfiant, lui fit crever les yeux dans ſon bas âge. Aidé par la bravoure de ſon fils aîné, Naſrola Mirſa, ce vieillard aveugle, règne avec ſageſſe, & s'eſt conſervé cette portion de l'héritage de ſon grand-père.

Méched eſt la capitale du *Koraſſan*. Cha-Abbas voulant obvier à l'exportation d'argent, cauſée par le pélerinage que les Perſans vont faire au tombeau d'Ali, près de *Bagdad*, imagina de conſacrer à *Méched* une magnifique moſquée où fût dépoſé, avec beaucoup d'appareil, le corps d'*Iman Reza*, très-révéré dans toute la Perſe, & un pied du vénérable chameau de Mahomet. En vain Cha-Abbas

s'imposa-t-il, & à ses successeurs, d'aller une fois visiter *Méched*; cette Mosquée n'en fut guère plus fréquentée, & tous les dévots n'en prirent pas moins la route de *Bagdad*.

Le *Korassan* est un excellent pays, connu jadis sous le nom de *Bactrianne*, où fuyoit Darius après sa défaite par Alexandre : il produit, en abondance, tout ce qui est nécessaire à la vie; on en tire beaucoup d'indigo, des galles, & d'assez bonne cochenille. Les habitans sont francs & généreux, j'en citerai un exemple qui m'apprit à les connoître. Les Turcmènes, peuples du *Tur-Kestan*, d'où se fit autrefois l'émigration des Turcs, conservent encore leurs mœurs; errans & bergers, ils habitent une partie du *Korassan*, qui fournit d'abondans pâturages à leurs troupeaux. Les plus beaux tapis de Perse sont fabriqués dans le *Korassan*, il s'y en fait d'un tissu à fond d'or qui sont magnifiques & d'un prix immense.

Une trempe d'acier précieux diſtingue les ſabres de cette province; une lame coûte jufqu'à mille tomans, qui ſont près de trente mille livres; elles ſont très-recherchées des Perſans qui les priſent, plus ou moins, à raiſon de leur ancienneté; la plus ſolide armure, & la meilleure cotte de maille, en uſage à la guerre, ne peut réſiſter à leur tranchant.

Hérat, ſeconde ville du *Koraſſan*, fut dévaſtée par les Aguhans qui l'évacuèrent aux approches de *Nadir-Cha*; depuis ce tems, elle eſt de peu d'importance, & n'a d'autre reſſource que le paſſage continuel des caravannes qui vont ou viennent du *Kandahar* & de l'Inde.

Le *Ségeſtan* eſt une des grandes Provinces de Perſe, Ali-Achmet-Kan la gouverne, & fait ſa réſidence dans une ville de même nom, qui eſt le chef-lieu de ce vaſte pays, habité par un grand nombre d'Aguhans & de Turcmènes qui, toujours errans & vagabonds, en conduiſant leurs troupeaux, dépouillent les

caravannes, & ſe rendent redoutables aux villes dont ils approchent le territoire. Les peuples naturels du *Ségeſtan* ont en horreur ces Etrangers indociles, & leur diſputent, à main armée, les pâturages qu'ils recherchent ſucceſſivement dans les différens cantons.

Kandaar eſt la Capitale du pays des Aguhans, ſituée au milieu de montagnes inacceſſibles; elle paſſe, depuis long-tems, pour la meilleure place de guerre de toute l'Aſie. Témour-Cha eſt le ſouverain de cette nation guerrière, que Nadir-Cha eut tant de peine à ſoumettre, après l'avoir expulſé d'*Hiſpahan*, où elle étoit venu renverſer le trône des Séphis. Les Aguhans vivent en hordes comme les Tartares, ſont naturellement portés au brigandage, & l'exercent dans tous les pays voiſins; vaincus ſans être ſoumis, ils ont toujours ſecoué le joug des conquérans qui les ont en vain reſſerré dans leurs montagnes.

Témour-Cha étend ſa puiſſance au-delà

du fleuve *Indus*, & la belle province de *Cachemire* eſt ſoumiſe à ſes loix, c'eſt de-là que viennent les beaux chals, étoffes précieuſes peu connues en Europe, mais qui ſont d'un grand luxe chez tous les peuples de l'Aſie.

Les laines de *Cachemire* ſont les plus belles du monde, plus fines que la ſoie; on en fait les chals qui ſervent de ceinture ou de turban; les femmes s'en habillent, & les préfèrent aux plus riches brocards. Une ſimple pièce, de quatre aulnes de long ſur une de large, vaut au-delà de cent louis quand elle eſt parſemée de fleurs. Les chals ſont plus beaux quand on s'en eſt ſervi quelque temps, ils perdent leur velouté; & prenant plus de luſtre, ils ſont d'une meilleure apparence; & ceux qui en ont fait uſage dans le pays pendant une ou deux années, les revendent en Perſe ou dans l'Inde au même prix qu'ils les avoient acheté.

La majeure partie du commerce des Perſans avec les Indiens ſe fait par la

voie de *Kandaar ;* des caravannes nombreuſes qui y paſſent ſucceſſivement, paient une douane perçue ſuivant les marchandiſes. Témour-Cha fournit des eſcortes pour aſſurer leur marche, & les protéger contre les Aguhans qui reſpectent peu ſes ordres, quand ils peuvent intercepter les caravannes dans les défilés de leurs montagnes.

Le *Sableſtan* ſe termine au fleuve *Indus ;* ce pays eſt peu-connu, ſes peuples habitent des déſerts où ils mènent une vie à-peu-près ſemblable à celle des Arabes, ils ſont preſque toujours en guerre avec les Aguhans ; & Mirſa-Huſſein-Kan, leur chef, qui réſide à *Véyen*, les a plus d'une fois pourſuivi juſqu'aux portes de *Kandaar.*

Le *Mécran*, ſitué ſur la mer de l'Inde, eſt preſque inhabitable, tant par rapport à ſes déſerts immenſes dépourvus d'eau, qu'à cauſe des chaleurs exceſſives & de l'intempérie du climat. Ses peuples ſont peu civiliſés ; leur Capitale, qui porte le nom du pays, eſt peu éloignée de la mer ;

le commerce y eſt peu conſéquent, par la crainte de Pirates qui déſolent ſes côtes; Ali Méhémet-Kan gouverne le *Mécran*, & fait ſa réſidence ordinaire près du port de *Guadel* le plus fréquenté de cette Province.

Le *Kerman* s'étend juſqu'au golfe de *Ormus*, & forme un excellent pays; ſes habitans ſont laborieux & font un grand commerce de leurs laines, les plus belles de la Perſe; on y imite aſſez bien les chals de *Cachemire*, mais ils n'ont pas le même moëleux.

Agi Huſſein-Kan fait ſon ſéjour à *Kerman* qui eſt la principale ville de ſa province, dont la partie inférieure s'avance juſqu'à *Ormus*, à l'entrée du golfe perſique, & s'appelle le *Mogoſtan*; la rareté des eaux rend peu habitables ſes côtes, où il n'y a que des ances peu ſûres. L'eſprit pacifique de ce gouverneur lui a fait prendre une part aſſez indirecte aux troubles qui ont affligé récemment la Perſe. Sa Capitale eſt aſſez bien

habitée, les Juifs y font un grand négoce; & les *Guiahours*, que nous appellons Guèbres, ont toute la liberté d'y vaquer à leur culte.

Les Perſans, n'ignorant pas que c'étoit la religion de leurs ancêtres, la tolèrent autant qu'ils la mépriſent; & le nom de *Guiahours* ſert également à déſigner les Chrétiens que les Muſulmans traitent d'idolâtres, à cauſe du culte des images.

Les Guèbres reconnoiſſent un ſeul Être Suprême, & le feu ſacré qu'ils révèrent n'eſt qu'en mémoire d'un prodige opéré autrefois en faveur de leur Prophète *Azer* qui ne fut point rôti, diſent-ils, dans le braſier où le fit jetter le Roi Neuroud. Leur croyance, mêlée de fables & d'abſurdités, eſt renfermée dans quelques livres qu'ils ont en grande vénération. Ils ne ſont point circoncis; mais tous leurs enfans ſont ſoumis, quelques jours après leur naiſſance, à une ablution faite en préſence d'un miniſtre. Les Guèbres peuvent avoir juſqu'à cinq fem-

mes ; & le divorce ne peut avoir lieu qu'en cas d'adultère. Ils font quelques jeûnes, célèbrent les fêtes de leur Prophète & de plusieurs *Santons ;* en général, cette Nation est paisible, cultive la terre ; & s'occupe fort peu du commerce. Les Persans sont tous d'accord sur leur probité, &, tout en plaignant l'aveuglement de leur secte, les reconnoissent pour de très-honnêtes gens.

L'homme qui parcourt l'univers voit des peuples différens ayant presque tous un culte particulier, mais toujours adressé au premier des êtres, rejetté des uns comme hérétique, méprisé des autres comme infidèle ; ici, traité de chien ; là, humilié par le titre d'immonde ; par-tout enfin, il apprend à connoître l'horreur du fanatisme ; revenu des préjugés de l'éducation, il connoît l'abus de cette façon de penser inventée par les prêtres & les Moullas pour conserver leur empire parmi tous les peuples, en persuadant à chacun en particulier, que

lui ſeul a reçu la lumière, & que tous les autres ſont égarés dans les ténèbres. Le voyageur, inſtruit par lui-même, finit par regarder tous les hommes comme des frères, l'Eternel comme leur père; & penſe que toutes les religions ſont autant de moyens d'adreſſer à l'Être Suprême cet hommage qui ne le rend pas plus grand, mais lui fait jetter un regard de bonté ſur ſa créature reconnoiſſante : le Tout-Puiſſant doit aimer ſon ouvrage, & juge les cœurs plutôt que d'obſerver ſi les cérémonies religieuſes doivent être conformes au rite d'un tel Patriarche, ou au diplôme d'un tel Muphti, pour lui être agréables & mériter ſa bienfaiſance.

En étudiant la religion de tous les peuples, il eſt aiſé de s'apperćevoir que tous ont reconnu l'Être Suprême, & ne ſe ſont jamais trompés que ſur la manière de définir la Divinité, ou de lui rendre un culte digne d'elle.

Pluſieurs Nations ont eu des Idoles,

&

& d'autres en ont encore; nous appellons Idolâtres ceux qui révèrent dans le feu ou le Soleil la Puiſſance qui les réchauffe & ranime la Nature, nous y joignons encore ceux qui rendent des hommages à la Lune & aux autres Aſtres, parce que s'étant apperçu de l'influence de celle-ci ſur la Terre & de la merveilleuſe révolution des autres, ils les ont pris pour des êtres ſupérieurs; mais un Artiſte n'eſt-il pas toujours honoré de l'admiration cauſée par ſes Ouvrages?

Les Grecs & les Romains eurent des Idoles, chacune avoit ſon nom, & ils lui attribuoient une puiſſance particulière; mais ce qui annonce le bon ſens naturel de ces peuples, c'eſt que Jupiter convoquant l'Olympe, la Puiſſance Suprême, ne provenoit que de la réunion de tous les Dieux qui préſidoient à l'Univers ſous différens titres, reconnoiſſant ainſi l'Être des Êtres en déſignant, d'une manière ſenſible, & ſous pluſieurs noms, les effets de la Divinité.

Il eſt conſtant que les Catholiques invoquent la Vierge ſous différentes dénominations qui lui valent autant de Temples, de Chapelles, où ſes ſtatues ayant quelquefois la face noire, & toujours autrement vêtues; la font nommer Notre-Dame noire, de la garde, de bon voyage, de la pluie, & du beau tems. C'eſt ainſi que les Marins, les Pauvres, & les Laboureurs appellent celle dont ils attendent leurs ſoulagemens ou des ſuccès; de même les Payens n'en reconnoiſſoient pas moins l'Être Suprême, en lui donnant des titres qui convenoient à leurs invocations.

Ils ſe proſternèrent devant des ſtatues de pierre, d'or ou de bois; mais les génuflexions qu'ils faiſoient devant celles des Empereurs & qui ne s'adreſſoient certainement pas à ces blocs de marbre, prouvent qu'ils ne rendoient pas un culte effectif à leurs idoles, les regardant comme un emblême de la divinité qu'ils vouloient ſe repréſenter, ainſi que les ſtatues de

leurs Empereurs n'étoient que les images de leurs Souverains qu'ils revéroient effectivement.

Il est vrai que des sots & des stupides ont adoré la matière; mais les pauvres d'esprit n'auront-ils pas une part au royaume des cieux? Et n'avons-nous pas l'exemple de nos Paysans, grossiers & mal instruits qui, le jour de la fête de leur village, tournent le dos au Ciboire pour adresser leurs prières à l'image du Patron? Et n'y à-t-il pas des Napolitains qui disent à Dieu de prier Saint Janvier de faire le miracle qu'ils croient voir tous les ans dans leur ville, & qui, dans leurs calamités, menacent la statue de ce bon Saint de la jetter dans la mer si elle ne fait cesser le fléau qui les afflige?

Les Payens firent comme nous, ils mirent leurs grands Hommes au rang des Dieux, & divinisèrent leurs Femmes illustres; mais des esprits pervers voulant trouver une excuse à leurs déréglemens, en supposant que les Dieux n'étoient pas

plus sages, immortalisèrent dans le ciel les passions que les Héros avoient eues sur la terre ; ainsi il fut aisé de persuader aux Peuples qui avoient perdu des batailles, que, Mars occupé à dénouer la ceinture de Venus, ne les avoit pas aidé dans les combats, & que des vaisseaux s'étoient perdus, parce que Neptune séduisoit quelque nymphe au lieu de les soutenir avec son trident, ou d'appaiser les flots.

D'après l'exemple de ceux qu'ils regardoient comme des Êtres Divins, plusieurs Payens se livrèrent à tous les excès de l'infamie, & leurs femmes crurent justifier leurs foiblesses en chantant celles des Divinités de l'Olympe ; & leur imagination, aussi déréglée que leurs mœurs, fit une abomination de la Mythologie qui n'étoit dans son principe que pure & divine.

Les Chrétiens n'ont-ils pas vu leur Religion sainte fondée sur la douceur & l'humanité, dégénérer en mille dogmes

étrangers à tous ſes principes, cauſer des horreurs, & ſervir de prétexte pour commettre les crimes les plus atroces ? Tant il eſt vrai qu'il n'y a rien dont les hommes n'aient abuſé juſqu'à la Religion qui devoit les rendre ſages en les rendant heureux.

Les Payens éclairés qui vécurent dans ces tems de déſordres, ne donnèrent jamais à la Divinité des attributs auſſi horribles qu'indignes d'elle.

L'hommage rendu aux Vaches ſur les bords du Gange paroît d'abord un culte auſſi ſot que ridicule ; mais, en remontant à la ſource des Religions, il ne faut pas croire que les Prêtres de Brama aient jamais pris les bêtes à cornes pour des Divinités, ils exhortèrent un peuple obéiſſant & crédule à honorer leurs nourrices, parce que les beſtiaux ſont ſi rares dans l'Inde qu'ils n'auroient pu alimenter les Villes ſans laiſſer les campagnes incultes ; il fut donc néceſſaire d'en aſſurer la propagation, en défendant de les mettre à

mort : ainsi la Religion dut, dans tous les tems, concourir au bien des Etats, & l'Indien éclairé épargne seulement l'animal qui aide à cultiver ses terres, sans le croire autrement digne de sa vénération.

Le Chrétien sans préjugé n'ignore pas non plus que les préceptes de l'Eglise, qui ordonnent l'abstinence des viandes pendant plus d'un tiers de l'année, sont dictés par la prévoyance du Gouvernement qui obvie à une destruction plus considérable des animaux, qu'on épargne bien davantage par esprit de dévotion ; & ceux qui croient bonnement gagner le Ciel en s'en abstenant certains jours, ne remplissent, comme l'Indien, que le but d'une sage administration qui fait de ses loix des commandemens religieux pour les rendre plus inviolables.

L'Indien honore dans sa Pagode des statues sculptées de la manière la plus bizarre, fussent-elles aussi admirables que celle de Phidias, quel est celui qui peut

peindre ou ſculpter la face de l'Eternel ? L'Indien eſt un ſot, cela eſt poſitif ; mais, en admettant au-deſſus de lui un être qu'il ne ſait pas définir, il croit lui devoir des hommages, diſons qu'il ſe trompe, & laiſſons juger au Tout-Puiſſant s'il doit punir également le crime & l'erreur.

Un homme groſſier qui rendroit à ſon Souverain des hommages en la manière qu'il croiroit la plus reſpectueuſe, exciteroit-il ſon courroux par cela ſeul qu'il ne lui auroit pas fait la révérence ſuivant l'étiquette de la Cour qui lui fut toujours inconnue, & en recevroit-il la mort pour lui avoir dit votre Excellence au lieu de votre Majeſté ?

N'attribuons pas à la Divinité des fureurs que n'auroit pas un Prince de notre Monde ; ſi l'Eternel s'eſt communiqué aux hommes, il a voulu, ſans doute, apprendre à ceux qui avoient un plus grand beſoin de ſes graces, le culte qui lui eſt le plus agréable ; mais nous pouvons croire qu'il eſt trop grand pour

s'offenſer de toutes les cérémonies plus ou moins biſarres, avec leſquelles certains peuples fléchiſſent le genou ou ſe proſternent devant ſa Puiſſance, & trop bienfaiſant pour rendre à jamais malheureux des êtres qui, lui devant tout, n'ont que l'intention de l'adorer.

Ainſi, cet amas confus de Religions différentes & de ſuperſtitions en uſage parmi les Nations, prouvent également qu'elles ont la même volonté de rendre leurs hommages à l'Être Suprême.

CHAPITRE XXV.

Ancienne ſplendeur de l'Iſle d'Ormus & de Bender Abbaſſi. Deſcription du Laareſtan, du Farſiſtan, & des Iſles Baharem, où ſe fait la pêche des perles. Principaux Havres qui ſe trouvent dans le Golfe Perſique. Deſcription de l'Iran, Perſan, d'Iſpahan, & des autres Villes principales.

L'ISLE d'Ormus avoit ſes Rois & fut conquiſe par les Portugais ; profitant de ſa ſituation à l'entrée du Golphe Perſique, ils y bâtirent une Ville qui devint une des plus floriſſantes de l'Aſie, & l'entrepôt du commerce de l'Europe & de l'Inde.

Cha-Abbas vit avec peine des Etrangers donner des loix ſur les côtes de ſon Empire ; il s'allia aux Anglais qui joignirent leurs forces navales à ſon armée de terre ; l'iſle d'Ormus fut rendue à ſa domination, & Gomron qui s'appella depuis Bender

Abbaffi ou Port d'Abbas fut, pendant le règne de ce Prince, très-fréquenté par tous les Marchands de l'Inde & des Européens qui y avoient leurs comptoirs.

Ormus n'eft plus aujourd'hui qu'un rocher ifolé à deux lieues de terre ferme; la forterefle, où les Portugais firent une fi vigoureufe réfiftance, eft tombée en ruine, & à peine voit-on les veftiges de cette ville fi célèbre par le commerce, le luxe, & les richeffes de fes habitans. Les Hollandois ont lefté leurs vaiffeaux avec les débris de fes maifons & ont tranfporté à Batavia les marbres qui en faifoient les ornemens; Ormus, couverte de fel, ne conferve à préfent que fon nom & n'a plus d'habitans.

Gomron, prefqu'abandonné, n'eft qu'un amas de mazures; quelques magafins y reçoivent encore des marchandifes de l'Inde, mais l'air mal-fain qu'on y refpire en fait un défert pendant la moitié de l'année, & force les habitans à fe retirer dans les montagnes à quelques

lieues de la ville. Son terroir aride & ſalé, dépourvu d'eau, & ſitué ſous un climat brûlant qui putrifie les citernes, rend ſon ſéjour auſſi dangereux que pénible aux Européens. Ils l'ont entièrement abandonné depuis que le commerce eſt tranſporté à *Maſcate* qui, par ſon heureuſe poſition ſur la côte d'Arabie & la mer de l'Inde, ayant une bonne ſource d'eau douce, offre à tous les vaiſſeaux une rade ſûre, & des rafraîchiſſemens. Le Prince qui la gouverne laiſſe tant d'avantages aux négocians pour la liberté de leur trafic, que cette ville eſt devenue, pendant le tems des *Mouſſons*, l'entrepôt général du commerce des Arabes & des Indiens.

L'Iſle de *Keſmich*, ſituée plus avant dans le Golphe Perſique, eſt plus grande, aſſez fertile, & a pluſieurs Villages. Les écueils qui l'environnent rendent très-dangereux les approches du port de *Congo*, où il ne peut aborder que de petits vaiſſeaux. Une ſource d'eau douce y rend

le séjour moins désagréable que dans les autres Havres de cette côte qui en est dépourvue. Les Arabes y abordent avec leurs barques & y font un commerce de dattes & de riz.

Le *Laarestan*, pays montueux & aride, n'est pas bien peuplé à cause de la rareté des eaux ; *Laar*, sa Capitale, entourée de montagnes & de rochers, est d'une grandeur médiocre ; son château n'a plus que des ruines, la ville n'est plus aussi commerçante depuis que les Caravannes ne vont plus à *Gomron*, leur passage alternatif enrichissoit ses habitans ; privés de cette ressource, ils n'ont plus l'activité d'un négoce qui établissoit une correspondance réglée entre *Laar* & la plupart des villes de Perse.

Cette Province produit beaucoup de soie, & *Laar* est encore fameuse pour ses Manufactures de velours & de taffetas. On y boit de l'eau de citerne qu'on a soin de faire bouillir pour la purger d'un ver contagieux qui, sans cette précaution, s'établit entre chair & peau ; il est aussi

menu qu'un cheveu, & ce n'est pas sans douleur & même sans danger qu'on vient à bout de s'en défaire. Ce désagrément est commun à presque tous les habitans des côtes sur le Golphe Persique. La rareté d'eau les oblige à conserver celle des pluies dans des citernes où s'engendrent les atômes de cette vermine dangereuse.

Ali Réza Kan gouverne le *Laarestan*, ses revenus sont peu considérables, & il a soin de maintenir ce pays naturellement gardé par ses montagnes dans une neutralité qui lui fait avoir peu de part aux révolutions des autres Provinces.

Le *Farsistan* est proprement la Perse; ce pays s'étend le long du Golphe Persique, il y a fort peu de rades & aucun bon port.

Celui de *Boucher*, dont les Persans pourroient tirer de grands avantages, est le plus fréquenté par les Arabes. Les Anglois y ont un Agent subordonné au Consul de Bassora, c'est le port le plus près de

qu'il fut bâti par les Perſans, lorſqu'ils étoient de la religion des Mages. Ali Mourat Kan ayant prévu la longueur du blocus de *Chiras* qui, en effet, dura dix mois, occupa ſes ſoldats à bâtir une Ville qu'il appella de ſon nom *Mouratabad.* Les maiſons bâties de briques ſéchées au Soleil ſous un climat brûlant, furent bientôt capables de mettre à couvert ceux qui s'étoient réſervés cet aſile pour l'hiver; quelques familles Curdes y ſont établies aujourd'hui, & ſont bien loin de peupler ſon étendue.

Une montagne, près de *Chiras*, produit cette précieuſe *Momie* ſi renommée dans toute l'Aſie pour guérir, en moins de vingt-quatre heures, toutes les ruptures, même celles des os les moins délicats; elle découle du rocher dans une caverne toujours ſoigneuſement gardée, on la recueille tous les ans au mois de Septembre, & on n'en tire guère plus de dix onces lorſqu'elle eſt la plus abondante. Elle eſt noire & reſſemble à la

poix.

poix, mais n'a point d'odeur; il en vient dans quelques endroits des montagnes de *Laar*, mais elle a des effets moins prompts & n'est pas si estimée, ne valant que deux louis l'once; & celle de *Chiras*, quand on peut en avoir de la véritable, se vend près de mille écus; j'en ai vu l'expérience faite sur une poule à qui on avoit cassé la patte, on lui en fit avaler gros comme une lentille délayée avec du beurre, après en avoir frotté la rupture, & le lendemain elle fut parfaitement guérie. Mirsa Rabbi, premier ministre d'Ali-Mourat-Kan, voulut ainsi me convaincre des effets si surprenans de la *Momie* que je ne pouvois croire avant cet exemple dont je fus témoin.

Elle étoit toujours comprise parmi les présens que les Rois de Perse faisoient aux Puissances voisines, & Ali-Mourat-Kan en envoya environ une once dans une boëte d'or à l'Impératrice de Russie.

Le voyageur curieux qui croit trouver dans *Persépolis* les restes d'une architecture magnifique & somptueuse, n'y voit

qu'une ſuite de ruines & de voûtes ſoutenues par des murs d'une épaiſſeur extraordinaire avec un amas de colonnes énormes mal-proportionnées & de chapitaux groſſièrement travaillés. Le feſtin bachique où des torches furent allumées pour détruire le palais de Darius put cauſer des remords à Alexandre, mais il ne paroît pas, d'après ce qui en reſte, que ce bâtiment vaſte & ſolide pût être un chef-d'œuvre.

Le *Kuchiſtan* comprend le pays qui s'étend depuis le Golphe Perſique, près de l'embouchure du Tigre & de l'Euphrate, juſqu'au *Sinnée* qui ſe jette dans ces deux Fleuves réunis au-deſſus de *Baſra*.

Suſe, réſidence d'Aſſuérus & Capitale de la *Suſiane*, eſt aujourd'hui *Suſter* gouvernée par Chek Mandeli Kan qui commande la Province. Le *Kuchiſtan* a été tant de fois ſoumis aux Perſans & dévaſté par les Arabes, qu'il n'eſt plus qu'un déſert à une certaine diſtance des fleuves dont les environs ſont très-peuplés par des hordes d'Arabes qui s'y ſont établis.

L'*Iran-Perſan* eſt un vaſte pays au centre des Provinces qui étoient ſous la domination des Séphis. *Hiſpahan* en eſt la Capitale; j'y arrivai pour la première fois le 5 Mars 1784, je fus traité par le premier miniſtre d'Ali-Mourat-Kan comme l'avoit été l'Envoyé de Ruſſie qui venoit d'en partir, j'occupai la même maiſon à côté de ſon palais, & je fus défrayé journellement de mes dépenſes.

Hiſpahan, que Cha-Abbas avoit choiſi pour ſa réſidence, n'eſt plus aujourd'hui qu'un vaſte terrein couvert de ruines; on laboure les jardins qui faiſoient autrefois les délices de ſes habitans, & on marche pendant trois heures dans des chemins qui étoient des rues, pour arriver au centre de la ville. Les marchés, que Cha-Abbas fit couvrir de voûtes éclairées par des dômes, ſont vaſtes & annoncent l'ancienne magnificence de cette capitale. La grande place, une des plus vaſtes de l'univers, forme un quarré long de près de deux cents toiſes de long ſur cent de

large, entourée par un canal & bordée de maiſons régulièrement bâties, elle eſt dominée par le palais des rois qui offre encore les reſtes de la grandeur de Cha-Abbas. Des canons, rangés devant la principale porte, ſont montés avec des mortiers ſur des affuts, qui, par leur peſanteur, ſemblent inébranlables ; il y en a pluſieurs qui furent pris à *Ormus*, & qui ont le nom des Vice-Rois Portugais. La Moſquée royale eſt à côté. Cet édifice ſomptueux, dont l'extérieur eſt revêtu de marbre, a ſon dôme & ſes minarets couverts de porcelaines peintes en moſaïques, ſon intérieur eſt enrichi par des bas-reliefs dorés ainſi que la voûte. A l'autre extrémité de la place, eſt un grand corps-de-logis d'où ſe fait entendre tous les jours, après le coucher du ſoleil, une muſique bruyante & guerrière ; on y voit encore l'horloge d'*Ormus*, Ali-Mourat-Kan ne permettoit pas qu'on la montât, parce que ſes Aſtrologues lui avoient dit que le ſon de ſa cloche lui porteroit malheur.

Hispahan, quoique ruinée des deux tiers, a plus de trois cents mille habitans. Tous les arts & métiers y sont parfaitement exercés, on y admire ses manufactures en tout genre, & ses brocards d'or & d'argent sont renommés dans toute l'Asie. On voit au midi de la ville cette fameuse avenue, appellée *Cherbac*, qui ressemble assez à celle de Versailles, elle est plantée de quatre rangées de platannes, bordée de beaux jardins, de maisons de plaisances, & longue de près de trois mille toises avec des canaux & des bassins qui ornent ce bel ouvrage du règne de Cha-Abbas.

La rivière de *Saindérou* qui la divise en deux, a un beau pont bâti de briques & de pierres de tailles composé de trente-six arches, avec une galerie couverte de chaque côté par une terrasse d'où on a l'agrément de voir les jardins des environs, & le fauxbourg de *Julfa* qui est sur le bord de la rivière. On peut encore, quand les eaux sont basses, passer

ſous les pilliers des arches qui ſont percées à jour, & marcher ſur des pierres placées à d'égales diſtances. Un peu plus bas, eſt un autre pont magnifique bâti par Cha-Abbas II. Ses galeries ſont plus larges ayant une place exagone au centre ; une plate-forme pratiquée ſous les arches en faiſant tomber les eaux en caſcade, rend fort agréable la poſition d'un beau palais bâti en face, & dont les jardins ſont les plus agréables des environs d'*Hiſpahan*.

Cha-Abbas, qui mérita le nom de grand, fut celui de tous les rois de Perſe qui encouragea le plus les ſciences & les arts, & à qui *Hiſpahan* dut ſon agrandiſſement & ſa ſplendeur. Il fit venir de *Julfa*, ville de l'*Aderbijane*, pluſieurs familles Arméniennes, qui, plus propres au commerce que les Perſans, étoient deſtinées à faire le trafic de l'Inde qui, dans la ſuite, enrichit tant la Perſe. Il appella, du nom de *Julfa*, le quartier immenſe où ils s'établirent près d'*Hiſpahan*, & leur accorda de grands privilèges dont

ils ne jouissent presque plus aujourd'hui; la plupart des Arméniens, pour se soustraire à l'anarchie qui divise la Perse, se sont retirés à *Bagdad*, *Bassora*, & en d'autres villes de Turquie, où ils ont recherché le calme & la paix. Il ne reste plus à *Julfa* que ceux qui n'ont pu se résoudre à quitter leurs masures, car ce fauxbourg a été plusieurs fois enveloppé dans les malheurs qui ont affligé *Hispahan*, & a souffert en même-tems toutes les horreurs du pillage & de la dévastation, ainsi que j'en fus témoin à la mort d'Ali-Mourat-Kan.

Julfa recueille d'assez bon vin blanc qui attire aux Arméniens de fréquentes visites des Persans qui vont y boire largement à la santé du Prophète.

Le territoire d'*Hispahan* est assez aride par lui-même, & ce n'est que l'industrie des Persans qui peut en arracher l'abondance par une culture opiniâtre, & les canaux répandus dans les campagnes pour arroser les terres : ces conduits souterrains

en bien des endroits, à cause du niveau, ont, à des distances réglées, des ouvertures qui ressemblent à des puits, & facilitent, pendant leurs cours, les moyens de les entretenir en bon état, & de les vuider lorsqu'ils sont engorgés.

L'air pur & vif qu'on respire à *Hispahan* donne le précieux avantage d'y conserver les fruits toute l'année, & il en reste encore de la dernière saison, lorsque les nouveaux paroissent.

Il suffit, pour donner une idée de la salubrité de son climat, de citer l'époque de la dernière peste qui a ravagé *Bagdad*.

Plus de deux mille familles vinrent se réfugier en Perse, on leur assigna plusieurs villages près d'*Hispahan*, il n'y en mourut pas la dixième partie, & dans moins d'un an le fléau fut entièrement dissipé sans s'être répandu plus loin.

Yesd, quoique située dans un pays presque désert, est une assez grande ville très-peuplée, & ses habitans laborieux font un grand commerce de soie

& de toile de coton. Agi-Ali-Kan la gouverne, & a soin de reconnoître pour Souverain le maître d'*Hispahan*, afin de se conserver ses possessions. Il faisoit bâtir lorsque j'y passai, une très-belle maison, la sienne s'étant écroulée dans un tremblement de terre. Les environs d'*Yesd* sont bien cultivés, & produisent le plus beau bled de la Perse; de-là est venu le proverbe des Persans, que, pour être heureux, il faut manger du pain d'*Yesd*, & des fruits de l'*Aderbijane*, boire du vin de *Chiras*, & posséder une Géorgienne.

Cachan a été ruinée successivement par les guerres civiles. Cette ville est fameuse par ses manufactures d'étoffes de soie, dont il se fait un grand négoce. Son territoire produit d'excellens fruits, & tout y vient en abondance. Cha-Abbas avoit fait bâtir à *Cachan* un palais superbe qui subsiste encore avec ses jardins. Le climat de la Perse, varié par les montagnes, rend les saisons moins brûlantes & moins rigoureuses dans certaines provinces; les Séphis

étoient dans l'usage d'établir ainsi leur résidence dans certaines villes où ils retrouvoient toujours un air tempéré.

Kom fut presque détruite par un tremblement de terre qui ébranla, il y a quelques années, plusieurs autres villes de Perse. Méhémet-Ali-Kan en est gouverneur, & fait tous ses efforts pour réparer le désastre qu'y fit de cette ville un monceau de ruines. La dévotion des Persans pour la mosquée de *Kom*, y attire toujours un grand nombre de pélerins. Ils y révèrent le tombeau de *Sidi Fatima*, petite-fille d'Ali, gendre de Mahomet; ce monument est couvert d'un tapis brodé d'or & en pierreries, entouré d'une grille croisée d'argent massif qui a seize pieds en quarré, & se termine en haut par de grosses boules; quantité de lampes suspendues à la voûte, couverte d'arabesques dorés, y inspire une piété religieuse à tous les dévots qui y portent continuellement de grosses offrandes. On voit dans la partie de la mosquée du

côté droit les tombeaux de Cha-Abbas & de Cha-Séphi, placés chacun ſous un dôme où ils ont part à la vénération que les Perſans conſervent pour leur mémoire.

Entre les villes de *Kom* & de *Cachan*, commence le fameux déſert ſalé qui a plus de ſoixante lieues de long ſur vingt de large; je n'ai jamais été ſi ſurpris que lorſque du haut d'une montagne qui étoit ſur notre route, je jettai les yeux ſur ces plaines immenſes, couvertes d'un ſel ſi blanc, que j'aurois cru qu'il venoit d'y tomber de la neige. Pluſieurs pays de la Perſe en deviennent inhabitables, & le voyageur qui les traverſe eſt obligé de ſe munir d'une outre pleine d'eau douce, ne trouvant dans de vaſtes plaines que des ruiſſeaux qui trompent ſon attente, ne pouvant pas le déſaltérer.

Theyran eſt ſitué dans un vallon délicieux bordé de côteaux charmans; ſon terroir fertile produit abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à ſes habitans, il y

a un palais aſſez vaſte bâti par Cha-Séphi. Ali-Mourat-Kan vint l'habiter & fit camper ſon armée dans les environs lorſqu'il voulut ſoumettre le Mazandran ; la mort de ce ſouverain cauſa la ruine de cette ville qui fut livrée au pillage. Méhémet-Ali-Kan qui me donna dans cette occaſion des marques de ſa loyauté, eut la prudence de ſe ſoumettre à l'eunuque Méhémet-Kan qui l'auroit rendu la première victime d'une réſiſtance inutile.

Casbin eſt une grande ville que les révolutions ont preſque détruite, la maiſon royale & ſes jardins ſont à peine conſervés, les environs produiſent beaucoup de ſoie dont on y fait d'aſſez belles étoffes. Huſſein-Ali-Kan s'eſt trouvé pluſieurs fois dans une ſituation pénible par les ſuccès des différens antagoniſtes qui ont exigé ſon obéiſſance ; cette ville eſt renommée par ſes lames de ſabre dont la trempe eſt bien meilleure que celle de Damas, mais le prix n'excède pas cent écus ; les caravanes y abordent continuellement,

ſoit de l'*Aderbijane* ou du *Koraſſan*, ce qui la rend aſſez habitée, & en fait un entrepôt de commerce; on y travaille en grande quantité le cuivre qu'on tire des montagnes voiſines, & les ouvriers en font toute ſorte de vaiſſelle bien mieux travaillée qu'en Turquie, ſon voiſinage produit beaucoup de piſtaches qu'on tranſporte dans toute la Perſe, l'arbre reſſemble aſſez à un gros figuier, ſon fruit vient par grappe comme les raiſins, la pellicule qui le couvre eſt couleur de roſe, & offre le plus joli coup-d'œil quand l'arbre en eſt chargé.

Sultanie fut preſqu'enſevelie par un tremblement de terre qui la ruina de fond en comble. A peine reconnoît-on le palais de Cha-Séſi. La ſituation de *Sultanie* eſt fort agréable, & ſes jardins produiſent d'excellens fruits; elle eſt la dernière de l'*Iran-Perſan*, du côté de l'*Aderbijane* & du *Guiland*. Méhémet-Kouli-Kan fait tour-à-tour hommage de ſon gouvernement à celui qui ſe préſente le premier

devant ses masures, afin de s'en conserver la propriété.

Hamadan est par sa situation une des plus agréables de la Perse, elle est fort mal bâtie, mais ses maisons entrecoupées de jardins arrosés par des sources nombreuses qui sortent des collines forment un ensemble très-agréable. Agi-Ali-Kan est presque toujours occupé à repousser les *Curdes* appellés *Ceyks* qui viennent sans cesse faire des incursions jusques sur son territoire.

Kermen-Cha est la première ville frontière de la Perse du côté du *Kurdistan*, située au bas des montagnes & à l'extrémité d'une grande plaine. Elle est assez bien bâtie, & ses fortifications sont tenues en bon état, quoiqu'elles ne soient composées que d'une simple muraille flanquée de tours plutôt propres à s'opposer à des contrebandiers qu'à une armée. Alo-Kolo-Kan m'avoit fort bien reçu à mon passage, & je dois dire un trait de son neveu Agi-Ali-Kan qui lui fait honneur,

& peut prouver que la religion fait partout d'honnêtes gens.

Alo-Kolo-Kan, gouverneur de *Kermen-Cha*, ayant appris la mort d'Ali-Mourat-Kan, s'empara de trois malles qui, m'étant envoyées de *Bagdad*, passoient dans sa ville avec une caravanne : ce coup d'autorité me déplut beaucoup, & je n'eus pas le temps de lui faire parvenir mes réclamations, car il fut tué dans un combat contre les *Curdes*, &, ce qu'il y a de plaisant, c'est que j'avois dans mes malles des fusils de chasse, & des pistolets garnis en argent avec mon sabre d'uniforme dont la poignée étoit fort bien travaillée & en or moulu. Alo-Kolo-Kan, muni de mes armes, voulut affronter, d'un peu trop près, l'ennemi, qui, l'ayant terrassé, lui arracha des mains mon sabre & lui en coupa la tête, ce qui fit dire à sa troupe que chose volée ne portoit pas bonheur.

Son neveu, Agi-Ali-Kan, lui succéda dans le gouvernement ; & sur la requête que lui fit le Pacha de *Bagdad* de me

reſtituer mes effets dont ſon oncle s'étoit emparé, ce brave pélerin (car c'eſt le premier de ſes titres) les renvoya pieuſement à M. Rouſſeau, conſul de France de *Baſſora* qui reſte à *Bagdad*, en lui écrivant qu'il les lui rendoit, afin que me les ayant fait tenir, l'ame de ſon oncle fût libre envers moi dans l'autre monde. Si le Perſan en eſt quitte, du moins n'a-t-il pas pris à M. Rouſſeau le même remords de conſcience; car, depuis plus de quatre ans, malgré toutes mes miſſives à ce ſujet, je n'ai jamais pu en ſavoir d'autres nouvelles, ſinon une lettre de ſa part qui m'annonçoit la reſtitution d'Agi-Ali-Kan faite entre ſes mains.

Je fus voir, près de *Kermencha*, une grande arcade taillée dans une montagne qui n'eſt qu'un immenſe rocher. Il y a une ſtatue équeſtre dont la hauteur depuis la tête du cavalier juſques au pied du cheval qui a trois pieds de diamètre eſt au moins de ſoixante pieds. Les Perſans me dirent que c'étoit un nommé *Ferrer*

renommé

renommé, long-tems avant Alexandre, par ſa bravoure & ſa taille extraordinaire; elle ne pouvoit cependant pas approcher de celle qui le repréſente, ainſi que ſa femme qui eſt encore à cheval à côté de lui, mais de moindre grandeur: je ne pus pas en tirer d'autres éclairciſſemens, ſinon qu'il a laiſſé dans pluſieurs autres montagnes des marques de ſa valeur, en gravant ſur des rochers des bas-reliefs pour immortaliſer ſes victoires; en effet, je vis en différens endroits ſur la route d'*Hiſpahan* différens ouvrages de ce genre qu'on m'aſſura être du même *Ferrer*.

Cette grande arcade a trente pieds de profondeur ſur environ ſoixante-dix de hauteur, taillée en voûte; de chaque côté on voit des bas-reliefs qui repréſentent des chaſſes & des pêches, le tout eſt aſſez bien conſervé.

A côté de l'arcade & au pied du rocher, il en ſort une grande ſource d'eau glacée en été & très-chaude en hiver; elle forme,

dès ſon principe, une belle rivière, & je n'ai jamais bu d'eau plus fraîche ni meilleure.

CHAPITRE XXVI.

Gouvernement, Caractère & Mœurs des Perſans; leur Religion, leur Fanatiſme, leur Coſtume, celui de leurs Femmes, leur manière de faire la guerre & de fortifier leurs Villes. Race des Chevaux Tartares. Mon départ d'Hiſpahan, ſuite de mon Voyage.

LES gouverneurs ont la ſouveraineté abſolue dans leurs provinces, depuis que l'anarchie, qui diviſe la Perſe, leur a fait courber tour-à-tour la tête ſous le joug de celui qui peut dominer par ſon parti & uſurper l'autorité ſur ſes voiſins.

D'après l'incertitude & même l'impoſſibilité de fixer aujourd'hui quel eſt celui qui a le plus grand nombre de partiſans, je me ſuis borné à décrire la Perſe, en

désignant ceux qui en gouvernent les Provinces, c'étoit le seul moyen de donner une véritable idée de ce pays dont les malheurs successifs se reproduisent toutes les années depuis qu'une main sacrilège anéantit l'autorité monarchique.

Les Kans ont toute autorité dans leurs villes, ils y tiennent le Divan régulièrement deux fois par jour; assis dans une grande salle, entourés de leurs officiers & des courtisans, ils y rendent la justice à leurs vassaux, l'exécution suit de près le décret, & aucun rang ni fortune peuvent mettre le coupable à l'abri de la mort, ou d'une bastonade appliquée vigoureusement sur la plante des pieds; quelquefois ne lui en coûte-t-il que le nez ou une oreille, si on ne les lui coupe pas toutes les deux. La peine du Talion est religieusement observée dans toute la Perse, & chaque Kan se fait un devoir de rendre publiquement la justice sans partialité, des bourreaux toujours prêts à obéir attendent en silence le signal de

faire les exécutions, & ſont toujours à leur ſuite.

Je fus témoin à *Hiſpahan* d'un exemple de ce genre. Le fils de Mirſa Rabbi, premier miniſtre d'Ali-Mourat-Kan, lui fut dénoncé pour avoir abuſé par violence d'une jeune fille. Ce Souverain ordonna ſur-le-champ que lorſque Mirſa Rabbi ſeroit au Conſeil, ſon fils recevroit deux cents coups de bâtons à la porte du palais, ce qui fut exécuté ſans que ſon père affligé eût oſé demander ſa grâce. Je vis paſſer devant ma porte le pauvre martyr de concupiſcence qui étoit ſur ſon cheval les pieds pendans & tous écorchés; il fut au moins trois mois ſans pouvoir marcher.

Les Perſans, que des règnes paiſibles avoient rendu la nation la mieux policée de l'Aſie, conſervent encore du goût pour les ſciences & les arts; il y a dans toutes les grandes villes des collèges où l'on enſeigne la philoſophie; leur langue qui s'appelle *Farſi* du pays de *Farſiſtan*

où on la parle avec plus de pureté est mêlée d'Arabe, & majestueuse. Le poëte Sadi, qui a son tombeau à *Chiras*, fit honneur à la poésie, & d'autres l'ont imité avec succès, sans avoir ce style empoulé naturel aux Orientaux.

Une éducation soignée est le premier mérite des Persans; la dissimulation la plus complette est la source de cette politesse rafinée qui ne les trompe pas les uns les autres, mais qui les rend toujours réservés.

Méprisant les Turcs, parce qu'ils les accusent d'être hérétiques, ils ne sauroient pardonner à Omar, Patron des Ottomans, d'avoir supplanté dans la succession de Mahomet, son gendre Ali, qu'ils regardent comme le seul guide des vrais croyans, c'est ainsi qu'ils s'appellent, &, enorgueillis par ce titre, ils se refusent de manger avec tous ceux qui ne sont pas de leur secte, & les traitent d'immondes.

Un Persan qui laveroit ses mains dans

un ruiſſeau ne ſouffriroit pas qu'un profane bût en même-tems à dix pas au-deſſus de lui, crainte que l'eau n'en fût ſouillée par ſes lèvres.

Ayant été ſervi pendant trois mois de la cuiſine & de l'office du premier miniſtre d'Ali-Mourat-Kan, & j'ignorois encore qu'on mettoit à part & ne ſervoit à perſonne la porcelaine & tout ce qui étoit à mon uſage. Je ne m'étois pas apperçu de cette diſtinction religieuſe lorſqu'il m'avoit invité à manger chez lui, parce qu'on mettoit devant chaque convive un plateau avec cinq à ſix différens mets. On mange ainſi chez les Perſans, qui peuvent, par ce moyen, éluder de faire impoliteſſe à ceux qui ne ſont pas de leur religion, tandis qu'ils mangent avec les doigts & ſe ſervent du même plat quand ils n'ont point d'étrangers parmi eux.

Au reſte, les Perſans n'ont que ce fanatiſme moins cruel que celui des Turcs, car les Chrétiens peuvent entrer libre-

ment dans leurs mosquées, & même abjurer le mahométisme s'ils l'avoient embrassé sans être exposés, comme en Turquie, à périr dans les supplices.

Aussi dévots que superstitieux, les Persans font plusieurs pélerinages; ils vont rarement à la Mèque, & celui de *Bagdad* est le seul qu'ils regardent comme un précepte dont ils s'acquittent presque tous une fois en leur vie.

L'astrologie judiciaire sert de mobile aux actions des Persans, & règle toutes leurs démarches, c'est sur-tout en répétant plusieurs fois le nom de Dieu sur les grains de leurs chapelets dont ils ont renfermé au hasard certain nombre dans la main qu'ils jugent par pair ou impair, s'ils feront telle chose ou ne la feront pas.

Le titre de Kan, qui veut dire Seigneur, est héréditaire dans les familles, comme la noblesse l'est en Europe, ils prennent grand soin de conserver leur généalogie, & en respectent l'ancienneté. Tous les chefs des provinces, des villes,

& même des villages, ont également le titre de Kan, celui de Mirſa eſt affecté aux gens de loi & de lettres, ſans avoir aucune autre prérogative.

La nation en général ſemble avoir renoncé à tout luxe; une ſimple toile de coton couvre le maître & le valet, des bas faits de drap écarlate & des ſouliers de chagrin faits comme des mules de femme ayant un talon pointu donnent aux Perſans une démarche peu noble & toujours embarraſſée.

Leur uſage de porter un bonnet, dont la cime eſt rouge, entouré d'un chal de même couleur, a donné lieu au ſobriquet de têtes rouges qui eſt un jeu de mots de la langue Turque & de la Perſanne; car le même terme qui veut dire en Perſan tête d'or, titre dont ils ſe glorifient par excellence, veut dire en Turc tête rouge, nom que les Ottomans leur donnent pour témoigner tout le mépris qu'ils ont pour eux.

Les Perſans ne portent plus des armes

enrichies comme ſous les règnes précédens, ils les préfèrent garnies en acier, qui eſt le plus beau du monde, & d'un ouvrage auſſi bien fini que recherché.

Jaloux à l'excès, ils ne permettent point à leurs femmes de ſe promener, ni de faire des viſites; tout au plus deux ou trois fois par an, peuvent-elles aller voir leurs parentes, & encore eſt-ce la nuit qu'elles jouiſſent de cette foible liberté; on ne voit paſſer dans les rues que des femmes miſérables qui peuvent être moins aſtreintes que les riches aux bienſéances. Voilées de pied-en-cap, elles ont la figure couverte d'une toile parſemée de petits trous pour qu'elles puiſſent diriger leurs pas.

La difficulté de voir les Perſannes qui paſſent pour être belles, excite peu la curioſité d'un voyageur lorſqu'il a connu la manière dégoûtante & ridicule de leur coſtume; depuis une mode venue de *Chiras*, elles ont toutes un caleçon pareil à une culotte de matelot, & le rem-

bourent depuis la ceinture jusqu'au talon d'autant de coton qu'il peut y en entrer; ce caleçon que les dames de qualité affectent d'avoir plus ample, est couvert de drap d'or, ou d'une riche broderie, suivant leur fortune, & fait de leurs jambes deux pilliers monstrueux.

Une chemise de taffetas cramoisi fendue jusques à la ceinture, ne vient qu'aux genoux, & livre à tout son effort une gorge pendante, à laquelle l'usage n'oppose aucune barrière; une petite calotte rouge brodée en or ou en pierreries, & des cheveux tressés qui retombent sur les épaules, forment toute leur coëffure.

En hiver, elles ont une petite veste plus ou moins riche, qu'elles resserrent avec une ceinture & une agraphe; un autre genre de leur beauté consiste à se teindre les cheveux en rouge, comme celles que nous appellons de vilaines rousses; elles se barbouillent encore les mains & les pieds d'une couleur rougeâtre & sanguine qui nous choque infiniment, mais qui

augmente les agrémens de ces dames qui n'ont ni gants ni chaussons.

Tel est l'ajustement des Persannes : en montant sur la terrasse de ma maison, j'apperçus ainsi à la dérobée mes voisines qui me parurent autant de postillons en bottes fortes ; la comparaison n'est pas fausse, car je pus, avec beaucoup de précautions, & à travers la jalousie d'une petite fenêtre, voir passer un jour les femmes d'Ali-Mourat-Kan, elles étoient à cheval, ayant des bottes de maroquin noir proportionnées à la grosseur de leurs pilliers artificiels ; chacune avoit une petite veste de drap d'or avec un manteau d'écarlate ; leurs figures n'étoient pas voilées d'après le soin qu'avoient pris les Eunuques de faire fermer les boutiques, & de chasser à coups de massues les hommes qui se trouvoient dans les rues où ces dames devoient passer ; & quoique ce fût un spectacle plaisant de voir tout un sérai qui sembloit être à franc-étrier, car il y en avoit soixante-dix,

ſi la mode leur eût été donnée de *Londres* comme de *Chiras*, en ſubſtituant des bottines à leurs groſſes bottes, elles m'auroient paru de fort jolis Jokets.

Je n'ai jamais pu tirer d'autre raiſon d'un coſtume ſi biſarre, ſinon qu'elles ſont plus au frais dans ce caleçon rembourré d'une ſi étrange manière. Pour moi, j'ai toujours cru que c'étoit un mauvais moyen de ſe rafraîchir; mais la chemiſe qu'elles ſeroient tenues de faire blanchir plus ſouvent eſt, diſent-elles, un ancien uſage auquel elles ſe conforment.

Qu'on juge d'après cela ſi un étranger eſt tenté de mettre le trouble dans les ménages quand il a vu paſſer une fois de ces colonnes ambulantes.

Le métier de courtiſanne n'eſt point mépriſé en Perſe; l'uſage eſt de faire marché avec une femme, à raiſon de tant par mois; alors elle ſe pique de fidélité, & le ménage eſt tranquille: dans l'autre cas, les étrangers ſe pourvoient à la paſſade, comme en Europe, & cela ne leur fait point déshonneur.

Les Perſans n'ont pas manqué de communiquer à leurs femmes leur répugnance religieuſe à manger avec les perſonnes qui ne ſont pas de leur ſecte ; mais ſi le préjugé défend aux Perſannes de s'aſſeoir au même banquet avec des profanes, il ne leur empêche pas d'accorder leurs dernières faveurs à des Chrétiens aimés ou ſolvables ; & ces victimes de la ſuperſtition, rappellées aux premières loix de la nature, accordent volontiers un baiſer non-équivoque à celui qui leur plaît, mais ſans oſer ſe permettre de boire dans un même vaſe que lui, ni manger d'un fruit qu'il auroit pelé.

Une des marques de l'aiſance des Perſans, eſt d'avoir chez eux de beaux tapis. Une pièce de feutre, bien ouvrée, mais peu épaiſſe, entourre l'appartement, on s'y place, non comme en Turquie, les jambes croiſées, mais à genoux, en ſe repoſant ſur ſes talons ; les matelas & les couſſins rembourrés, en uſage chez

les Turcs, sont méprisés des Persans qui ne sont pas si douillets; leur manière de fumer est très-agréable, quoique pénible, pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Ils lavent le tabac avant de le mettre dans la noix de la pipe qui, posée sur une caraffe moitié remplie d'eau, a un tuyau dans l'intérieur & un autre de maroquin très-élastique, & long de dix à douze pieds par où ils aspirent la fumée qui, dépouillée dans l'eau de son âcreté, devient plus suave, & ne laisse aucune odeur à la bouche.

Une suite nombreuse de domestiques accompagnent à pied les seigneurs Persans lorsqu'ils vont en visite; méconnoissant l'usage des voitures, ils vont toujours à cheval, & se font précéder par des coureurs qui soutiennent pendant plusieurs heures une marche aussi leste que pénible.

Les Persans se mettent fort peu en peine de violer la loi qui leur défend de boire du vin & des liqueurs capables d'enivrer; presque tous en boivent sans

myſtère lorſqu'ils n'ont pas encore fait le pélerinage de *Bagdad*, après lequel il n'y a plus de rémiſſion ; mais avant d'avoir eu ce bonheur-là, ils boivent du vin & de l'eau-de-vie à l'excès, comptant au nombre de leurs plaiſirs celui de s'enivrer complettement.

Les bains ſont fort en uſage dans toute la Perſe, leur conſtruction eſt à-peu-près ſemblable dans tout l'Orient ; on entre d'abord dans un veſtibule où eſt une ſalle pour ſe déshabiller ; n'ayant plus qu'un linge autour des reins, on paſſe dans l'appartement du bain, avec des ſandales qui ont des ſemelles de bois, pour ne pas ſe brûler ſur le pavé qui eſt échauffé en deſſous par un feu très-ardent ; une tranſpiration abondante ouvre tous les pores, & un moment après on ſe couche ſur des tables de marbre ; les valets ou ſervantes du bain, ſuivant que c'eſt l'heure des hommes, qui eſt le matin, & celle des femmes l'après-midi, jettent ſur le corps de l'eau tiède ou plus chaude à

volonté, en le frottant assez rudement avec leurs mains garnies d'une pièce de flanelle; cette manière est assez agréable quand on y est habitué. La légéreté & la souplesse des baigneurs consiste à faire craquer tous les os sans douleur, & le dernier coup de leur habileté est de finir par mettre un pied sur les reins, & l'autre entre les deux épaules de celui qui sent un mouvement assez rude dans toutes les parties du corps, mais finit par se trouver plus dispos & mieux à son aise. Il y a de très-beaux bains dans toutes les villes, mais il n'est permis qu'aux Musulmans d'y entrer, & les Chrétiens ont les leurs particulièrs, réputés immondes par les Persans qui se donnent bien de garde d'y aller.

Quoique les Juifs soient tolérés en Perse, il n'y a pas de pays au monde où ils soient plus méprisés; un enfant peut les assommer à coups de pierres sans qu'ils aient d'autres droits que celui de les éviter en pressant leur marche.

Il

Ils ont un uſage plaiſant, c'eſt celui d'avoir au-deſſus de leur porte, dans l'intérieur de leurs maiſons, un gros morceau de bois attaché avec une corde; ils le chargent de mille malédictions contre les Perſans, ayant ſoin de les répéter toutes les fois qu'ils ſortent; & quand on les a gratifié de quelques coups de bâtons, ils répondent du plus grand ſang-froid qu'ils ont fait leurs prières avant de ſortir de chez eux.

Il y a beaucoup d'Indiens établis en Perſe: j'ai vu deux fois à *Hiſpahan* renouveller la ſcène tragique de deux femmes qui avoient eu la précaution de s'enivrer avant de ſe jetter dans le bûcher qui devoit réunir leurs cendres à celles de leurs époux; ces cérémonies deviennent tous les jours plus rares, & les Indiennes qui ſont hors de leurs pays, ſe diſpenſent de cet uſage de leur nation, lorſqu'elles ne ſont pas réunies en aſſez grand nombre pour s'en faire une loi.

Les Perſans ſont braves & courageux,

mais ils ſont preſque tous maigres & d'une figure maladive, ce qui peut être attribué au trop grand uſage d'opium & à leur extrême frugalité ; car ils ne ſe nourriſſent que de fruits ou de confiture, mangent très-peu de viande mêlée avec du riz, ils vivent long-tems & ſont peu ſujets aux infirmités de la vieilleſſe.

Les montagnes de Perſe produiſent une infinité de plantes inconnues en Europe, il en eſt qui ſont beaucoup vantées par la médecine, & qui forment à-peu-près les ſeules reſſources des médecins Perſans qui s'en ſervent aſſez à-propos.

Je vis arriver à *Hiſpahan* M. André Michaux, botaniſte de Verſailles ; qui avoit entrepris ce voyage aux frais de *Monſieur*, frère du roi ; je pus lui faciliter les moyens de faire avec sûreté ſes recherches qui furent très-heureuſes, ayant ramaſſé dans toute la Perſe une nombreuſe collection de plantes & de graines.

Les Perſans ſont dans l'uſage de prendre le deuil à la mort de leurs parens ; un

père porte également les marques de la perte de son fils. Le premier jour ils déchirent leurs habits, mettent de la boue à leur bonnet & sur leurs manches, le lendemain ils paroissent en deuil qui dure un an pour un parent au premier degré, & trois mois pour un cousin; pendant tout ce tems-là, ils sont habillés de couleur brune, ainsi que leurs domestiques.

Il n'y a qu'une seule manière en Perse de bâtir les maisons; une grande salle avec deux cabinets à droite & à gauche au rez-de-chaussée donnent sur un jardin dont les arbres sont plantés en symmétrie, c'est-là qu'ils reçoivent leurs visites & traitent leurs amis, après quoi ils rentrent dans le *Harem* qui est le quartier de leurs femmes.

Ils ont un grand art pour faire des mosaïques en verres de plusieurs couleurs, entremêlés de petits miroirs; les colonnes de l'intérieur des salles de compagnie en sont garnies & sont fort agréables.

Les édifices publics sont revêtus au

dehors de porcelaines peintes en arabesques, & offrent le plus beau coup-d'œil quand elles sont frappées des rayons du soleil.

Les Persans n'ont pas comme les Turcs la peinture en horreur ; mais n'ayant aucun principe de dessin, ils n'ont que de mauvais peintres, les figures ont une monotonie qui les fait ressembler toutes, & la beauté du coloris peut à peine les rendre passables. Leur sculpture consiste en bas-reliefs d'arabesques & de fleurs dont leurs édifices sont chargés ; cet ouvrage servile des mains n'exige aucune force de génie, & se borne à l'exactitude de la symmétrie.

Ces peuples n'ont point réduit en art l'habitude qu'il ont de se détruire, ils campent irrégulièrement, sans cependant trop écarter leurs tentes. Ignorant absolument les moyens de fortifier leurs villes, un simple fossé avec une enceinte de murailles bâties comme leurs maisons, de briques séchees au soleil & flanquées de grosses tours, pourvoient à leur sûreté.

L'artillerie, dont ils ne savent pas se servir, est dans leurs armées plutôt un objet de parade que de destruction ; leurs siéges ne sont que des blocus, mais ils observent de l'ordre dans les marches & dans leurs combats ; l'infanterie se forme en gros bataillons, & sans avoir des rangs allignés, elle est toujours bien serrée autour de ses drapeaux.

La cavalerie s'étend derrière l'infanterie ayant le Général à sa tête ; c'est ainsi que marchoit Ali-Mourat-Kan avec soixante mille hommes, lorsqu'il faisoit la guerre au prince de Mazandran : un éléphant portoit sur son dos deux grosses timballes qui, avec plusieurs trompettes, servoient à diriger la marche de l'armée

Un grand nombre de chameaux étoient chargés d'un petit canon de demi livre de balle qu'on tiroit en faisant mettre à genoux ces affuts ambulans.

La cavalerie des Persans est excellente ; leurs chevaux accoutumés à gravir les montagnes, ne craignent pas le froid,

& ſont d'un grand ſervice, même en hiver, pour faire, malgré la neige, des marches forcées & de longue haleine.

Leur infanterie ne redoute point les fatigues ; la frugalité des Perſans les rend peu difficiles pour l'approviſionnement de leurs armées ; du pain & du fromage, quelques fruits ſecs, peu de riz & encore moins de viandes forment toute leur nourriture, ils ont peu de bagages toujours portés à dos de mulet, & l'on ne voit jamais dans leurs camps un attirail inutile.

Les chevaux tartares ſont comptés parmi les richeſſes des princes Perſans ; ces chevaux qui tiennent de la race primitive ſont d'une taille moyenne, ont une groſſe tête, l'encolure épaiſſe & couverte d'une crinière qui leur paſſe les genoux, de groſſes jambes, le corps renforcé avec une crouppe large & bien arrondie ; on les élève, dès leurs bas âge, à ne boire que du lait, jamais d'eau, & ils ne mangent qu'une petite quantité d'orge toutes les vingt-quatre heures.

Ces chevaux font des marches extraordinairement longues & font d'un grand secours dans un pays si sujet aux révolutions, & où ceux qui les possèdent peuvent, en peu de tems, se mettre en sûreté.

Kérim-Kan, régent de Perse, dont j'ai parlé plus haut, en fit une expérience mémorable; monté sur un cheval tartare, il fut, en cinquante-deux heures, de *Chiras* à *Hispahan* qui en est éloigné de cent-vingt lieues, il fit dans cette marche un trait qui égale celui d'Horace; poursuivi de près par quatre tartares, car il fuyoit après une bataille perdue, il jetta d'abord un de ses bracelets en pierreries; l'usage des rois de Perse étoit de les porter au-dessus du coude, mais depuis Nadir-Cha les princes Persans les portent sous leur manche; à peu de distance il laissa tomber le second, un peu plus loin il en fit autant de son poignard couvert de brillans, &, retournant brusquement sur ses pas, les tartares n'avoient pas manqué

de mettre pied à terre pour ramaſſer ces joyaux ; il fendit ſucceſſivement la tête aux deux premiers, s'avança vers les deux autres qui ſe diſputoient un bracelet, en extermina un, mit l'autre hors de combat, &, reprenant les inſtrumens de ſa victoire, continua, ſans danger, ſa route juſqu'à *Hiſpahan*.

Les chevaux tartares, dont la race eſt entre les mains d'un très-petit nombre de ſeigneurs Perſans, ſont regardés comme des préſens les plus précieux, & ſont fort chers quand ils les vendent. Ali-Mourat-Kan en avoit envoyé deux à l'Impératrice de Ruſſie, qui étoient eſtimés chacun deux mille tomans, ce qui fait près de ſoixante mille livres.

Les Perſans ſont dans l'uſage d'enfouir leurs tréſors, mais c'eſt dans une idée différente des Indiens qui, croyant à la métempſycoſe, eſpèrent de les retrouver quand ils ſeront revenus ſur terre dans de nouveaux corps, quoique aſſurément ils n'aient jamais vu aucun d'eux ſe rap-

peller des dépôts de sa vie primitive. Les Persans, que des guerres continuelles menacent tous les jours de perdre leurs fortunes, s'assurent, par cette précaution, des ressources contre l'indigence & la pauvreté.

Bagal-Kan, gouverneur d'*Hispahan*, lorsque j'y étois, fit enterrer un coffre-fort aux pieds de tous les arbres qu'il fit planter dans son jardin en un même jour, & le soir il se défit de ceux qui, après avoir servi son avarice, auroient pu le trahir; sa tête ayant payé ses exactions, son successeur apperçut un jour, en se promenant dans ce jardin, un jeune arbre qui pouvoit faire une bonne massue en le coupant près de sa racine; c'est l'usage des Persans d'en porter une comme les Européens ont une canne, il le fit arracher & apperçut en même-tems le coffre-fort de Bagal-Kan, cela lui donna l'idée d'en faire arracher un autre qui lui en offrit autant. Tous les arbres furent abattus, & tout ce

trésor immense devint la proie de Jaffer-Kan à qui le bruit de cette découverte parvint le même jour.

C'est à cette manière d'enfouir leurs trésors que les Persans doivent la perte des richesses immenses que Nadir-Cha avoit rapportées de l'Inde; du moins sait-on qu'il en avoit caché une bonne partie: s'étant défait des personnes qui l'avoient aidé à les enterrer, il mourut avec son secret qui a privé ses successeurs du prix de ses conquêtes, jusqu'à ce que le hasard les fasse retrouver un jour. Ali-Mourat-Kan fit fouiller en plusieurs endroits du palais d'*Hispahan* que Nadir-Cha avoit habité, on prétend même qu'il n'avoit pas perdu ses peines.

Les Persans font un négoce considérable avec les Indiens qui leur portent des épiceries, des mousselines & de ces belles toiles peintes qu'on appelle Perses en Europe, parce qu'elles nous venoient autrefois par ce royaume, avant qu'on eut la pratique du Cap de Bonne-Espé-

rance. Les Perſans leur donnent en échange des drogues pour la médecine, des ſoies, des brocards d'or & des fruits ſecs.

Le commerce de Perſe, rallenti par les guerres civiles, continue, quoique difficilement, une circulation qui rapproche les intérêts des gouverneurs que la fortune ſemble favoriſer plus conſtamment.

Les *Caravenſéraïs* ont des édifices deſtinés à loger les marchands que la crainte des voleurs réunit en troupes. Ces précieux monumens du règne de Cha-Abbas ſe détruiſent par les laps des tems; il importe peu à ceux qui ſe ſoutiennent à peine les armes à la main dans leurs ſouverainetés, de rétablir ces bâtimens indiſpenſablement néceſſaires, toujours entourés de fortes murailles flanquées de tours; les voyageurs peuvent s'y retirer en ſûreté, & s'y défendre des partiſans qu'ils rencontrent, ou qui, moyennant un droit qu'ils payent au gouverneur de chaque ville, établiſſent une correſpon-

dance aſſez réglée entre *Hiſpahan* & *Bagdad*, ainſi que ſur les autres frontières de la Perſe.

Laiſſons à préſent cette nation ſe détruire elle-même, & augmenter tous les jours ſes malheurs. Un grand nombre de Perſans ſe ſont réfugiés à *Bagdad* & à *Baſſora* pour y oublier dans le repos & d'heureux loiſirs les fureurs de leurs compatriotes: laiſſons-les prédire qu'il naîtra dans le *Koraſſan* un libérateur qui ramenera la paix dans le royaume : livrés à leurs ſuperſtitions, ils ne doivent qu'à la ſtérilité de leurs pays & aux montagnes inacceſſibles qui l'entourent la liberté de s'entre-déchirer mutuellement, ſans que les tartares, leurs voiſins, & toujours leurs ennemis, ſe prévalent des troubles qui les diviſent, pour venir de nouveau les combattre.

Les Perſans qui méconnoiſſent aujourd'hui tout luxe, n'offrent pas grand butin à la priſe de leurs villes ſi ſouvent dévaſtées; les payſans, qui craignent ſans

cesse de ne pas moissonner le champ qu'ils ont semé, ne cultivent que la portion de terre qui peut suffire à leur famille & pourvoir à leurs besoins, par la vente des denrées qui nourrissent les villes.

Voulant quitter *Hispahan* où j'étois las de voir se succéder si rapidement tant de révolutions, je fus demander mon passe-port au gouverneur qui, surpris de me voir encore dans cette capitale, refusa de me l'accorder sans en avoir prévenu Méhémet-Kan; comme j'avois tout lieu de craindre des questions embarrassantes de la part de ce nouveau souverain qui n'avoit pas ignoré mon séjour auprès d'Ali-Mourat-Kan, son mortel ennemi, je crus, devoir déloger sans trompette, d'autant plus que je venois d'apprendre que mon secrétaire s'étoit rendu, sans m'en prévenir, chez le consul Russe à *Anzéli*, & j'eus tout lieu de m'applaudir de m'être tenu sur la réserve & de ne lui avoir point communiqué mes affaires.

Affublé d'un mauvais habit, & la

figure à demi couverte, ſous prétexte d'une fluxion, je me joignis ſur le crépuſcule du ſoir à pluſieurs perſonnes qui ſollicitoient leurs paſſe-ports, je demandai le mien ſous le nom de Méhémet-Ali, de *Damas*, qui vouloit ſe repatrier; l'ayant obtenu ſans difficulté, je partis ſur-le-champ le 15 Mai 1785, avec une caravanne de pélerins qui alloit à *Bagdad.*

Logés dans un *Caravenſéraï*, à quelque diſtance de la ville d'*Uluguerdi*, j'étois ſorti le ſoir avec mon domeſtique qui menoit boire mes chevaux; lorſque je les vis enlever par des partiſans en embuſcade, j'eus à peine le tems de gagner notre aſile où je courus donner l'allarme à mes confrères, qui, prenant les armes pour faire bonne contenance, décidèrent d'envoyer une députation au chef de parti pour lui demander, au nom d'Ali dont ils alloient viſiter le tombeau, la reſtitution de mes chevaux & des habits de mon domeſtique qu'on avoit dépouillé.

La requête fut pieuſement accueillie,

& je fus appellé pour reconnoître ceux qui avoient commis ce ſacrilège, car c'en eſt un de voler des pélerins.

Je fus bien ſurpris de voir parmi ces partiſans le chef du village de *Biſpiſſé* qui, ſans autre forme de procès, voulut s'emparer de ma perſonne, diſant que j'étois un infidèle, un franc, & ſon débiteur; je vais dire comment.

Lorſque j'arrivai en Perſe, Alo-Kolo-Kan, gouverneur de *Kermen-Cha*, première ville frontière, ſachant que je me rendois auprès d'Ali-Mourat-Kan, me donna une eſcorte pour m'accompagner à *Hiſpahan*, & je fus défrayé pendant toute ma route; ayant mené de *Bagdad* un fort beau cheval arabe qui devint forbu dans les montagnes de *Biſpiſſé*, je le laiſſai entre les mains du chef de ce village, qui me promit de me le renvoyer à *Hiſpahan* quand il l'auroit guéri. Le premier miniſtre d'Ali-Mourat-Kan s'étant chargé de me le faire venir de *Biſpiſſé*, deux mois après il me fut rendu,

étant resté persuadé qu'on avoit récompensé de ses peines celui qui en avoit pris soin. Telle étoit l'origine de la réclamation qui arrivoit si mal-à-propos. Le chef de *Bisspissé*, n'ayant pas osé se faire payer dans le tems par Mirza-Rabi, voulut exiger une somme exhorbitante, & m'accusoit d'être un Chrétien, lorsque mes compagnons de voyage, scandalisés d'un reproche qu'ils croyoient que je méritois si peu, prirent à témoin la barbe du prophète que j'étois un pieux Musulman, & non celui dont il vouloit parler; je commençois de reprendre courage, en l'assurant qu'il me prenoit pour un autre; lorsque ce chef diabolique se mit en devoir de me faire exhiber les preuves de mon christianisme, comme il n'y avoit plus moyen de tergiverser, je pris le parti de la capitulation; les articles en furent bientôt dressés, puisqu'il ne falloit que de l'argent; mais celui qui me restoit pour ma route, étoit bien loin de suffire pour le satisfaire : ménacé d'être

vendu

vendu aux Tartares qui parloient déjà de me mener à *Samar-Kan*, j'étois dans le plus grand embarras, lorſque mes confrères m'offrirent de ſe cotiſer pour fournir la ſomme demandée, ſi je voulois devenir leur frère : ſaiſi d'horreur, je leur dis que, né libre, je ſaurois mourir en défendant ma liberté, & que mon prépuce ne ſeroit point le prix de ma rançon.

Il eſt par-tout des cœurs généreux : un ſeigneur de *Koraſſan*, nommé Huſſein-Kan, m'offrit l'argent dont j'avois tant de beſoin, ſe contentant de ma parole que je le lui rendrois à *Bagdad*. *J'ai connu des François en Ruſſie, ajouta-t-il, & j'ai trop bonne opinion d'eux pour ne pas vous rendre ce léger ſervice.*

Telle eſt la manière dont je me tirai d'une ſituation auſſi pénible & la plus cruelle où je me ſois trouvé de ma vie ; tout ce qui m'eſt arrivé en Turquie dans mon dernier voyage n'a pas altéré un ſeul moment la ſérénité de mon viſage ;

mais s'il eſt vrai, comme on le dit, qu'il faut avoir eu peur une fois en ſa vie pour ne plus éprouver ce ſentiment, j'avoue que je fus bien effrayé du voyage de *Samar-Kan* qu'on me propoſoit d'une manière à me faire croire que ce n'étoit pas une plaiſanterie.

CHAPITRE XXVII.

Deſcription de Bagdad & de ſes environs. Ruines de Babylonne. Réunion du Tigre & de l'Euphrate. Deſcription de Baſſora. Arabes du déſert, leur caractère, & leurs mœurs, celles de leurs femmes. Différentes races des chevaux arabes.

UN grand nombre de Perſans ſont venus s'établir avec leurs familles à *Bagdad*, & les Arméniens fugitifs de *Julfa* y ont porté leurs richeſſes & leur induſtrie; cette ville, dont le Tigre baigne les murs, a un pont de bateaux qui la ſépare d'un grand fauxbourg; elle doit, tout-à-la-

fois son agrandissement aux émigrations de la Perse, aux Arabes fatigués de vivre sous des tentes, & à sa position si heureuse pour le commerce. Situé au milieu d'un désert immense, *Bagdad* tire sa subsistance des Provinces supérieures, & les reçoit par la navigation du Tigre. La ville est bâtie de bonnes briques, les marchés y sont assez grands & couverts de belles voûtes; mais la chaleur qui est excessive, oblige les habitans à se retirer pendant un tiers de l'année, dans les caves de leurs maisons, pour y trouver de la fraîcheur, & leur usage est de coucher sur les terrasses sans en être incommodés.

Le principal négoce de *Bagdad* consiste en étoffes & toiles des Indes qui viennent de *Bassora*; les chals de *Cachemire*, les drogues & les soies de *Perse*, lui arrivent d'*Hispahan*. Les dattes de son territoire sont très-renommés, & d'une grande ressource pour les Arabes du désert qui en font leur principale nourriture. Le palmier ne produit que des fleurs dont

la ſemence, qui eſt une eſpèce de pouſſière, doit néceſſairement être portée par le vent ou la main du cultivateur dans le calice des fleurs du dattier, ſans quoi celui-ci reſteroit ſtérile. On a vu, il y a quelques années, un exemple bien frappant de la néceſſité de rapprocher la ſemence du palmier pour féconder les fleurs du dattier. Le roi de Pruſſe, en ayant un à Berlin qui fleuriſſoit inutilement depuis long-tems, imagina de faire venir par la poſte, des fleurs d'un palmier qui étoit dans la ſerre de Louvain. On les conſerva ſi bien dans la route, qu'après les avoir ſecoué ſur celles du dattier de Berlin, il produiſit des fruits la même année.

Les Arabes retirent le plus grand avantage de cet arbre qui les nourrit de ſon fruit dont on fait encore de l'eau-de-vie très-violente. Son noyau pilé, ſert de pâture aux chameaux; le tronc forme du bois de charpente: un éfilé tiré de l'écorce rend plus durables certaines étoffes, les

branches ſont employées pour des bois de lit ou des coffres, & ſes feuilles longues & ſouples ſont treſſées pour des nattes ou des paniers.

Les Turcs & les Perſans ſe ſont diſputés pluſieurs fois cette ville; & la porte par où Sultan Murat ſortit de *Bagdad*, après en avoir chaſſé les Perſans, eſt encore murée, honneur que les habitans de cette ville lui rendirent pour conſerver un monument des victoires de ce prince guerrier.

Le Pacha prend le titre de *Kaliffe*, en conſidération du ſéjour que les ſucceſſeurs ou vicaires de Mahomet firent à *Bagdad* avant que les Sultans s'en fuſſent appropriés les droits; mais le Kaliffe de *Bagdad* reſſemble aſſez à ce prélat qui prend à Rome le titre de Patriarche d'Antioche ou d'Alexandrie, ſans avoir le droit d'y envoyer des mandemens.

On voit dans ſes environs une vieille maſure très-haute & fort ancienne que les Arabes appellent la tour de *Nemrod*,

c'eſt aux environs de l'Euphrate qu'on trouve dans la *Méſopotamie* le ciment qui ſervit autrefois à bâtir les murs & le pont de Babylonne ; il ſe répand ſur la terre en grands gâteaux de cinq à ſix pieds de large, il eſt noir comme la poix & a la même odeur ; on le purifie de ſon gravier dans pluſieurs villages, en le faiſant bouillir dans de grandes chaudières, il ſert à calfater les barques qui deſcendent le fleuve, & les Arabes en portent à *Baſſora* pour l'uſage des vaiſſeaux.

Couffa, ſitué près de l'*Euphrate*, eſt célèbre par le tombeau d'Ali ſi révéré des Perſans, qui s'y rendent avec leurs familles & portent ſucceſſivement les tributs de leur piété pour enrichir la moſquée & pourvoir abondamment à l'entretien de ſes Moulas.

Ali-Mourat-Kan fit faire, lorſque j'étois à *Hiſpahan*, une lampe d'or maſſif enrichie de pierreries qu'il envoya par des officiers de diſtinction pour être placée au-deſſus du tombeau d'Ali, décoré, depuis plu-

ſieurs ſiècles, par la magnificence des rois de Perſe.

On cherche en vain les traces de Babylonne ſur les bords de l'Euphrate ; quelques ruines que les Arabes montrent ne ſauroient être des preuves ſuffiſantes pour déſigner le lieu où étoit cette ville ſi fameuſe, qui n'a conſervé que ſon nom dans l'hiſtoire & aucun veſtige de ſa ſplendeur ; tel a été le ſort de toutes celles qui n'étoient bâties que de briques ſéchées au ſoleil, ainſi qu'il eſt d'uſage dans la plus grande partie de l'Aſie.

Baſſora eſt ſitué ſur un canal tiré de l'Euphrate qui ſe réunit au Tigre à vingt lieues au-deſſus de cette ville ; à une même diſtance, ces deux fleuves ont leur embouchure dans le Golphe Perſique. Il s'y fait un commerce très-étendu, & les vaiſſeaux de toutes nations portent ſucceſſivement les richeſſes de l'Inde, pendant les mouſſons qui durent ſix mois de l'année.

Baſſora, tantôt ſoumiſe aux Turcs &

tantôt dévaſtée par les Perſans, a été pluſieurs fois priſe par les Arabes qui en diſputent la ſouveraineté au Pacha de *Bagdad*.

Les Anglois ont un conſul à *Baſſora*, qui eſt principalement chargé d'entretenir une correſpondance exacte avec les poſſeſſions de la compagnie des Indes ; cette voie la plus courte a été dans la dernière guerre d'une funeſte conſéquence aux François, dont le miniſtère trop rétif pour tout ce qui eſt diſpendieux, ne fourniſſoit point les moyens de prendre, pour les dépêches qu'il envoyoit dans l'Inde, les précautions qui en auroient aſſuré le tranſport. Mais les Anglois n'épargnent rien pour les faire parvenir en ſûreté ; le conſul d'Angleterre, qui dépenſe cent ſequins pour le ſervice de la compagnie, en reçoit le double avec cinq pour cent d'intérêt, à compter du jour qu'il en a fait le déboursé ; & un conſul de France, qui feroit une légère avance pour donner une eſcorte à celui que notre miniſtère auroit

chargé d'une miſſion, ſeroit expoſé, tout au moins, à un retard très-éloigné de ſon rembourſement, ſi même il n'en recevoit pas de reproches. C'eſt d'après cela que les dépêches de France ont toujours été arrêtées dans le déſert par les Arabes ſoudoyés par les Anglois, & que ceux qui en étoient chargés, n'étant pas en force pour les défendre, ſe ſont vus les victimes d'un zèle inutile. Pondichéri fut ſurpris par les Anglois, parce que leur conſul de *Baſſora* fit paſſer à *Bombey* nos dépêches ſaiſies par les Arabes; elles annonçoient la déclaration de guerre au gouverneur de Pondichéri qui l'apprit par la ſommation que les Anglois lui firent à l'improviſte de rendre cette place.

On avoit choiſi pour conſul de France à *Baſſora* un facteur, parent de Jean-Jacques, fils d'un horloger de Genève, établi à *Julfa*. Après avoir réſidé trente ans à *Baſſora*, il prétend aujourd'hui que l'air de cette ville l'incommode, & le miniſtre le ſouffre à

Bagdad où il se dispute avec le vice-consul qui voudroit bien que M. Rousseau se rendît à son département pour y exécuter plus à son aise le plan de commerce qu'il étoit venu proposer en France lorsqu'il y obtint le titre de consul pour lui en faciliter les moyens.

Les Arabes qui préfèrent une vie errante & libre à ce qu'ils appellent la solitude des villes, habitent les déserts & se divisent en plusieurs tribus, les unes uniquement occupées de leurs troupeaux, recherchent les lieux où les pâturages sont les plus abondans ; des chevaux, des ânes, des moutons, des chèvres & des chameaux forment toutes leurs richesses : je n'ai pas oublié de parler des ânes, parce que c'est à leurs cris que les voyageurs apprennent pendant la nuit le voisinage des Arabes, qu'il est toujours prudent d'éviter dans l'incertitude où l'on est au milieu des déserts, si ce ne sont pas des Arabes voleurs.

Ils vendent leurs chameaux si utiles

pour le transport des marchandises d'*Alep* & de *Damas* à *Bagdad* & à *Bassora*. Cet animal pouvant rester jusqu'à neuf jours sans boire est bien précieux dans des pays où l'eau est si rare, & où la possession d'un puits occasionne souvent des combats sanglans.

Quelques informations que j'aie prises des Arabes, ils n'ont jamais pu me donner aucuns renseignemens sur cette espèce de chameaux qu'on appelle dromadaire en Europe, & qu'on dit être distingué par deux bosses sur le dos; il me paroît que c'est une bisarrerie de la nature qui a pu se manifester ainsi dans quelques individus sans former une race particulière.

Il en est dans l'espèce du chameau comme dans celle du cheval; le flamand lourd & pesant est moins propre à la course que l'anglois plus leste & plus léger; ainsi le chameau de l'Asie mineure, élevé par les Turcmènes dans des gras pâturages, est plus gros, plus lent, & semble être plutôt destiné à

porter de grands fardeaux que le chameau Arabe plus agile, moins propre à la charge, & qui sert si bien son maître dans ses expéditions de longue haleine.

Les Arabes ont toujours pris le plus grand soin de leurs chevaux dont ils ne mêlangent point les races. Une longue généalogie qui fixe toute leur attention, ajoute un grand prix au cheval Arabe. La première, la meilleure & la plus noble race s'appelle *Queiland.* Ils en distinguent six autres qu'ils regardent aussi comme primitives & dont ils font le plus grand cas.

Les Arabes sont les compagnons de leurs chevaux; ils passent la nuit sous la même tente, aussi rarement ont-ils des défauts & encore moins des vices. Un enfant les monte, & ils s'arrêtent pour recevoir sur leur dos celui que l'inexpérience a désarçonné.

Les races du désert de *Bagdad* sont petites, mais du côte de *Moka* les chevaux ont une plus belle taille; les jumens

dont ils ne se défont qu'avec peine & pour des besoins pressans, sont d'un prix immense; il y en a qui se vendent jusqu'à deux mille louis, mais le plus beau cheval Arabe ne passe guères trois ou quatre cents louis. En général, les Arabes s'attachent moins à la beauté, les connoisseurs ne veulent que distinguer les races qu'ils prisent, à raison de leurs excellentes qualités; on a même remarqué que le poulain d'un cheval Arabe & d'une jument de race étrangère est toujours plus beau, mais les Arabes font peu de cas de sa beauté lorsque sa généalogie a été interrompue; inexorables sur cet article, il seroit difficile de les tromper.

Ces chevaux sont d'un grand avantage dans les pays chauds, mais leur race dépérit dans les climats moins brûlants, & ce même cheval qui fait dans les plaines d'Arabie trente lieues sans débrider, reste deux jours sans boire & ne se nourrit que de quelques mauvaises herbes, n'est presque d'aucun service

dans un pays de montagnes & ſous un ciel plus tempéré.

Les Arabes élèvent toujours un grand nombre de chèvres & de brebis, leurs femmes en filent le poil & la laine dont elles font des étoffes pour leurs habits; quoique brûlées par l'ardeur du ſoleil, elles ont quelquefois des traits réguliers, qui les rendroient belles, ſans leur coutume de ſe noircir les lèvres & de ſe faire aux joues, à la gorge & aux bras des deſſins biſarres; ce genre de beauté parmi elles ne s'acquiert pas ſans douleur; après s'être piqué la peau avec des aiguilles, elles y mettent de la poudre à canon qui leur imprime des marques noires & pour jamais ineffaçables; un pendant d'or paſſé dans une narine & pluſieurs anneaux de verre paſſés dans leurs bras dès leur bas-âge forment leurs plus beaux atours: au reſte, elles ne ſe voilent pas, ne ſont point farouches, & ſervent leurs maris avec modeſtie, & de bonne grace l'étranger qui, arrivant dans leurs tentes, y reçoit l'hoſpitalité.

L'habit des femmes est à-peu-près semblable à celui des hommes, leurs cheveux retombent en tresses sur leur épaules, un simple mouchoir de mousseline rouge forme leurs coëffures ; occupées uniquement de leur ménage, elles méconnoissent l'oisiveté, & sont peut-être les femmes les plus chastes de toute l'Asie.

J'ai vu plusieurs fois de jeunes filles d'une taille svelte qui venoient de traverser l'Euphrate à la nage conduisant avec elles des branches d'arbres qui devoient cuire le pain que nous pétrissoient leurs mères ; en abordant sur la rive, la candeur & l'innocence leur servoient de vêtemens ; vierges & timides, elles ne rougissoient qu'en voyant des inconnus.

Les Arabes font très-peu d'usage de linge ; une sorte de robe ou de tunique leur descend jusqu'au-dessous du genou, & se serrent autour des reins avec une ceinture de cuir. Ils ont sur la tête deux mouchoirs, dont un ployé en deux laisse pendre les deux bouts, & l'autre, noué négligemment autour du front, retombe

en arrière ; des ſandales ou des brodequins venant à mi-jambes forment leurs chauſſures. Pluſieurs font des fourures avec les peaux de leurs moutons, quoique les rigueurs de l'hiver ſoient inconnues dans leurs déſerts, mais en été ils mettent la laine en dehors.

Tous les Arabes portent le manteau qu'ils appellent *Habba* ; c'eſt un grand quarré double fendu au milieu, ayant une échancrure pour le col, avec deux ouvertures aux deux côtés pour y paſſer les bras, il y en a de tout noirs, de rayés rouges & blancs, & d'autres à grandes bandes noires & blanches qui ne reſſemblent pas mal à un drap mortuaire ; leur tiſſu pareil à la tapiſſerie de haute liſſe, fait de poil de chevreau bien tordu avec celui du chameau, eſt un grand préſervatif contre la pluie ; l'épreuve même qu'on en fait avant de les acheter eſt d'y verſer un ſeau d'eau dont quelquefois il ne s'échappe pas une goutte durant près d'un quart d'heure.

Leur

Leur nourriture eſt très - frugale, & même peu ragoûtante; après avoir pétri dans un baquet de bois de la farine d'orge pour faire de groſſes boules comme les deux poings, qu'ils font avaler à leurs chameaux, ils s'occupent d'eux & font de la pâte ſans levain, la mettent ſous les cendres, &, quand elle eſt à moitié cuite, ils en font une marmelade qu'ils mêlent peu-à-peu avec du miel & du mou de raiſin; le tout, fait en petites boules qu'ils preſſent dans leurs mains, eſt leur mets le plus délicieux; quelques dattes, du fromage, & du lait caillé qu'ils font aigrir terminent leurs repas ordinaires.

Ils ne tuent leurs moutons que les jours de fêtes ou de quelqu'événement extraordinaire, tels qu'un mariage, ou lorſqu'ils reçoivent un étranger, alors ils lui offrent un agneau; l'hoſpitalité eſt un uſage dont les Arabes ne ſe ſont jamais écartés, & ceux - là même, qui ont détrouſſé les voyageurs, conſervent toujours ce principe d'humanité; tel qui vient

d'être dépouillé, entre, sans le savoir, dans la tente de celui qui l'a dévalisé; on l'accueille, on le plaint, &, tout en disant que Dieu est miséricordieux, on lui donne d'autres habits que les siens, qu'il ne fait pas semblant d'appercevoir, à côté de ceux qu'on lui offre, & il continue sa route en s'exposant de nouveau à être volé & réhabillé tour-à-tour par ceux qu'il peut rencontrer.

CHAPITRE XXVIII.

Manière dont les Arabes changent de domiciles; leur Gouvernement. Façon de penser des Ismaélites. Précautions en usage pour traverser les déserts de l'Arabie; animaux & bêtes féroces qu'on y rencontre.

Les Arabes changent souvent de demeure, c'est-à-dire, qu'ils transportent leurs tentes d'un lieu à un autre plusieurs fois de l'année, pour procurer à leurs

troupeaux des pâturages plus abondans, mais ils reviennent successivement tous les ans aux endroits qu'ils ont coutume d'habiter.

Ceux qui sont près du Tigre & de l'Euphrate, car il y en a beaucoup dans le *Diarbek*, autrefois la *Mésopotamie*, sèment le long de ces fleuves de l'orge, du riz & du bled qu'ils abandonnent toujours, & reviennent aux époques de la moisson recueillir les fruits de leurs travaux.

Les Arabes ont une petite stature, le corps maigre, l'œil vif & le teint basanné. Leur vie errante, exempte d'ambition, retrace au voyageur celle des anciens patriarches. Rien n'est plus intéressant que leurs manières de changer de domicile; des troupeaux nombreux, qui précèdent la caravanne, expriment, par des cris, leur joie de retourner à leurs anciens pâturages. Conduits par de jeunes adultes, quelques bêtes de somme portent les petits nouvellement nés, ensuite viennent les chameaux chargés des ba-

gages & des femmes enceintes ou malades ; les autres marchent à pied, portant toujours leurs enfans ſur leurs dos ou entre leurs bras ; & les hommes montés ſur ces chevaux, armés de leurs lances, voltigent ſur les côtés, ou preſſent la marche des animaux qui broutent trop long-temps : ainſi voyagent les Arabes, qui trouvent par-tout leur pays, leurs foyers & leur patrie.

Ils ſe gouvernent entre eux par tribus, chaque père de famille rend la juſtice parmi les ſiens ; mais les vieillards ſe réuniſſent pour délibérer ſur les affaires majeures, ſoit lorſqu'ils doivent ſe mettre en marche, ou ſe défendre contre leurs ennemis. Tous les Arabes voleurs forment des tribus particulières, turbulens & factieux, ils exercent continuellement un brigandage, qui les fait redouter des caravannes & des autres paiſibles habitans du déſert.

Les nations qui en dépouillent un autre, colorent toujours leurs rapines

d'une eſpèce de droit. Les peuples du Nord ont troublé dans leurs poſſeſſions les habitans des climats plus heureux, étant perſuadés que la terre eſt un vaſte domaine qui appartient à tous les hommes; les corſaires de Malte ſont eſclaves les turcs ou les barbareſques, parce qu'ils ſont muſulmans; & ceux-ci ne mèneroient pas en eſclavage les Génois ou les Napolitains s'ils n'étoient pas chrétiens, tant il eſt vrai que, juſques à ce jour, les hommes ſe ſont tous aveuglés, au point de vouloir jetter ſur leurs injuſtices le voile de l'équité & le prétexte de la religion.

Mais celui des Arabes voleurs eſt plus ſpacieux, pour ne pas ſe faire un ſcrupule de dépouiller les caravannes ou de piller leurs voiſins: ils croient deſcendre d'Iſmael; on ſait qu'il fut déshérité par Abraham, qui le relégua dans le déſert avec ſa mère; ils réclament donc la ſucceſſion de leur père, & c'eſt à ce titre qu'ils reprennent des enfans d'Iſaac des biens dont fut privé le fils aîné d'Abraham.

Le nombre considérable de ces Ismaélites rend très-dangereux le passage du désert ; il faut attendre l'occasion des caravannes qui vont & viennent successivement, trois ou quatre fois par an, *d'Alep*, *Damas*, *Bagdad* & *Bassora*. Les voyageurs qui trouvent trop pénible l'allure des chameaux, ou craignent de se percher sur leurs dos, emboîtés dans une scelle garnie d'un piquet devant & derrière pour s'y tenir plus aisément, se placent dans des paniers couverts, en forme de niche, en mettant leur bagage de l'autre côté, afin de faire le contre-poids, s'ils ne sont pas deux pour faire la charge ; ainsi emballé & bien balotté, on peut être à couvert des chaleurs : mais en voulant augmenter les frais du voyage, on loue un *tartarouan*, espèce de coffre fort bas, placé sur un brancard attelé de deux chameaux ; c'est la manière la plus douce de voyager dans le désert, quand on suit les caravannes.

D'autres fois, pour éviter la longueur

des trajets, les voyageurs prennent des escortes d'Arabes, qui, montés deux à deux sur un chameau, & assez bien armés, défendent vigoureusement ceux à qui ils ont promis sur leur tête de les conduire en sûreté.

J'en fis l'épreuve dans mon passage d'*Alep* à *Bagdad*, accompagné de huit Arabes, je m'étois livré à tous les hasards du désert ; arrivés à quelque distance d'un puits où nous avions besoin de remplir nos outres, notre vedette crut appercevoir des Arabes qui ne nous parurent pas une rencontre de bonne augure ; ma petite troupe se mit en ordre de bataille. Rien de plus plaisant que leur manière de se préparer au combat. D'abord ils ôtèrent leur turban & leurs habits ; n'ayant plus que leurs chemises & tête nue, ils allumèrent la mèche de leurs fusils, car la rareté des pierres-à-feu leur fait préférer une mèche comme à nos anciens mousquets ; ils firent agenouiller leurs chameaux tout-autour du bagage ; le chef montant

ſur mon cheval, brandit ſa lance, pouſſant çà & là quelques petites voltes en pouſſant des cris affreux; les autres ayant tiré leurs ſabres, danſoient autour de moi, & chantoient quelques prières, pour ſe faire la recommandation de l'ame, ou s'animer à une réſiſtance vigoureuſe. Ils attendoient l'ennemi dans ces beaux ſentimens, lorſque je ne ſais ſi le prophète les avoit exaucés; mais nous ne vîmes paroître qu'une douzaine d'Arabes, qui s'approchèrent pas à pas de nous, en conduiſant leurs ânes. Mes guerriers ne furent pas fâchés d'en être quittes pour la peur, & nous fûmes fort aiſes de ſavoir, par ces malheureux, qui ne nous abordoient pas ſans de nouvelles craintes, que la troupe de voleurs, dont ils avoient payé la rencontre par la perte de toutes leurs proviſions de bouches, étoient à quelque diſtance dans le voiſinage d'un autre puits: nous leur donnâmes du pain & des dattes, après quoi mes Arabes ſe diſpoſèrent à tenir une autre route.

C'eſt ainſi qu'il faut agir lorſqu'on traverſe le déſert, s'expoſant maintefois à manquer d'eau, par la crainte de rencontrer près des puits des Iſmaélites qui s'en réſervent la poſſeſſion, ou ſe tiennent dans leurs environs pour attaquer ceux qui ſont obligés d'y remplir leurs outres, à moins qu'une caravanne nombreuſe ne ſoit aſſez en force pour s'oppoſer à leurs entrepriſes.

La méfiance continuelle qui exiſte parmi les Arabes, leur fait employer toutes les ruſes pour s'aſſurer des marches qui ont eu lieu dans le déſert; ils obſervent la piſte des animaux qui ont paſſé pour changer de paccages, & font les combinaiſons les plus exactes ſur les différentes routes que les conducteurs ont pu tenir; leur fiente eſt ſur-tout un thermomètre qui les trompe rarement ſur le temps qui s'eſt écoulé depuis leur paſſage: ils peuvent, par ce moyen, s'éviter les uns les autres. Ils montent pas à pas ſur les butes & les colines, pour voir

au loin dans les plaines si elles sont libres; tantôt appuyant l'oreille contre terre, ils entendent pendant la nuit marcher, même de fort loin, l'Arabe qui court en maraude, monté le plus souvent sur des jumens, parce qu'elles ne hannissent point, & font même déceler ceux qui ont des chevaux.

Ils n'allument jamais de feu pendant la nuit, à moins qu'ils soient assez nombreux pour n'avoir rien à craindre. Etant campé aux environs de l'*Euphrate*, assez près d'un village, j'avois une lumière dans ma tente. Croyant être en sûreté contre les voleurs, vers minuit mon domestique se sentit enlever son sabre & ses pistolets, qu'il avoit mis sous son oreiller avant de s'endormir; & celui qui sut s'en emparer si adroitement, s'en retourna si vîte, comme il étoit venu en se vautrant par terre, qu'il nous fut impossible de l'appercevoir lorsque nous le poursuivîmes dans le moment même qu'il eut tourné les talons; ce fut pour

moi une leçon de ne plus avoir de feu ou de lumière, qui ne sert qu'à désigner aux Arabes qui l'apperçoivent de loin, un endroit où ils peuvent faire quelque butin.

Ceux qui traversent le désert d'*Alep* à *Bassora*, redoutent pendant les chaleurs de l'été un vent pestilentiel, qui règne depuis *Mossul* sur toute la surface de la Mésopotamie. Les montagnes de soufre qui sont dans le voisinage du Tigre, & le bitume que produisent les environs de l'Euphrate, donnent à croire que le vent du sud, imprégné de vapeurs & d'exhalaisons sulphureuses, causent toute la malignité de ce vent, que les Arabes n'appellent pas vent de *Damas*, comme le prétend M. de Volney, mais que tous les habitans du *Diarbek* nomment vent de Poison; ce qui, dans la prononciation, quoique ressemblante, fait cependant une différence entre celle du mot de Poison & du nom de *Damas*: d'ailleurs ce vent est inconnu près de cette ville.

L'inſtinct des chameaux, qui baiſſent leur tête juſques à terre, avertit leurs conducteurs du danger qui les menace. Ce vent, qui arrive par raffale, s'annonce par un tourbillon de chaleur, qui dérobe l'horiſon, & ne raſe point la terre à la hauteur de trois pieds. Tel homme qui reſteroit droit, ſeroit étouffé dans l'inſtant; & celui qui a la précaution de ſe coucher ſur la terre, même ſans couvrir ſa tête, n'éprouve qu'une ſueur abondante dont il eſt quitte un moment après. Les effets de ce vent terrible ſont ſi prompts, que lorſqu'un homme en eſt étouffé, ſes membres ſe dépècent & ſont réduits en pouſſière. Je fus pluſieurs fois témoin de la manière dont il faut éviter le *ſamiel*, lorſque, en 1785, je traverſai le déſert de *Bagdad* à *Alep*, pendant les chaleurs du mois d'Août.

On trouve des eaux minérales dans le déſert; mais la plupart des ſources ſont brûlantes & ſulphureuſes. J'avois une douleur de reins, dont je fus quitte après

m'être baigné quelques heures dans une caverne que je rencontrai ſur ma route, à vingt lieues d'*Alep*.

Les Arabes tuent à coups de bâton les lièvres qui ſont en grand nombre dans ces vaſtes plaines; mais ils ſont petits, & d'un goût plus fade que nos lapins. On voit encore une eſpèce de rats très-jolis, qui habitent toujours en familles, car les trous de leurs repaires ſont à une même diſtance dans l'eſpace qui forme leur domicile. Les Arabes leur donnent la chaſſe avec beaucoup de fineſſe; car il n'y a rien de ſi leſte que ces petits animaux, qui, ayant les jambes de derrière beaucoup plus longues que celles de devant, font des ſauts très-allongés. Leur poil bigaré & très-fin feroit de très jolies fourrures, s'ils étoient moins difficiles à prendre. Mes Arabes en tuèrent quelques-uns, dont je mangeai avec eux : la chair eſt aſſez délicate, & comme celle de l'écureuil.

On s'accoutume difficilement à boire de l'eau des citernes du déſert; preſque

tous les puits se remplissent dans la saison des pluies, & l'eau saumâtre qui s'y conserve, est toujours un peu salée à cause du terrein. Ce n'est pas sans répugnance qu'on est forcé de boire une eau croupie & verdâtre, imprégnée quelquefois de petits insectes qui font horreur; encore faut-il attendre, pour se désaltérer, quand on est arrivé près des citernes si désirées, que les chameaux aient bu leur suffisance. Après qu'ils ont troublé l'eau avec les pieds, l'Arabe la passe à travers une grosse toile pour remplir ses outres, & préfère d'en rendre le premier hommage à l'animal qui lui est si utile, & qui boit une bonne fois pour huit jours.

On voit dans les déserts beaucoup d'autruches, qui redoutent l'approche des hommes, & s'en éloignent toujours avec la plus grande vîtesse; néanmoins les Arabes les forcent avec leurs chevaux, en les suivant pendant plusieurs journées. Je ne sais où les naturalistes ont pris que l'autruche, cachant sa tête derrière un

arbre, ſe croit en ſûreté contre le chaſſeur, comme la perdrix qui met ſa tête ſous une glèbe de terre, croyant n'être plus apperçue de l'oiſeau parce qu'elle l'a perdu de vue. Quant à moi, j'ai vu pluſieurs troupeaux d'autruches, j'ai même ramaſſé de leurs plumes qu'elles s'arrachent dans les combats, auſſi fréquens que les rencontres des mâles quand ils ont leurs femelles : mais je n'ai pas vu un ſeul arbre dans le déſert. Il y a beaucoup d'arbuſtes, le laurier roſe s'y trouve preſque par-tout, avec l'*agnus caſtus*, dont les fleurs étoient ſi renommées parmi les dames romaines : celles qui ſe méfioient de leur vertu, avoient grand ſoin d'en mettre dans leurs lits, croyant qu'elles produiſoient les mêmes effets que nos vertueuſes craintives attribuent aux quatre ſemences froides.

Le lion eſt encore un habitant de ces vaſtes contrées ; les Arabes en font la chaſſe quand ces animaux ſe trouvent dans les environs de leurs domiciles. Lorſque j'arrivai à *Bagdad* pour la pre-

mière fois, je trouvai le pacha qui alloit, avec un grand nombre de cavaliers, à la pourſuite d'un lion formidable, qui faiſoit des ravages affreux aux environs de l'*Euphrate* & de la tour de *Nemrod*; & ce ne fut pas ſans difficulté qu'on vint à bout de le mettre hors de combat.

Les hyennes ſont encore plus dangereuſes. Cet animal reſſemble aſſez au tigre par la forme du corps & de ſa tête, ſon poil eſt roux, il rôde près des villages ou des tentes, cherchant à dévorer plutôt les enfans que les troupeaux ; mais un homme ſuffit pour l'épouvanter, & un coup de fuſil tiré en l'air l'a bientôt mis en fuite.

Ceux qui traverſent le déſert après les pluies de l'automne, n'apperçoivent, en décembre & janvier, qu'une vaſte prairie, parſemée de toutes ſortes de fleurs; l'air pur & doux qu'on y reſpire, fait oublier qu'on eſt dans un pays inhabitable; on s'en apperçoit à regret lorſqu'il faut recourir à l'eau qu'on porte dans ſes

outres,

oûtres, & aux provisions de bouche dont on s'est muni. Mais toutes ces beautés de la nature subsistent à peine deux mois, bientôt un air brûlant succède à la température la plus délicieuse, l'horison semble enflammé, le sol brûle la plante des pieds; & le voyageur, peu fait à de tels climats, ne voyant plus que des herbes sèches, & une terre inculte, ne s'étonne plus qu'on appelle ces vastes solitudes l'Arabie déserte.

CHAPITRE XXIX.

Description de l'Arabie du côté de la mer de l'Inde & de la Mer Rouge. Situation de l'Arabie heureuse & de la ville de la Mèque, où naquit Mahomet. Dissertation sur cet homme extraordinaire; Analyse de la croyance des Musulmans. Leur vénération pour Médine, où est le tombeau de leur Prophète.

J'AI déjà parlé des îles *Bareym*, célèbres par la pêche des perles, & qui sont

ſous la domination d'un prince arabe depuis que l'anarchie règne en Perſe. L'Arabie n'a d'autre port dans le golfe que celui de *Katif*, où il ſe fait un commerce aſſez étendu avec *Baſſora* & les villes maritimes de la Perſe ; en ſuivant la côte vers l'océan, on trouve *Maſcatte* dont j'ai fait mention, ainſi que du grand abord de tous les vaiſſeaux de l'Inde, qui en font un marché très-fréquenté pendant les *mouſſons*, depuis que l'île d'*Ormus* eſt déchue de ſa ſplendeur.

A quelque diſtance du détroit de la Mer Rouge ſi périlleux, même dans ſa navigation intérieure, que les Arabes l'appellent *Porte de la mort*, eſt *Moka*, renommé par le café qu'on ne recueille pas dans ſon territoire, mais qui eſt tranſporté de ſon port dans l'Inde, la Perſe & la Turquie. A quelques journées eſt la ville de *Saba*, ce nom rappelle celui de cette reine qui vint s'aſſurer par elle-même de la ſageſſe de Salomon.

Là commence l'Arabie heureuſe, ainſi appellée, parce qu'elle a des rivières qui

la rendent moins stérile que la déserte ou la pétrée. La *Mèque*, sa ville principale, est la patrie de Mahomet, qui eut l'adresse de s'ériger en prophète, & put, par son génie autant que par la terreur de ses armes, ramener des nations idolâtres au culte d'un seul Dieu.

Mahomet, qui fut tout-à-la-fois conquérant, monarque, législateur & pontife, fut sans doute un grand homme; le *Koran*, livre de ses préceptes, est une réunion de loix religieuses & civiles, qui forment le code judiciaire & la loi canonique de tous les peuples soumis au mahométisme.

Sa religion a pour principe l'existence d'un seul Dieu éternel, tout-puissant & Créateur de tous les êtres; c'est ainsi que celui qu'on a faussement accusé de ne pas savoir lire définit la divinité; sa morale est renfermée dans ce peu de paroles: Donnez à qui vous dépouille, pardonnez à qui vous offense, & faites du bien à tous indistinctement. L'ambition naturelle à tous ceux qui peuvent

en déployer les grands reſſorts lui fit ajouter une foule d'abſurdités au nouveau culte qu'il vouloit promulguer; ſon imagination quelquefois déréglée, jointe à l'enthouſiaſme d'être le chef d'un peuple de croyans, cauſa tous les anacroniſmes qu'on apperçoit dans le *Koran*, calqué ſur les loix de Moyſe & tiré des livres des Mages.

Les Muſulmans, ſoumis aveuglement à leur religion, ſe ſont toujours fait un ſcrupule des controverſes. En vain a-t-on voulu leur démontrer que Mahomet ne fût qu'un conquérant habile qui, pour s'aſſujettir plus long-temps des peuples, profita de leur ignorance, en leur dictant les verſets exaltés du *Koran*. Rien n'eſt incroyable aux eſprits foibles, & ce qu'ils ne peuvent concevoir paſſe bientôt pour un myſtère; ſon voile, autant reſpecté qu'il eſt impénétrable, leur a paru de tout temps le premier emblême de la divinité. Trop peu inſtruits, pour l'approfondir, ils ſe proſternent, en toute confiance,

devant l'ombre mystérieuse qui couvre leur idole.

Les Musulmans admettent un paradis de toute éternité, un enfer limité comme notre purgatoire, des anges & des mauvais génies, une résurrection & un jugement général.

Ils ne reconnoissent point Jesus-Christ pour Fils de Dieu, mais ils l'appellent le Souffle divin qui prit un corps dans le sein de Marie, dont elle fut mère sans le secours d'un homme, & enfanta sans cesser d'être vierge. Jesus-Christ prêcha la vraie morale, & Mahomet, disent-ils, annonça le vrai culte, & de-là leur refrein, *il n'y a qu'un Dieu, & Mahomet est son prophète.*

Le paradis des Musulmans est le terme de toutes leurs espérances, la souveraine béatitude sera pour eux la présence & la communication de l'Etre suprême ; il ne faut pas s'étonner que Mahomet promit tous les plaisirs des sens aux peuples d'un climat chaud, qui leur rend la

continince impoſſible, & ajouta que de belles vierges partageroient ſans ceſſe leur exiſtence avec les bienheureux; ſachant que le beau ſexe eſt toujours de moitié dans les joies de ce monde, il voulut l'aſſocier aux plaiſirs de l'empirée pour donner une idée ſenſible du bonheur qui leur étoit réſervé. Cette croyance ne fut même pas étrangère aux premiers ſiècles de notre Egliſe.

Le citoyen de la *Mèque*, auſſi grand guerrier que politique habile, ſut faire adopter ſa doctrine à des peuples aiſément portés à l'enthouſiaſme; il ne faut pas croire que le mahométiſme ſe ſoit établi, parce qu'il permet le relâchement des mœurs; la pluralité des femmes fut de tout temps d'uſage en Aſie, excepté parmi les Chrétiens; un jeûne rigoureux que les muſulmans obſervent pendant trente jours, ne leur permet pas de boire ni de manger, & même de fumer la pipe depuis le lever du ſoleil juſques à ſon coucher; ciuq prières qu'ils font régu-

lièrement tous les jours à des heures fixes, & plusieurs ablutions gênantes dont ils ne peuvent se dispenser dans aucun temps, annoncent que Mahomet ne prêcha pas une morale relâchée.

L'aumône est expressément commandée dans le *Koran*, devant être faite sans distinction de personnes ni de religions; il défendit sévèrement de manger de la chair de porc, & de boire du vin & des liqueurs fortes; abstinences d'autant plus salutaires que cette nourriture est très-pernicieuse dans les pays chauds, & que le vin y altère bien plus facilement la raison & la santé que dans les pays froids. Mais je crois que quand Mahomet fit cette loi plus facile à être observée par les Arabes qui habitent un climat chaud, que par des peuples qui vivent sous un ciel plus tempéré, fit, à-peu-près, comme saint François de Paule, qui fonda en Calabre l'Ordre des Minimes, en leur enjoignant de manger tout à l'huile, à bon marché dans cette partie de l'Italie,

lorſque les Minimes établis en Flandre ne ſe ſervent point de beurre, auſſi commun dans ce pays-là que l'huile en Calabre, & ſe ruinent pour la faire venir de Provence : tant il eſt vrai que la même loi ne convient pas à tous les hommes, ni à tous les pays.

Les jeux de haſard ſont ſtrictement défendus aux muſulmans, qui ne font une partie d'échecs que pour avoir le plaiſir de la gagner, loi ſage qui ne fut jamais enfreinte, & qui aſſure la fortune des familles.

Mahomet connoiſſant la dévotion des Arabes pour le tombeau d'Iſmaël qui eſt à la *Mèque*, fit une obligation à tous ſes proſélytes de le viſiter une fois en leur vie ; & ceux qui n'ont pu accomplir ce précepte, laiſſent à leur mort une ſomme pour payer le voyage des perſonnes qui ſe chargent de le faire pour eux ; ceux qui ont fait cinq fois ce pélerinage, ont la prérogative de ne pouvoir être mis à mort pour quel crime que ce ſoit ; mais

ce privilège ne les garantit pas d'une prison perpétuelle.

Lorsque les pélerins sont à quelques journées de la *Mèque*, ils continuent leur route à pied n'ayant qu'une toile autour des reins qui leur descend jusques aux genoux, sans qu'ils se permettent, malgré le sable brûlant & l'ardeur du soleil, d'avoir aucun autre vêtement ; quand ils sont à peu de distance de *Médine*, le respect qu'ils ont pour le tombeau de Mahomet les porte encore à cette observance rigoureuse.

D'après cela, il est aisé de juger si la croyance des musulmans ne s'est promulguée que par une soumission à des exercices faciles, ou par des dogmes qui favorisent la volupté.

Les femmes remplissent les mêmes obligations, & ne sont point frustrées, comme on le croit en Europe, de leur part au paradis, à charge apparemment de ressusciter pucelles, puisque les cohabitantes des bienheureux musulmans au-

ront le privilège de ne jamais cesser de l'être.

Un article principal du *Koran* est, en faisant la guerre aux prophanes, de les convertir s'il est possible, ou d'en percevoir un tribut s'ils persistent dans leur religion; mais, sans les troubler dans leur exercice, les musulmans qui ont été à-la-fois conquérans & législateurs, ont toujours été tolérans; on voit dans tous les pays, soumis à leur domination, des églises de tous rites, & même des synagogues; précieuse & sage indifférence! qui auroit garanti presque toute l'Europe de tous les fléaux qui l'ont affligé, lorsque les souverains ont voulu régler la façon de penser des peuples par des ordonnances & des édits.

Il y a de pieux musulmans qui rendent hommage à un Dieu tout-puissant & miséricordieux, ils le prient pour leurs amis, intercèdent auprès de lui pour leurs ennemis; il en est dont le cœur méconnoît le crime, & dont les mains qu'ils

élèvent au ciel ne ſont pas ſouillées par l'injuſtice ; charitables envers tous les hommes, ils n'ont jamais projetté d'égorger leurs tributaires, par cela ſeul qu'ils ne ſont pas muſulmans ; tant il eſt vrai qu'oubliant nos propres fureurs, nous ignorons que ceux que nous appellons *barbares*, ſont plus humains que nous.

Mahomet, quoique terrible aux ennemis de ſa doctrine, fut indulgent pour ceux qui ſubirent le joug de ſa puiſſance ; & ſa patrie, qui fut la première à le chaſſer de ſes limites, éprouva toujours les effets de ſa bienfaiſance : pour lui aſſurer un commerce auſſi étendu que perpétuel, il obligea tous les pélerins qui vont à la Mèque d'y acheter trois aunes de toiles que chacun conſerve précieuſement pour lui ſervir de ſuaire après ſa mort. Ce débit procure un trafic conſidérable à ſes habitans, qui ont encore la reſſource de vendre ce précieux beaume, qui découle d'un arbuſte naturel à ſon territoire, & qui a des propriétés admirables pour toutes ſortes de maux.

La Mèque eſt gouvernée par un prince arabe, de la race de Mahomet. Cette ville eſt ſituée agréablement auprès d'une vallée, qui fournit abondamment aux beſoins de ſes habitans & des Arabes qui campent dans les environs.

Médine, où Mahomet ſe retira lorſqu'il fut perſécuté par ſes compatriotes, fut le lieu de ſa ſépulture, il y termina ſa carrière à ſoixante-trois ans & demi; c'eſt à tort qu'on a prétendu que ſon corps renfermé dans une bière de fer fut enlevée à la voûte de la moſquée par la force d'une pierre d'aimant qu'il y avoit placé de ſon vivant, pour mieux en impoſer, après ſa mort, à des peuples ignorans & crédules.

Les cendres de Mahomet ſont renfermées dans un magnifique mauſolée de marbre granite, couvert d'un tapis de velour vert, brodé d'or, de pierreries & de perles, il eſt entouré par une grille d'argent maſſif, haute de ſix pieds; à côté eſt le tombeau d'Abubeker, ſon beau-père & ſon ſucceſſeur; on y révère encore

ceux d'Omar & d'Osman, qui lui ſuccédèrent. Tous ces dépôts ſont dans la même moſquée éclairée par un grand nombre de lampes d'or maſſif, dont la plupart ſont enrichies de pierreries, & font reluire la magnificence avec laquelle tous les muſulmans, & ſur-tout les ſultans ſe ſont plus à l'orner avec les dons qu'ils lui portent ou lui envoient régulièrement toutes les années.

Médine eſt ſous la domination d'un prince de la famille de Mahomet. Le mont *Sinaï* eſt encore l'objet de la vénération des muſulmans ; à leur retour de *Médine*, ils honorent, par le ſacrifice de quelques agneaux, le lieu où Dieu apparut à Moyſe, avec tout l'appareil de ſa puiſſance.

CHAPITRE XXX.

Détail de ce qu'il y a de plus remarquable en Egypte ; de l'Histhme, de Suez. Projets de commerce ; du Kaire, des Pyramides, d'Alexandrie, des Mameluks. Si l'Egypte deviendra jamais une possession européenne. Dissertation sur la peste ; s'il est vrai que le foyer n'en soit qu'à Constantinople.

La ville de *Suez*, située à l'extrémité de la Mer Rouge, est bâtie sur l'Isthme, à qui elle donne son nom ; elle étoit autrefois l'entrepôt du commerce de l'Inde avec l'Europe, avant la découverte du *Cap de Bonne-Espérance*. Quelques nations ont voulu faire reprendre aux marchandises de l'Inde leur cours par la Mer Rouge ; mais la foi des traités ayant toujours été contrebalancée par l'avidité des Arabes, qui ont plusieurs fois pillé les caravannes, il n'a plus été possible de

tirer parti de cette voie. Une nouvelle compagnie de la Mer Rouge, dont les actions imaginaires faisoient, en 1787, autant de chemin dans *Paris* que la petite-poste, sans qu'elles en fussent mieux achalandées, a fini par se convaincre de l'impossibilité de cette spéculation ; & de vieux négocians, qui vouloient la renouveller, n'auroient pas dû ignorer qu'ils exposoient, à un danger positif, leur propre crédit, & les fonds qu'auroit pu leur confier le public.

On voit encore, à quelque distance de *Suez*, les traces du canal qui unit autrefois le Nil à la Mer Rouge. Cet ouvrage des anciens rois d'Egypte, renouvellé par Trajan, & remis en état sous le Kalifat d'Omar, est presqu'enséveli par ses décombres.

L'Egypte, si célèbre par son fleuve, qui porte l'abondance dans ce pays que la disette des pluies rendroit stérile, n'a plus que les vestiges de son ancienne splendeur. La tyrannie des Beys qui en sont les gouverneurs, & les exactions

des Mamelulks qui oppriment ſes habitans, ont fait de l'Egypte un déſert, qui ſe termine aux rives du Nil : à peine cultive-t on une lieue de terrein le long de ſes bords ; & le *Delta*, qui avoit autrefois tant de grandes villes, ne réunit aujourd'hui que quelques peuplades, qui atteſtent, au milieu des maſures qu'elles habitent, la miſère de leurs individus, & le joug qui les appauvrit tous les jours.

Le Nil ſe débordant toutes les années, à des époques réglées, répand ſes eaux ſur la ſurface du *Delta*, & dans les canaux creuſés par l'induſtrie pour inonder les terres qui, couvertes du limon dépoſé par ſes eaux, cauſent cette fertilité qui donne juſques à deux récoltes conſécutives. La nonchalance des Egyptiens modernes a laiſſé combler un grand nombre des canaux qui conduiſoient les eaux dans les campagnes les plus éloignées, & qui firent de l'Egypte le grenier de l'Empire Romain.

Le *Kaire*, ſitué ſur un canal du Nil, à peu de diſtance de l'ancienne *Mimphis*, eſt la plus grande ville de l'Afrique. Quoique la ſeconde dans l'Empire Ottoman, elle cède à peine en grandeur à ſa capitale ; ſa poſition lui donne toutes les facilités pour être l'entrepôt d'un commerce immenſe ; les caravannes y arrivent tous les jours des bords de la Mer Rouge, & de pluſieurs parties de l'Afrique.

C'eſt aux environs de cette ville que ſe raſſemble la grande caravanne, qui en part tous les ans pour la *Mèque*, compoſée de tous les pélerins d'Egypte & d'Afrique ; les Beys la font eſcorter de leurs troupes, pour la garantir des Arabes, qui ne reſpectent pas toujours le zèle de ces pieux Muſulmans. C'eſt une occaſion pour les Beys d'étaler toute leur magnificence. Pendant trois jours qu'ils l'accompagnent eux-mêmes, ils ſe font ſuivre d'un grand nombre de chevaux de main très-richement enharnachés ; & cette

pompe, moitié militaire, moitié religieuſe, attire une foule de ſpectateurs, qui vont voir défiler cette caravanne.

On voit, à quatre lieues du *Kaire*, les fameuſes pyramides. Ces onze maſſes énormes, qui ont réſiſté au laps des temps, déposeront à tous les âges contre l'orgueil des rois, qui employèrent tant de milliers de leurs ſujets à bâtir des monumens qui, bien loin d'éterniſer leur gloire, ne devoient renfermer que leurs cendres, & atteſter leur injuſtice.

Des obéliſques, dont quelques-unes ſont renverſées, rappellent le règne de Cléopâtre. Cette ſouveraine, ſi célèbre, obſervoit, de ſon char, les inſcriptions & les emblêmes hiéroglyphiques qui devoient conſacrer ſa mémoire. La fameuſe colonne qu'on apperçoit en abordant la terre d'Egypte, a été pendant long-temps un indice des malheurs de Pompée, & des victoires de Céſar; mais M. Savari a prouvé, par ſes obſervations, qu'elle fut érigée en l'honneur de Sévère. Ce

monument précieux a ſeize toiſes de hauteur, y compris le fût d'une ſeule pièce & ſon chapiteau.

Alexandrie, dont les fondemens furent jettés par Alexandre-le-Grand, conſerve à peine quelques marques de ſon ancienne magnificence; ſon phare, autrefois ſi célèbre, n'eſt plus aujourd'hui qu'un rocher hideux. Elle a deux ports, où abordent les vaiſſeaux d'Europe, qui viennent y charger les richeſſes de l'Egypte, & les bâtimens turcs, qui viennent y chercher des grains pour approviſionner *Conſtantinople*. Les Ottomans, quoique portés naturellement à l'hoſpitalité, ſe ſont réſervés la propriété du port vieux; leurs vaiſſeaux y ſont bien plus en ſûreté que dans l'autre, où les étrangers deviennent ſouvent la victime du mauvais fond, qui, coupant leurs cables, caſſe même leurs ancres, & les fait briſer les uns contre les autres.

Les Arabes, qui avoient répandu partout la terreur de leurs armes, firent de

l'Egypte une province de leur empire. *Alexandrie* fleurit de nouveau ſous le règne des premiers *Kaliffes*. C'eſt aux ſcrupules de ces nouveaux croyans, qu'on doit la perte de ſa fameuſe bibliothèque, commencée par Ptolomée Philadelphe, & qui s'étoit augmentée ſous le règne de ſes ſucceſſeurs : cet aſſemblage de ſciences & d'erreurs, qui fut conſumé dans les flammes par ordre d'Omar, nous a ſans doute privé de bien des connoiſſances, qui nous ſont encore étrangères.

Les Arabes, paiſibles poſſeſſeurs des pays qu'ils avoient conquis, ſe livrèrent avec ſuccès aux ſciences les plus abſtraites : nous leur devons celles de la chymie & de l'algèbre. Ils perfectionnèrent l'aſtronomie ; & c'eſt au milieu de leurs philoſophes, que nous avons retrouvé les livres d Ariſtote. Leur langue étant expreſſive & majeſtueuſe, les porta naturellement à la poéſie qui leur devint familière : mais peu-à-peu les Arabes s'amolirent ; & l'Egypte ſoumiſe aux ſul-

tans, ſupportera toujours avec peine un joug qui lui paroît étranger. On la voit aujourd'hui aſſujettie aux factions de vingt-quatre Beys, qui ſe diſputent ſucceſſivement l'autorité, ſécondés par la valeur des Mameluks, dont ils ſortent eux-mêmes. Cette milice, dévouée à leurs intérêts, & formée des eſclaves circaſſiens & géorgiens qu'ils achètent, embraſſe leurs intérêts reſpectifs, & les rend redoutables au Pacha, que le Sultan envoie au grand *Kaire*, pour y repréſenter le ſimulacre de ſouveraineté que ſa Hauteſſe conſerve ſur l'Egypte.

On a déjà vu ce que j'ai dit de l'expédition du Capitan Pacha : l'autorité du Grand Seigneur ſera toujours un problême qu'il faudra réſoudre toutes les années les armes à la main.

Les Egyptiens ne ſont plus que des Arabes qui habitent les villes & les bedouins, qui campent dans les campagnes où ils ſont diviſés par tribus ; occupés de leurs troupeaux, ils paſſent leur vie à

transporter leurs tentes dans les différens endroits où les déborbemens du Nil ont renouvellé l'abondance des pâturages.

Les Chrétiens & les Juifs n'ont point la permission de monter à cheval en Egypte. Les seuls Consuls des nations européennes ont ce privilège exclusif lorsqu'ils vont à l'audience des Beys; cette monture est réputée trop noble pour porter ceux que les Musulmans appellent des chiens d'infidèles, & qui n'ont que le droit de monter des ânes ou des mulets.

Je bornerai là mes réflexions sur l'Egypte, n'en ayant fait mention que parce que les Sultans la comptent parmi leurs provinces; je n'entreprendrai pas de discuter avec ceux qui font sur les cartes géographiques le partage des Empires. Si l'Egypte deviendra un jour une puissance européenne, sa position admirable pour le commerce de l'Inde fera sans doute des envieux; mais l'air du climat, & le fléau de la peste, feront toujours les

plus cruels ennemis des Colonies qui feroient envoyées en Egypte, sans compter les difficultés qu'il y auroit à exterminer les Mameluks, & à soumettre les Arabes à des loix nouvelles.

M. de Volney accuse Constantinople de posséder le germe de la peste, qui de-là, dit-il, est transporté en Egypte. Parmi les différences que j'ai remarquées dans ce fléau terrible, il m'a paru que la peste ne se manifeste pas également dans les pays où elle fait plus ou moins de ravages, suivant l'endroit d'où elle est émanée. Constantinople en est infectée en tout temps, ce qui doit être par le peu d'attention que ses habitans ont à s'en garantir, puisque les parens d'un défunt lui rendent eux-mêmes les derniers devoirs, & se partagent ses dépouilles sans crainte, ou les font vendre au marché. Achetées par le premier venu, celui-là rapporte chez lui, & met dans ses coffres ce venin mortel, qui, à la première saison, se répand &

frappe ſon nouveau propriétaire. L'hiver arrête toujours, à Conſtantinople, les progrès de la peſte; & on a remarqué à Smirne, que les chaleurs de l'été la font ceſſer entièrement. Il eſt conſtant qu'elle exiſte toujours à Conſtantinople, d'où elle ſe communique, par accident ou le tranſport des marchandiſes, dans le reſte de l'Archipel; mais la peſte d'Egypte a ſon foyer particulier, qui s'en exhale plus ou moins violemment certaines années. J'ai oui dire en Chypres, qu'on y redoutoit peu la peſte de Conſtantinople, moins dangereuſe que celle d'Egypte, qui avoit toujours été dans cette iſle trois fois plus meurtrière, quand elle y avoit été portée d'Alexandrie.

Quoi qu'il en ſoit, ce fléau ſera toujours permanent dans les Etats ſoumis au mahométiſme; la prédeſtination ou fatalité de l'ame, façon de penſer commune à tous les Muſulmans, & qui leur fait croire que les arrêts du deſtin ſont irrévocables, leur ſera toujours né-

gliger toutes les précautions en uſage en Europe, & qui la garantiſſent des ravages de la peſte.

Le danger de s'approcher d'un peſtiféré, a toujours été l'obſtacle qui a empêché nos Médecins d'étudier les cauſes de cette maladie, qu'on traite de pluſieurs manières, ſans pouvoir connoître les vrais remèdes qui pourroient en arrêter les ſuites, ou même en conſtater les différens ſymptômes; tantôt une perſonne tombe morte en recevant une fleur empeſtée des mains de celle qui n'en a pas été incommodée; quoiqu'un ſimple attouchement ſuffiſe pour la prendre, il arrive ſouvent que toute une famille n'en ſera point attaquée, quoiqu'elle ait donné ſes ſoins à un peſtiféré.

Les Européens en échappent rarement, parce qu'ils en ſont plus effrayés que les Orientaux, qui diſent que la meilleure manière de l'éviter, ou même d'en réchapper, eſt de ne pas la craindre. En effet, ceux qui en ſont frappés, ſe

voyant abandonnés de leurs amis, & même de leurs plus proches parens, confinés dans un hôpital où ils ne semblent destinés qu'à être portés au cimetière, leur imagination effrayée augmente leur délire ; l'idée de la mort ne les quitte plus, & ils finissent par en être victimes.

Quant à moi, j'ai été assez heureux pour ne pas la redouter pendant mes voyages ; c'est peut-être le peu de sensation qu'elle m'a causé, qui a moins disposé mon individu à recevoir ses miasmes. Je me suis trouvé plusieurs fois dans des lieux où étoient des pestiférés ; & cette façon de penser, que j'ai acquise en partie chez les Musulmans, qu'il faut courir les hasards auxquels on s'expose volontairement, a fait que je ne m'en suis jamais affecté. L'exemple le plus frappant de mon peu de crainte, est lors de mon départ de Constantinople. Le 6 Juillet, je m'habillai le soir chez un Juif, qui avoit préparé, dans le plus grand secret,

tout ce qu'il me falloit pour mon voyage; je ſentis une odeur déſagréable, qui eſt naturelle dans les maiſons des Juifs : mais la fétidité me parut plus forte, & je dis à mon Secrétaire que la peſte pourroit bien être chez mon Commiſſionnaire. Sans m'en inquiéter davantage, je continuai mes préparatifs, & j'appris enſuite que la fille de mon homme, qui m'avoit, ainſi que lui, aidé à arranger mes effets, étoit morte le lendemain de la peſte. A mon arrivée à *Andrinople*, je me trouvai encore logé dans le même endroit qu'une caravanne, dont la moitié étoit peſtiférée ; & tout en diſant *allakerim* comme les Turcs, c'eſt-à-dire, Dieu eſt miſéricordieux, je n'ai jamais été dupe de ma ſécurité.

CHAPITRE XXXI.

Manière d'établir en Levant & en Barbarie des Consuls point onéreux à l'Etat, & qui rendront, au commerce, l'activité qu'il n'a plus. Suppression des Drogmans, charges inutiles & qu'on peut suppléer sans grever le Trésor-Royal, & d'une manière à exempter de leurs vexations les Négocians qui ont les moyens de s'en passer.

D'APRÈS les observations que j'ai faites pendant mes voyages du régime qui s'observe dans les différentes échelles du Levant, où il y a des négocians & des consuls, j'ai cru devoir faire part des abus considérables que j'ai remarqués dans l'administration consulaire; & lorsque l'assemblée nationale s'est fait rendre compte des dépenses du département de la marine, pour juger des économies ou les réformes dont il est susceptible, je n'en connois pas qui doivent être plutôt

ſupprimées que les charges des conſuls & des drogmans. En adoptant le plan que je propoſe pour y ſuppléer, & en établiſſant des conſuls parmi les négocians, ceux-ci auront l'avantage de n'être plus les victimes des vexations dont ils ſe plaignent; & le commerce libéré des entraves qui le circonſcrivent, reprendra toute ſon activité lorſqu'il ne ſera plus ſoumis à une autorité arbitraire, qui eſt depuis ſi long-temps auſſi odieuſe qu'abuſive.

L'envoi des conſuls du roi, dans toutes les échelles du Levant & de Barbarie, eut lieu dans ſon principe pour donner aux négocians des chefs qui puſſent protéger leur commerce, maintenir auprès des gouverneurs les capitulations avec la Porte ou la Régence de Barbarie, & conſerver parmi les établiſſemens la bonne intelligence que la rivalité ou la jalouſie pouvoient altérer.

Le but d'une nation ſage & éclairée doit être d'employer toutes les voies qui

peuvent augmenter ſon commerce ; & lorſqu'elle s'occupe des moyens de réformer les abus de ſa conſtitution, il eſt important de lui dévoiler ceux qui nuiſent à cette partie, qui eſt la plus intéreſſante de ſes richeſſes.

Une foule d'ordonnances ſemblent n'avoir été faites que pour régler les appointemens des conſuls & leurs retraites, les traitemens des drogmans ou interprètes, lorſqu'ils ſont en charge ou laſſés du ſervice, & la manière de ſe conduire dans les cérémonies ; elles forment ſommairement le code qui gouverne les négocians établis dans les échelles du Levant & de Barbarie.

Les appointemens des conſuls & drogmans ſont exhorbitans, & leurs retraites excèdent ordinairement celle d'un officier-général qui, couvert de bleſſures, n'a jamais trouvé au milieu des batailles les moyens de faire fortune.

Ces dépenſes énormes vont au-delà de trois cents mille livres par an, ſans y com-

prendre les retraites, qui ſont tirées moitié du tréſor royal & moitié de la chambre du commerce de Marſeille, pour payer des conſuls inutiles & des drogmans dont les manœuvres ſont toujours un impôt pour ceux dont ils traitent les affaires.

Je me ſuis donc propoſé, en déſignant les abus multipliés de l'adminiſtration des conſuls du roi, de tracer un plan plus avantageux au commerce & moins onéreux à l'état.

La dignité conſulaire forme une hiérarchie de conſuls-généraux, conſuls & vice-conſuls; leurs appointemens fixés depuis neuf juſqu'à vingt mille livres, ſont proportionnés au luxe & à la repréſentation qu'on a cru de la dignité de la France d'afficher dans les différentes échelles; mais dans un temps où la Majeſté royale ſe confond, pour ainſi dire, avec la médiocrité, ne doit-on pas ſe récrier contre les dépenſes énormes que les conſuls font dans leurs départemens? Et n'eſt-il pas d'un bon citoyen de tracer

un moyen qui ôte au commerce les entraves qui le gênent depuis ſi long temps, & rende à l'Etat des ſommes immenſes qu'il doit employer pour des beſoins plus réels que ceux de quelques perſonnes qui ſe font un état de ne rien faire, ſans d'autre mérite que la faveur d'un miniſtre ?

Les conſuls ont même une autorité dangereuſe, contre laquelle les négocians, très-ſouvent léſés, ne ſauroient lutter ſans riſquer de perdre leur fortune.

Après avoir conſulté, dans mes différens voyages, le vœu des négocians de la plupart des échelles, mon idée ſeroit que, dans celle où il y a pluſieurs maiſons de commerce, les négocians nommeroient parmi eux un conſul & un vice-conſul qui feroit les fonctions de Chancelier.

Tous les trois ans le conſul ſeroit nouvellement élu par ſcrutin, deux autres négocians ſeroient nommés aſſeſſeurs du conſul pour balancer ſon autorité, ou les intérêts qu'il pourroit àvoir dans les affaires

rapportées à ſon tribunal. Par ce moyen, on n'auroit point à redouter ſon influence ou ſa partialité dans aucune déciſion conſulaire.

Le vice-conſul ſeroit permanent, étant néceſſaire qu'il ait une manutention non interrompue de regiſtres pour être plus au fait des affaires. On lui aſſigneroit un traitement ſans qu'il pût, ſous aucun prétexte, exiger la moindre choſe de tout ce qui ſeroit émané de la chancellerie.

Les conſuls habiteroient une maiſon toujours affectée au conſulat, ainſi que la chancellerie; & quoiqu'ils ne fuſſent pas tenus de faire plus de dépenſes que les autres négocians, néanmoins pour les dédommager du temps employé à l'adminiſtration des affaires publiques, il leur ſeroit accordé un taux ſur la valeur des marchandiſes dont il ſeroit fait des conſuſulats, ſoit pour entrée ou ſortie de l'échelle, mais aſſez modiques pour ne pas grever les négocians, & ſuffiſans pour

leur servir d'émolumens proportionnés. Le calcul en seroit fait suivant l'affluence plus ou moins considérable du commerce.

Le vice-consul tiendroit un registre exact de toutes les décisions prises dans les assemblées des négocians, présidées par le consul; elles auroient lieu deux fois par semaine, & il en seroit envoyé tous les ans une copie à la chambre du commerce de Marseille. Le consul jouiroit toujours de l'avantage de négociant; &, dans le cas où une cause qui l'intéresseroit ne seroit point conforme à l'avis dominant de l'assemblée des négocians, elle seroit renvoyée par appel au jugement de la chambre du commerce de Marseille.

Dans les ports & rades, où il n'y a qu'un simple agent, il seroit tenu de contrôler les frets & les patentes de santé, sans percevoir aucun droit des capitaines, & ses appointemens seroient payés par les négocians de l'échelle la plus voisine.

Il faut également substituer aux drog-

mans d'autres perſonnes réellement plus utiles & point diſpendieuſes, ce ſeroit le moyen d'éviter tous les abus qu'on leur reproche.

M. le comte de Saint-Prieſt eut la bonté de borner à une ſévère réprimande la correction que reçut un drogman, pour avoir détourné à ſon avantage un fret conſidérable, dont il avoit fruſtré le capitaine d'un navire, qui s'étoit adreſſé à lui pour être payé de la ſomme dont il étoit convenu avec un négociant turc ; ce drogman lui fit obſerver que, comme les marchandiſes avoient été avariées, le muſulman pourroit bien ſe refuſer à lui en payer le fret, & même exiger des dédommagemens : cependant celui-ci fidèle à ſon traité, qu'un malheur inopiné ne devoit pas rompre, remit la ſomme convenue au drogman frippon, qui, la gardant pour lui, fit avertir le capitaine de partir ſur-le-champ, parce que le négociant turc alloit s'emparer de ſon navire, pour ſe dédommager de l'avarie de ſes marchan-

dises : ce malheureux se disposoit à quitter Constantinople, lorsqu'il fut averti de la mauvaise foi du drogman.

Telle est la scélératesse d'un homme qui exerce encore aujourd'hui à Constantinople les fonctions d'interprète, & que le parlement d'Aix auroit condamné à vingt ans de galères, si ce fait fût parvenu à sa connoissance.

Je fus témoin, lorsque j'étois à Alep, d'un tour comique joué au drogman du consul d'Angleterre, prié par un jeune homme, qu'un turc avoit maltraité, de lui en obtenir justice ; il le promit en lui faisant observer qu'il lui en coûteroit quelqu'argent ; mais celui-ci, point d'humeur d'en donner, fut trouver lui-même le juge qui fit donner sur-le-champ deux cents coups de bâton au turc dont il avoit reçu des plaintes : le lendemain, le drogman vint trouver le jeune homme, en lui disant d'un air empressé qu'il venoit de voir le juge, & que, moyennant quelques piastres, il se chargeoit de faire donner

cent coups de bâton à l'insolent qui l'avoit frappé. Ce ne fut pas sans confusion que l'Italien rusé le remercia de ses bons offices, en l'assuranr que, la veille, il en avoit fait distribuer *gratis* deux cents coups sur la plante des pieds de son adversaire.

Quoiqu'il y ait des François qui pourroient être les drogmans du consul des Dardanelles, un Israélite en remplit les fonctions avec toute la rapacité qui caractérise sa nation; j'ai pu apprécier sa bonne foi en deux occasions différentes: la première fois qne je vins à Constantinople par la voie de mer, il loua un bateau qu'il me fit payer soixante-dix piastres, & n'en remit que cinquante aux bateliers.

Dans mon dernier voyage, il écrivit au comte de Choiseul-Gouffier, avoir payé cinquante-cinq piastres pour mon bateau, ainsi qu'il étoit convenu devant moi avec le patron. Cette somme lui fut payée; mais en repassant aux Dardanelles, pour revenir en France, je fus fort surpris de

mè voir aſſaillir par tous mès bateliers, lorſque je me promenois ſur le bord de la mer avec ce drogman; ils me firent des reproches les plus vifs de ne leur avoir fait payer que quarante piaſtres, lorſque j'étois convenu de cinquante-cinq. Le drogman, qui en avoit gardé quinze pour lui, crut ſe débarraſſer de ces importuns, & s'épargner mes reproches, en leur diſant qu'il avoit effectivement reçu les cinquante-cinq piaſtres, mais que le patron à qui il les avoit donnés devoit les en avoir fruſtré. Il s'en étoit fort bien tiré, mais le patron vint dans le même inſtant pour joindre ſa requête à celle de ſes bateliers; alors ne voyant plus de moyens de les appaiſer, il fut obligé de leur rendre le ſurplus qu'il avoit retenu.

Un autre trait de ſa part crie vengeance. M. le Roy, officier-ingénieur de la marine royale, revenant de Conſtantinople & paſſant aux Dardanelles, lui remit quelques piaſtres pour acheter du pain aux eſclaves autrichiens qui y ſont

à la chaîne, & tous ces pauvres malheureux me dirent être d'autant plus sensibles à la générosité de leur bienfaiteur, que le drogman avoit eu l'infamie de garder pour lui une somme modique qui, n'ajoutant rien à sa fortune, auroit alimenté pendant trois jours vingt-cinq infortunés.

Je puis assurer, d'après ce que j'ai oui dire dans plusieurs échelles du levant, que le commerce se croira délivré de grandes entraves par la suppression des drogmans : il y a, dans toutes les villes de commerce, des *barataires* ; ce sont des Arméniens, des Grecs, & même des Juifs, qui, après avoir payé une certaine somme à la Porte Ottomane, ne sont plus soumis à ses officiers de justice ; ces *barataires* ayant fait ce sacrifice pour n'avoir plus à redouter leurs avanies, sont sous la protection d'un ambassadeur ou d'un consul qui les regarde comme ses cliens. La plupart sont les courtiers & gardes-magasins des négocians, & il n'en est pas

un qui ne ſache le françois ou l'italien ; il faudroit donc, après avoir ſupprimé les drogmans, que lorſqu'un négociant auroit beſoin de recourir à un gouverneur, le conſul nommât alternativement un des aſſeſſeurs pour l'accompagner, & il ſeroit ſuivi de ſon garde-magaſin pour ſervir d'interprète ; raſſuré par la préſence de celui dont il traiteroit les affaires, il rendroit plus fidèlement ce qu'il ſeroit chargé de dire. Alors les diſcuſſions ne traîneroient point en lenteur, & les négocians ſe feroient eux-mêmes rendre juſtice, ſans que le roi fût tenu de payer mille écus par an à un homme peu conſidéré des Turcs, qui oppoſent toujours des difficultés à leurs requêtes.

Les négocians de Conſtantinople, en dirigeant eux-mêmes, les opérations de leur commerce, exempteroient l'Ambaſſadeur du roi des embarras qui lui ont fait deſirer depuis long-temps l'établiſſement d'un conſulat à Conſtantinople.

Ces drogmans ſe ſont multipliés en

Levant, parce qu'ils regardent les charges de leurs pères comme une hérédité dont ils ne ſont jamais fruſtrés, ſans avoir égard à leur capacité ou à leur mérite.

Il faudroit établir, à Conſtantinople, un collège de ſix interprètes, qu'on choiſiroit parmi les enfans des François établis dans les différentes échelles, & qui, dès leur bas âge, ſavent naturellement parler la langue turque; on en choiſiroit quatre pour être de ſervice auprès de l'ambaſſadeur, qui auroit deux gentilshommes d'ambaſſade pour les envoyer ſucceſſivement à la Porte avec un interprète; ils y traiteroient en peu de mots & en peu de temps le ſujet de leur miſſion. Si c'étoit des affaires qui euſſent rapport à la politique, le ſecrétaire d'ambaſſade iroit lui-même avec le plus ancien interprète traiter avec le miniſtre des affaires étrangères, qui, voyant un homme qualifié venir lui demander audience, la lui accorderoit avec plus de facilité, & ne lui donneroit pas le déſagrément qu'é-

prouvent tous les jours les drogmans qui passent plusieurs heures confondus avec les valets, parce qu'ils ne sont regardés que comme des porte-voix dont on fait peu de cas. D'ailleurs ces drogmans ne sauroient avoir cette fermeté & cette franchise qui doit caractériser un interprète, en redoutant toujours de dire quelque chose de désagréable aux ministres de la Porte; au lieu que, rendant mot à mot ce que leur diroit un secrétaire ou un gentilhomme d'ambassade, ils ne seroient pas intimidés, &, ne recevant plus de réponses équivoques, termineroient en une ou deux séances des affaires qui traînent plusieurs mois en longueur, soit parce que le drogman dit n'avoir pas trouvé le moment favorable de parler au ministre, ou parce que celui-ci l'a prié d'engager l'ambassadeur de se désister de sa demande ou de son systême, &, fort souvent gagnés par des promesses ou intimidés par des menaces, ils affirment à leur retour que la chose est impossible.

En ſupprimant les drogmans, on éviteroit tous ces abus, & leurs appointemens diſpendieux.

En réformant les conſuls, le tréſor royal ſeroit moins grevé, & le commerce plus floriſſant; d'ailleurs les conſuls qui ne peuvent exercer le commerce ſont très-éloignés d'avoir les connoiſſances requiſes, parce qu'ils paſſent d'un département à un autre, ſans être inſtruits de la manière d'y traiter les affaires qui varie dans preſque toutes les échelles, ſoit pour les ventes des marchandiſes, les paiemens ou les retraits.

Les négocians formant un corps républicain, qui ſe gouverneroit par lui-même, augmenteroient d'autant leur commerce, qu'il ſeroit libre, n'ayant plus à redouter l'autorité quelquefois abuſive des conſuls; & les exactions des drogmans.

Qui peut mieux connoître la manière de faire fleurir le commerce, ſi ce ne ſont ceux qui s'en occupent toute leur vie? Les négocians s'eſtimeroient

heureux, après quelques années d'une résidence honorable & lucrative, de revenir porter dans leur patrie les fruits de leurs travaux.

Le gouvernement s'est heureusement relâché sur les ordonnances qui défendoient aux négocians de se marier en levant ; l'expérience prouve tous les jours que les jeunes gens obligés d'aller chercher ailleurs ce qui manque chez eux, s'occupent bien moins de leurs affaires ; & ceux qui ont un ménage, sont moins dissipés, font des épargnes, & rarement banqueroute.

Une autorité arbitraire renvoyoit impitoyablement, en France, un négociant bien établi, qui avoit affermi sa maison par un long travail, & il se voyoit forcé d'abandonner une échelle où il avoit le plus grand crédit, par cela seul qu'il avoit, en renonçant au libertinage, pris une femme qui devoit donner des citoyens à l'Etat, & à lui des enfans qui, élevés dès leur bas âge au commerce du levant,

devoient gérer dans la ſuite la maiſon de leur pere, & finir par ſe retirer dans leur patrie avec les fruits de leur induſtrie.

Voilà mes réflexions, peut-être ſeront-elles mal accueillies par ceux qui ſont intéreſſés à conſerver des places qu'ils occupent; mais le miniſtre du roi & la nation appercevront, ſans peine, que mon but n'a été que de déſigner les moyens de libérer l'Etat, & de rendre au commerce toute l'activité dont il peut être ſuſceptible.

C'eſt le devoir d'un voyageur de faire part de ſes obſervations à ſes compatriotes, & c'eſt à eux de juger s'il s'eſt trompé.

CHAPITRE XXXII.

Description de la Palestine & de ses villes principales. Observations sur Tyr & Sidon. Ruines de Balbec & de Palmire ; des villes de Damas, de Tripoli, & de Lataquie. Description de l'isle de Chypres, si célèbre autrefois par son Temple de Paphos.

EN s'éloignant des bords fertiles du Nil, on trouve les déserts de l'Arabie Pétrée, ainsi désignée, à cause de son terrein sablonneux. Ce pays stérile est habité par quelques Tribus d'Arabes, qui le parcourent successivement jusqu'à la Palestine.

Quand Dieu la désigna aux Hébreux comme une terre abondante en lait & en miel, il s'engagea, sans doute, d'y faire croître des pâturages nourrissans pour leurs troupeaux, & des fleurs pour les abeilles ; car la Palestine n'a plus qu'un terrein sec, aride & plein de ro-

chers, qui rendent presque inutile la culture la plus obstinée, & à peine y trouve-t-on quelques vallons un peu moins stériles.

Les Sultans en ont fait une de leurs Provinces; le Gouverneur réside à Jérusalem, où les Turcs ont une mosquée bâtie près de l'emplacement du Temple de Salomon. Le respect qu'ils ont pour les Patriarches qui ont leur sépulture dans ses environs, autant que pour la mémoire de Jesus-Christ, leur fait regarder cette ville comme sainte. Les Chrétiens, de tous rites & nations, y sont tolérés, à cause des redevances qu'ils paient annuellement, pour avoir la liberté de faire l'office divin dans les différentes chapelles qu'ils ont bâties dans les lieux où ils révèrent les mystères. Un Capucin, titré de Patriarche de terre sainte, est immédiatement sous la protection du Roi d'Espagne, qui, moyennant des subsides considérables, y maintient la tolérance des Musulmans, & le respect des reliques.

Les Pélerins qui y abordent chaque année de toutes parts, y visitent successivement tous les lieux dont la mémoire est consacrée, mais ce n'est qu'en payant, à chaque station, les Turcs qui les escortent, en leur enjoignant de dépêcher leurs prières.

Jaffa est le port le plus fréquenté de la Palestine ; c'est l'abord de tous les Pélerins que la dévotion y attire de toutes parts, & l'entrepôt du commerce de cette province.

Je finirai mes observations sur la terre sainte, par dire que si l'Europe a fait tant d'efforts inutiles pour la conquérir, les Moines Espagnols & les Italiens n'ont pas moins de peine pour s'y maintenir, & faire tête aux Chrétiens de l'Eglise Orientale, & ils ont la douleur mystique de voir la majeure partie des saints lieux passés sous la garde des Sectes Asiatiques. Ainsi, par le moyen d'une capitulation forcée par l'autorité des Musulmans, qui vendent chèrement leurs décisions, il

il se dit une demi-douzaine de messes différentes sur chaque autel ; & les mêmes voûtes retentissent de sept rites qui se sont mutuellement foudroyés d'anathême, & dont les zélés Prosélytes s'échauffent souvent au point d'être séparés dans leurs discussions par les Turcs qui entreviennent toujours pour mettre le hola, & les punir réciproquement par des contributions.

C'est à quoi se réduit la *Palestine* habitée par des Turcs ; qui vendent chèrement aux Chrétiens le droit de la visiter ; par des Arabes qui exercent leur brigandage : quelques Juifs, qui, en dépit de la misère, veulent encore mêler leurs cendres à celles de leurs premiers pères ; & de pauvres Chrétiens qui, vendant des croix & des chapelets, troquent les indulgences de Jérusalem contre des agnus de Rome.

La ville d'*Acre*, située dans une baie profonde, est devenue assez importante depuis Diézar-Pacha, qui en fit sa rési-

dence, & contribua beaucoup à son agrandissement: son principal commerce consiste en coton; les Européens y ont plusieurs Consuls; mais les vaisseaux sont obligés, pendant l'hiver, d'aller chercher un abri à l'autre extrémité de la baie prés de *Caiffa*. Le mont Carmel, qui la domine, est le phare des pilotes pour reconnoître la côte; il y a, sur son extrémité, un couvent de Carmes, qui accueillent fort bien ceux qui ne leur contestent pas que le Prophête Elie les a fondés.

A huit lieües de là est la ville de *Nazareth*, frustrée d'une partie de son crédit, depuis qu'une pieuse relation assure que la maison où naquit la Vierge, fut enlevée par des Anges, qui d'abord la transportèrent sur les montagnes de *Dalmatie*, où elle se trouva fort mal assise, parce qu'ils avoient oublié à *Nazareth* ses fondemens sur lesquels les habitans en construisirent un autre sur le modèle de celle qui leur avoit été enlevée,

& finirent par la laiſſer à Laurette en Italie, où le Pape la reçut fort bien, & en tira depuis de fortes aubaines ſur les offrandes que tous les dévots lui ont faites depuis ce temps-là, afin qu'elle n'aille pas s'établir plus loin.

Sour eſt l'ancienne *Tyr*, en vain le voyageur cherche-t-il des traces de ſon antique ſplendeur. Cette ville, jadis ſi célèbre par le commerce & les richeſſes de ſes habitans, qui furent les premiers navigateurs, n'eſt plus qu'un mauvais bourg ſitué ſur l'Hiſtme, formé de la jettée que fit Alexandre pour la joindre au Continent lorſqu'il en forma le ſiège. Son port étant comblé, les vaiſſeaux ſe tiennent en rade, où ils ne ſont pas en trop grande ſûreté; le commerce n'y eſt pas conſidérable, de la laine & du coton en forment la majeure partie: on recueille auſſi, dans ſes environs, d'excellent tabac, dont il ſe fait un grand débit.

Seyde, qui rappelle le nom de *Sydon*, eſt une petite ville dont les habitans ſont

assez industrieux. Les François y ont un Consul général, & quelques maisons de commerce qui en tirent de la soie & du coton. Les marchandises de *Damas* y sont embarquées pour Constantinople & le reste de la Turquie; son port est incapable de recevoir les vaisseaux qui se tiennent en rade, & sont obligés de reprendre le large pendant les gros temps.

Damas, une des plus grandes villes de l'Empire Ottoman, est agréablement situé dans une vallée entrecoupée de ruisseaux, qui répandent l'abondance dans tous ses environs; on y recueille d'excellens fruits qui sont très-renommés, & forment une branche de son commerce. *Damas* est renommée par ses manufactures d'étoffe de soie, qui sont très-recherchées dans tout l'Orient; ses lames, si fameuses en Europe, n'ont plus cette trempe qui les rendoit si précieuses; celles qui viennent de Perse, ou qu'on fait à *Bagdad* avec l'acier de l'Inde, sont préférées à celles de *Damas*, dont

le prix eſt à-peu-près le même que de celles qu'on fait à Conſtantinople.

Le Pacha de *Damas* eſt chargé d'eſcorter & d'aſſurer la marche de la caravanne, qui s'aſſemble tous les ans dans cette ville pour le pélerinage de la *Mèque*. Les Arabes du déſert ſont accoutumés à recevoir une redevance, moyennant laquelle ils ne la pillent point, & lui laiſſent continuer ſa route. Les préſens que le Sultan a coutume d'envoyer aux Moſquées de *Médine* & de la *Mèque*, ſont toujours d'un prix immenſe. Un chameau, orné de plaques & de grelots d'argent, couvert d'un riche tapis de brocard d'or, porte ſur ſon dos l'étendard ſacré qui guide la caravanne; & lorſqu'elle eſt de retour à *Damas*, les habitans vont pluſieurs lieues au-devant d'elle : on baiſe reſpectueuſement le chameau; & les femmes recueillent, avec un ſoin religieux, dans des mouchoirs brodés d'or, la ſueur de ſon corps & l'écume de ſa bouche : enſuite le porte-étendard, pen-

ſionné pour le reſte de ſes jours, eſt exempt de travail, & devient l'objet de la vénération de ceux qui n'ont pas eu le bonheur de l'accompagner dans ſon voyage.

Le commerce eſt dans la plus grande activité à *Damas*; il y arrive, dans tous les temps, des caravannes d'*Alèp*, de *Bagdad*, de *Baſſora* & de l'Egypte : cette circulation, non interrompue, en fait une ville fort riche & aſſez bien peuplée.

Balbek, que les Grecs ont appellé la ville du Soleil, prit ſon nom d'un Temple ſuperbe, dont on voit encore les ruines, qui atteſtent ſon ancienne magnificence. Dédié à l'Etre du jour, on ignore en quel temps il fut érigé par les peuples qui en firent leur culte; l'ordre d'architecture, & les chapiteaux corinthiens, prouvent ſeulement qu'il n'étoit pas antérieur aux Romains. La ville bâtie près de cet ancien monument, eſt preſque détruite; & ſes habitans, logés dans leurs maſures, forment ce contraſte, qui

afflige l'humanité, en voyant dépérir chaque jour les plus beaux ouvrages des peuples, qui ont laissé à la postérité les marques de leur grandeur.

Palmire, dont la fondation remonte à l'antiquité la plus reculée, excite l'admiration du voyageur; l'œil se perd au milieu des colonnes droites ou renversées, portant encore les chapiteaux, qui ajoutoient à la magnificence des vastes & somptueux édifices, dont on admire les ruines. Cette ville, qui étonnera tous les âges, dut toute sa splendeur au commerce. Quoique située au milieu d'un désert sec & aride, elle se trouvoit, par sa position, être l'entrepôt de Babylone, de l'Egypte & de la Phénicie. Les richesses de ses habitans élevèrent les monumens que les temps ont pu dégrader, mais qui conservent encore un air de majesté. *Palmire* succomba sous la puissance d'Aurélien, & fut asservie par cet Empereur, qui anéantit, sans pitié, le commerce & la liberté de ses habitans.

Si cette ville semble respirer encore au milieu de ses décombres, & si la tyrannie ne put entièrement renverser le Temple du Soleil, qui étoit un chef-d'œuvre; si enfin les restes de sa magnificence ne sont pas entièrement démolis, c'est parce que, située dans un vaste désert, les Arabes, qui habitent sous des tentes dans ses environs, à cause de deux bonnes sources d'eau douce, ne se sont point bâti de maisons auprès d'elle, & n'ont pas employé ses débris à former de nouveaux édifices.

Tripoli est gouverné par un Pacha qui y fait sa résidence. La ville, située au pied du Mont-Liban, est de médiocre grandeur. Le village, qui est près de la rade formée par deux isles, est garni de magasins; les soies forment son principal commerce; les François y ont un Consul & quelques comptoirs. Quoique les environs soient très-agréables, & produisent d'excellens fruits, l'air est mal-sain à *Tripoli*, & les chaleurs de

l'été y causent des maladies épydémiques & très-dangereuses ; ceux qui ont la précaution de se retirer dans les villages du Mont-Liban, n'ont plus rien à craindre. A quelques distances de *Béchàrey*, on voit les cèdres tant vantés ; cinq à six de ces arbres, les seuls qui restent, seulement remarquables par leur vétusté, répondent peu à l'idée qu'on se forme d'avance, quand on prend la peine d'aller les voir.

C'est dans cette partie de la Syrie que se sont cantonnés les Druzes ; ces peuples ont leurs villages dans le *Kesrawan*. Il a toujours été impossible de bien définir le culte en usage parmi cette nation, qui n'a ni prêtres, ni temples, & qui cependant donne quelquefois des signes de religion.

Les Maronites se sont encore établis dans les environs du Mont-Liban, où ils ont bâti plusieurs Monastères. Quoiqu'ils soient sujets au Siège de Rome, ils ont leur rite en langue syriaque qu'ils bre-

douillent ſans l'entendre. Les prêtres ſe marient ſuivant le ſyſtême des chrétiens d'Orient, qui penſoient bien mieux que nous, en voulant que leurs eccléſiaſtiques euſſent charge d'enfans ; tandis que les nôtres, plus politiques ſans être plus chaſtes, ont jugé plus à propos de mettre la République à contribution. Le divorce eſt permis chez les Maronites. Jamais je n'ai vu de requête plus plaiſante, que celle qui fut préſentée juridiquement à M. Amé, Conſul de France à *Alep*, par une jeune femme que ſon mari vouloit abandonner. Après avoir détaillé tous les torts de celui qu'elle avoit la bonté d'aimer encore, le cruel, ajoutoit-elle, pouſſe l'outrage juſqu'à dire, pour motiver ſon éloignement pour moi, qu'il ne me trouva pas vierge ; mais j'ai conſervé, avec trop de ſoin, le témoignage de ma vertu, pour ne pas le forcer à la reſpecter. En effet, la petite perſonne ayant montré le drapeau nuptial, gagna ſon procès ; & le mari, qui n'avoit au-

cune preuve d'adultère, fut obligé de la reprendre.

Lataquie a un petit port que les habitans laissent combler sans y faire de réparations, parce qu'un de leurs *Santons* a prédit que les Européens y débarqueroient pour faire la conquête de la Syrie. Il y avoit autrefois des bassins avec des angars pour des galères ; mais aujourd'hui vingt barques ont beaucoup de peine à s'y ranger ; l'entrée est commandée par un château qui, tombant en ruine, en rend tous les jours l'abord plus difficile.

J'en fis l'expérience en 1783. Le Capitaine du navire sur lequel j'étois ayant voulu y entrer avec un vent un peu frais, la quille frappa sur des pierres nouvellement écroulées, & je vis le moment où, rejettés au dehors par les vagues, & portés sur un môle qui étoit à notre droite, nous allions périr, si le Capitaine d'un bâtiment vénitien n'eût envoyé, avec sa chaloupe, un grelin

qui servit à nous thouer, & nous ramena dans le port, où le navire, plein d'eau jusques à l'entrepont, échoua sur le sable. Les Turcs, témoins de notre danger, avoient passé trois quarts-d'heure à faire marché avec deux Négocians François, pour convenir de ce qu'ils gagneroient pour nous secourir. Ils vinrent ensuite nous montrer le plus grand intérêt, lorsque nous n'avions plus besoin de leurs secours; & des Grecs, qui se précipitèrent en foule dans le bord pour nous offrir leurs services, prirent soin, sans que j'eusse pu m'en appercevoir, de porter chez eux, sous prétexte de les sécher, beaucoup de mes effets dont je n'entendis plus parler.

Le territoire de *Lataquie* produit du coton & beaucoup de tabac très-estimé, qu'on transporte en Egypte pour avoir du riz en retour. Plusieurs colonnes de granites, éparses dans les jardins & les champs, ainsi que d'autres restes d'antiquité, attestent également sa grandeur

passée. La ville est bâtie à un quart de lieue du port, où il y a quelques maisons & des magasins pour y préparer le tabac. Les François & les Anglois y ont un Vice-Consul, & quelques Négocians peu fortunés, qui n'ont pas une grande ressource pour le commerce, n'en ayant d'autre que les commissions qu'ils reçoivent de ceux d'*Alep*.

Je fus témoin, dans un petit village, à une lieue de *Lataquie*, d'une noce des Druses ; la cérémonie m'en parut assez plaisante. La nouvelle mariée montée sur un cheval, & entièrement couverte d'un voile de mousseline rouge, fut conduite devant la porte du futur, suivie de toutes les femmes, filles, hommes & garçons du village, qui dansèrent au son d'une espèce de flûte, faite de deux cannes longues d'un pied & demi ; cet instrument n'avoit rien de mélodieux, mais ses cadances répétées l'étoient toujours avec beaucoup de précision par toute la cohue dansante. Pendant ce

temps-là, les parens & les amis de l'épousée demandoient, à tous ceux qui se trouvoient là, quelques pièces d'argent pour lui en faire présent suivant l'usage. A chaque largesse déposée dans la bourse, on tiroit des coups de fusils; les femmes terminoient par des cris aigus & perçans qu'elles font toujours en pareille occasion; & une espèce d'Huissier disoit à haute voix: Un tel ou une telle qui avez donné des marques de votre bienfaisance, puissiez-vous être bientôt marié.

Tout le monde ayant fourni son petit contingent, qui n'étoit pas bien fort (car, pour avoir donné une piastre, j'avois paru si généreux qu'on n'avoit pas tari sur mon éloge), la belle fut enfin introduite chez son époux, & nous attendions avec impatience le résultat de ce grand œuvre, lorsque, après une demi-heure de combat, l'athlète parut triomphant, & arbora sur sa fenêtre le drapeau de sa victoire: chacun lui en fit son

compliment, & forma des vœux pour le bonheur du ménage, après quoi je continuai ma route.

Chypres, qui eſt l'appanage du Grand-Viſir, feroit une riche poſſeſſion par tous ſes avantages naturels, ſi la tyrannie de ſes Gouverneurs ne faiſoit pas déſerter les habitans après s'être vus ruinés. Cette iſle ſi riche lorſqu'elle fut au pouvoir des Vénitiens, à qui elle valoit pluſieurs millions, n'en rapporte pas deux aujourd'hui. Cultivée alors dans toute ſon étendue, on y recueilloit du ſucre, du bled, & ſur-tout beaucoup de coton; toutes les ſucreries ont été ruinées, on y ſème peu de grains, & la récolte du coton y eſt bien diminuée. L'air eſt malſain du côté du midi; & des ſalines, dont on tire de très-beau ſel, contribuent beaucoup à donner des fièvres pendant les chaleurs de l'été.

Les payſans ſont dans l'uſage d'être toujours en bottes, où ſont attachés des grelots pour faire fuir les aſpics, qui,

très-communs dans cette isle, sont répandus dans les champs. Ce serpent n'est jamais plus long que le bras, qu'il égale même en grosseur ; sa peau est brune, sa tête plate, & sa gueule garnie de dents aiguës; la morsure en est si venimeuse, qu'on y survit à peine vingt-quatre heures.

Un Médecin François, établi à l'*Arnaca*, possède une pierre serpentine, qui est d'un grand secours pour les malheureux qui en ont été mordus. Il faut simplement la poser sur la déchirure, & l'on voit un bras ou une jambe, enflée trois fois plus que son volume ordinaire, diminuer insensiblement, le venin coule sans interruption, & la pierre se détache avec la dernière goutte de l'eau visqueuse qui s'y étoit formée ; après quoi la morsure se traite comme une saignée, & l'on n'a plus rien à craindre.

Les effets de cette pierre qu'on trouve en Perse dans les montagnes du *Korassan*, & qui sont d'un très-grand prix, ont

ont des effets auſſi prompts & auſſi merveilleux que la *momie*, qui vient dans les rochers de *Chiras*, & dont j'ai parlé plus haut.

Chypres eſt très-renommée par ſon excellent vin; on le recueille à quelques lieues de *Limaſſol*, qui eſt un gros bourg ſitué au fond d'une grande rade, où les vaiſſeaux viennent en charger. Les Chypriotes conſervent, depuis très-long-temps, de vieux tonneaux qui ont près d'un tiers de lie, ſur laquelle ils verſent leurs vins nouveaux, d'après quoi il ne faut pas s'étonner de ſon extrême bonté: il ſe conſerve très-long-temps, & il en eſt de cent ans, qui reſſembloit à une huile balſamique.

Baffa, anciennement *Paphos*, a un petit port qui ne peut recevoir que des petits navires. Deux colonnes de beau granite, qui ſont encore debout près du rivage de la mer, m'ont paru les ſeuls reſtes d'antiquité. En vain j'ai cherché les traces du Temple de Vénus; à ſes Autels

& à ſes Prêtreſſes avoient ſuccédé trois cents ſoixante Egliſes grecques, dont je ne vis que les maſures, & une douzaine de vieilles qui filoient du coton devant la porte de quelques petites maiſons qui ſont le long du port. Un mauvais château a quelques canons ſans affûts, deſtinés à brûler de la poudre, s'il prenoit fantaiſie à quelque Corſaire Maltois d'y venir chercher fortune.

Le nouveau village de *Baffa* eſt bâti à une demi-lieue de la mer, ſur une éminence fort agréable. Les habitans ſont tous Grecs ; ils ſont gouvernés par un Archevêque, & un Cadi qui y réſide encore pour faire de temps en temps quelques avanies.

A quelque diſtance de *Baffa* eſt la fontaine amoureuſe, dont les eaux ſont très-fraîches aujourd'hui ; mais qui, ſuivant le rapport des anciens, avoit autrefois le don de ranimer les cœurs foibles, & de réchauffer les ames tièdes. La vertu de cette fontaine n'étoit pas ſi mal trouvée

dans le voisinage du Temple de Vénus, dont les prosélytes étoient plus exposés, que ceux des autres Divinités, à passer du zèle le plus ardent à la tiédeur ou à la foiblesse.

Nicosie est la capitale de l'Isle; c'est la résidence du Gouverneur, qui en perçoit les revenus pour le Grand-Visir. Cette ville est passablement grande & assez bien peuplée; c'est l'endroit où il y a le plus de Musulmans, quoiqu'ils n'y soient pas en très-grand nombre. On y voit encore beaucoup d'ouvrages des Vénitiens; sa situation est très-agréable; ses environs, fournis d'eau, embellissent les jardins qui produisent toutes sortes de fruits, le terroir est excellent & très-fertile.

Larnaca est le bourg où réside les Consuls & les Négocians Européens; il est assez bien habité, & les maisons ne laissent pas que d'avoir de l'apparence, quoiqu'elles soient bâties de briques séchées au soleil. C'est l'endroit de l'Isle

où il se fait le plus de commerce ; il est éloigné d'une demi-lieue du village qui est situé sur le bord de la mer, & où sont les magasins des Négocians.

Tous les vaisseaux qui vont à Alexandrette, & dans les autres ports de Syrie, y relâchent pour prendre les *atracis*, sortes de machines pour estiver les bâtimens qui chargent du coton, de la laine & de la soie. Au moyen des efforts de ces pièces, une balle de marchandises n'occupe pas le quart du volume qu'elle avoit avant d'être pressée, ce qui augmente beaucoup le chargement d'un navire. Cet abord continuel rend l'*Arnaca* très-fréquenté.

Les Grecs y ont une superbe Eglise dédiée à Saint-Lazare. Ils croient y posséder son corps ; mais on ne sait que croire, ou des Victorins de Marseille, qui assurent l'avoir dans leur Eglise, ou des Grecs de l'*Arnaca*, qui ont la même prétention. Il paroît pourtant que ce premier Evêque de Provence n'eut pas

envie de retourner se faire enterrer en Chypres.

Famagourte est une petite ville, dont les fortifications délabrées rappellent la cruauté du Général Turc, qui fit écorcher son Gouverneur, quand il la prit sur les Vénitiens, pour l'avoir trop bien défendue. C'est l'endroit où vont se radouber les vaisseaux qui, arrivant en Chypres, ont besoin de quelques réparations : c'est une place de très-peu de conséquence, commandée par un Officier qui est à la tête d'une petite garnison.

C'est à quoi se réduit ce qui peut concerner l'isle de Chypres. Je n'ai vu nulle part autant de gibier ; on y trouve le francolin, plus gros que la perdrix, & plus délicat que le faisan : la chasse y fait le plaisir des étrangers.

CHAPITRE XXXIII.

Du Golfe d'Alexandrette, du Beylan, & de la ville d'Antioche. Dangereuses rencontres des Turcmènes & des Curdes. Hospitalité des habitans de Martaouan. Description d'Alep; Commerce de cette Ville.

Le cap *Ganzir*, ou la montagne du Sanglier, désigne de fort loin le golphe d'*Alexandrette* aux vaisseaux qui viennent y charger les marchandises d'Alep en échange de celles d'Europe; quelques magasins bâtis sur le bord de la mer, se vuident & se remplissent successivement sous l'inspection des agens ou facteurs dépendans des consuls d'Alep.

Lors de mon premier voyage en Asie, je débarquai, en mars 1782, à *Alexandrette*; ce village, composé de mauvaises baraques, est situé au bout d'une rade où les vaisseaux mouillent à demi-lieue du rivage; quoique sur un bon

fond, ils sont quelquefois entraînés par des vents impétueux qui se précipitent des montagnes, & les font chasser plusieurs milles sur leurs ancres.

Une épidémie souvent mortelle en rend le séjour très-dangereux en été ; c'est une fièvre intermittente, qui dure même deux ou trois ans ; bien des fois elle finit par l'hydropisie, & donne toujours aux malades l'air blème & affligeant, qui en fait redouter les atteintes à tous ceux qui s'y trouvent.

Les exhalaisons méphitiques des eaux croupissantes dans une vallée basse & d'un même niveau répandent ces vapeurs contagieuses qui se dissipent rarement pendant les chaleurs, & deviennent si fatales à ceux qui ajoutent à leur malignité en buvant de l'eau corrompue de ces marais ; en vain voudroit-on leur donner un cours du côté de la mer, la hauteur du rivage s'y oppose en plusieurs endroits, & ce ne seroit que par des ouvrages immenses, dont les Turcs ne

ſont pas ſuſceptibles, & des chauſſées ſans nombre, qu'on pourroit venir à bout de les deſſécher, ou de détourner les eaux qui s'y engouffrent lors de la ſaiſon des pluies.

Je doute que M. de Volney crut encore, s'il avoit été à *Alexandrette*, que cette plaine immenſe ſe ſoit formée avec les laps du temps des terres arrachées par les torrens aux montagnes voiſines ; & que les auteurs arabes, qu'il a étudiés, lui aient appris que la mer venoit autrefois ſe briſer aux pieds des rochers eſcarpés, qui ſont aujourd'hui éloignés de deux & trois lieues de ſon rivage.

Les Européens, qui ſont fixés à *Alexandrette*, paſſent la majeure partie de l'année au village du *Beylan*, qui en eſt éloigné de deux lieues ſur une hauteur, d'où l'on voit en entier le golfe ; quand M. de Volney ajoute qu'on l'apperçoit comme par un tuyau, il entend, ſans doute, les lunettes d'approche dont ſe ſervent les facteurs pour reconnoître

les pavillons des vaiſſeaux qui arrivent; quoique les maiſons ſoient bâties en amphithéâtre, elles ne ſont pas, comme il le dit, diſpoſées de manière que les terraſſes des unes ſervent de rues & de cours aux autres. M. de Volney ne ſe rappelle donc pas que les Turcs accoutumés, dans preſque toute la Syrie, à dormir ſur leurs terraſſes, ſont trop jaloux pour laiſſer ainſi un paſſage libre au-deſſus des maiſons, & qu'ils ne permettent pas, en bien des endroits, à ceux qui annoncent la prière du matin, de monter, pendant l'été, ſur les minarets, crainte qu'ils ne voient leurs femmes avant d'être levées; & ſi les Européens, qui ſont à *Alep*, paſſent ſur les terraſſes des marchés pour ſe viſiter les uns les autres, cela n'empêche pas que c'eſt, parmi les Turcs, une indiſcrétion très-offenſante de paſſer ſur celle de ſon voiſin.

Le Pacha du *Beylan* s'eſt rendu indépendant de celui d'*Alep*, depuis que celui du *Payas*, cantonné à l'autre extrémité

du golfe, a profité du site de son village & des montagnes inaccessibles qui l'entourent, pour méconnoître l'autorité de la Porte Ottomanne, & refuser de lui payer aucune contribution.

Je fus voir, entre *Alexandrette* & *Payas*, deux colonnes qui, suivant une tradition ancienne, désignent le lieu où Jonas fut rejetté par le poisson qui l'avoit englouti ; si l'histoire est vraie, il paroît, suivant la Géographie, que Jonas, parti de *Tarse*, près d'*Adena*, à l'entrée du golfe, dût être déposé, dans ce parage, le plus proche de *Ninive* plutôt que sur la côte de *Barut*, où l'on montre encore deux colonnes qui marquent le lieu où une autre chronique veut qu'il ait été laissé.

Tout le pays, depuis *Alexandrette* jusques à *Alep*, qui comprend un espace de trente lieues, est habité par les Turcmènes & les Curdes qui transportent successivement leurs tentes, en conduisant leurs troupeaux dans les plaines

d'Antioche & les montagnes des environs, pour y chercher des pâturages. Leur grand nombre surpasse quelquefois celui des caravannes, qui ne se rachètent du pillage que par des droits énormes, ou des contributions qui font également redouter leur rencontre à tous les voyageurs.

Antioche est située dans une vaste plaine traversée par l'*Oronte*, qui forme, huit lieues au-dessus de la ville, un lac qui fournit un revenu immense par la pêche des anguilles; les Grecs l'afferment toutes les années du gouverneur, & en salent une prodigieuse quantité, soit pour consommer dans leurs carêmes, ou faire des envois dans l'île de *Chypres* & l'*Archipel.*

Les murailles, qui renferment trois montagnes dans leur enceinte, retracent la grandeur de cette ville, autrefois si puissante : livrée alternativement à toutes les horreurs de la guerre, les Turcs & les Croisés en firent plusieurs fois leur point de ralliement; ses maisons bâties en pierres

de taille & couvertes en tuiles, ne sont point faites de boue, & les toîts encore moins revêtus de chaume, ainsi que le prétend M. de Volney; ses rues sont aussi bien pavées que celles d'*Alep*, & je puis m'en souvenir à bonnes enseignes, car mon bidet de poste s'abat-il deux fois en traversant la ville sur les grands pavés, qui sont bien éloignés de les rendre fangeuses.

Si l'on n'y trouve plus le bois de *Daphné*, du moins le voyageur traverse-t-il avec plaisir une longue avenue de lauriers antiques & d'autres arbustes odoriférens; si Antioche eut autrefois de beaux jardins, elle a aujourd'hui de très-agréables vergers.

Cette ville est habitée par un mélange d'Arabes & de Turcs, qui y souffrent un petit nombre de Chrétiens & de Juifs; elle a un grand pont sur l'*Oronte*, qui porte des bateaux jusques à son embouchure où étoit l'ancienne *Séleucie*, son port est entièrement comblé; quelques

cabannes de joncs y fervent de magafins & d'habitations à des Grecs, qui en font un entrépôt des marchandifes que leur portent les barques de la côte : elles ne remontent point l'*Oronte*, & les tranfports fe font avec des mulets ou des chameaux.

Le titre de *Patriarche d'Antioche* ajoute à la pourpre d'un prélat romain, auffi peu de crédit que de prérogatives; prefque tous les archevêques de l'égife orientale font également jaloux de s'approprier cette dignité imaginaire, qu'ils prifent autant que celle du pontife romain.

Alep, qui paffe pour la troifième ville de l'empire ottoman, fut foumife aux Chrétiens, prife par les Perfans, & finit par refter fous la domination des Turcs; elle eft très-peuplée, fes maifons bien bâties d'une pierre auffi belle que le marbre; fes marchés larges & fpacieux, couverts de grandes voûtes éclairées par des dômes, font très-commodes pendant les chaleurs.

Le château, situé au centre de la ville sur une éminence, arrondie & entourée d'un fossé, n'est plus d'une grande importance, depuis que les Persans ôtèrent, avant de l'abandonner, les pierres & la maçonnerie dont ce monticule étoit revêtu, afin que le temps & les pluies minassent insensiblement les fondemens, & fissent écrouler ses murs, qui, en effet, sont très-délabrés de certains côtés ; quelques mauvais canons qu'on tire les jours de fêtes, ou lorsqu'on étrangle un janissaire de la garnison, servent à annoncer aux Turcs le terme de leurs abstinences ou le supplice des malfaiteurs, plutôt qu'à rendre cette forteresse susceptible de soutenir un siège : le gouverneur est indépendant du Pacha, suivant l'usage de la Porte Ottomane, qui a soin de diviser les commandemens des citadelles & des Provinces.

Les mosquées, presque toutes ornées de beaux marbres, y sont magnifiques ; la principale bâtie sur les ruines d'une

église conserve encore le clocher dont les Turcs ont fait un minaret, elle est régulière dans une proportion quarrée avec un péristyle en colonnade qui l'entoure dans son intérieur; un sanglier chassé dans la campagne, il y a quelques années, entra dans la ville où les Musulmans, qui regardent cet animal comme immonde, ne s'opposèrent point à son passage, en évitant même sa rencontre; après avoir parcouru une suite de rues où l'on s'étoit borné aux menaces, il parvint insensiblement à la porte de la grande mosquée, & se réfugia dans son intérieur, ce qui fit beaucoup rire les Chrétiens; mais les Turcs scandalisés, que cet immonde sacrilège eût pollué l'asyle des vrais croyans, firent la dépense de repaver à neuf cette mosquée, qui fut de nouveau réhabilitée, après une copieuse ablution d'eau-de-rose.

Le quartier affecté aux Chrétiens se nomme *Jedéide*; ce fauxbourg est rempli d'atteliers & de manufactures où se fabri-

quent les boures & d'autres étoffes tissues en or, qui imitent assez bien celle des Indes : l'industrie s'y montre de toutes parts, & forme une branche considérable du commerce d'*Alep*, qui a toujours une correspondance non interrompue avec les villes de *Damas*, *Bagdad*, *Bassora*, & toute l'Asie mineure. Des caravannes nombreuses arrivent & partent journellement de cette ville, qui reçoit en même temps les marchandises d'Europe par *Alexandrette* & *Lataquie*, où abordent les vaisseaux des différentes nations.

Les habitans d'*Alep* sont les mieux policés de la Turquie, & méritent bien le titre de *Chyébis*, qui veut dire *aimables & gracieux*; j'en ai reçu une preuve particulière lorsque je revenois à Constantinople avec les prisonniers autrichiens, j'arrivai à *Sophie* en même temps que les janissaires d'*Alep*, qui alloient joindre l'armée du grand visir ; à peine surent-ils que j'avois été dans leur ville, que plusieurs des chefs à qui je dis quelques mots d'*Arabe*,

d'*arabe*, dont je me reſſouvins fort à-propos, furent prier le gouverneur de la ville de ne pas me mettre avec les ſoldats, & je fus logé aſſez à l'aiſe avec les officiers priſonniers.

Les environs d'*Alep* ſont très-bien cultivés, un ſol gras & fertile produit en abondance toutes ſortes de grains ; des oliviers & des mûriers fourniſſent des bonnes huiles & de belles ſoies ; les piſtaches de ſon territoire ſont excellentes, & ſes jardins traverſés par une petite rivière, qui borde la ville à l'oueſt, forment des vergers délicieux, pluſieurs maiſons de plaiſance y ſervent journellement aux plaiſirs des habitans ; aſſis ſous des *belvéders* placés ſur le bord de l'eau ; ils écoutent, en fumant leur pipe & avec cette douce rêverie qui leur eſt ſi chère, le bruit des grandes roues garnies de pots de terre, qui tournent lentement & verſent dans les aqueducs l'eau qui arroſe les jardins.

Les dames citoyennes de tous les dif-

tricts de la ville, si renommées par leurs beaux yeux noirs, s'y promènent certains jours de la semaine, avec tout le faste de leurs suivantes ; d'autrefois l'*incognito* de leur costume, toujours couvert d'un voile plus ou moins épais, suivant les circonstances, y favorise un *chytébi*, qui met en défaut les précautions de la jalousie.

Il n'y a pas d'endroits en Turquie où les Chrétiens soient plus libres pour l'exercice de leur religion. Les Maronites, qui sont en très-grand nombre, y ont leurs églises, & même des monastères ; les Juifs ont aussi leurs synagogues, & les Européens ont plusieurs couvens de moines, qui desservent leurs chapelles. Les consuls y sont respectés, & rarement les négocians sont-ils insultés par le peuple ; à la vérité les femmes & les enfans ne manquent jamais de leur crier, *Frangui coucou*, quand ils passent dans les rues ou qu'elles en rencontrent aux promenades ; mais ce sobriquet, très-souvent réversible

sur leurs maris, n'est bien de fois qu'un prétexte pour savoir s'ils entendent l'arabe.

A un quart de lieue de la ville est une fort belle *dervicherie*, qui fut jadis un couvent de moines de l'ordre de saint Basile ; son site sur une petite hauteur la rend fort agréable. Les *dervizs*, qui font voeu de ne manquer de rien, sont hospitaliers, & reçoivent très-bien les étrangers qui vont leur rendre visite.

L'air d'*Alep*, quoique très-sain, est trop vif pour les personnes qui ont la poitrine délicate ; & la peste, qui y fit l'année précédente les plus grands ravages, n'y avoit pas été redoutée depuis long-temps ; une épidémie naturelle à cette ville est un bouton inflammatoire, qui s'accroît pendant six mois de la largeur de l'ongle, après quoi il s'y forme une croûte qui se dessèche peu-à-peu, &, au bout d'un an révolu, il n'en reste que les cicatrices plus ou moins désagréables, suivant que le bouton est mâle ou femelle;

le premier vient tout seul, & l'autre se manifeste en trois ou quatre différens endroits; ce qui est bien singulier, c'est que les naturels du pays l'ont ordinairement au visage où ils en conservent toujours les marques; & les étrangers, sur-tout les Européens, l'ont aux bras ou aux jambes; les animaux n'en sont même pas exempts, n'y ayant pas jusqu'aux chiens qui ne l'aient au bout du nez.

On croit que les eaux d'*Alep* causent ce bouton, auquel tous les habitans de son territoire échappent rarement, même ceux qui n'ont fait qu'y passer quelques jours; on a vu des exemples de plusieurs personnes qui, revenues en Europe, l'ont eu bien des années après leur départ de cette ville; à la seconde, il m'en sortit trois au poignet, je n'en éprouvai aucune douleur, le meilleur remède étant de n'en point faire. Les habitans de *Bagdad*, *Bassora*, & de quelques lieues du golfe persique, sont encore sujets à des boutons de ce même genre affectés à leurs

climats, mais ils ne viennent qu'aux jambes.

On ne fauroit parler d'*Alep* fans faire mention des meffagers aëriens qui faifoient la route d'*Alexandrette* ; depuis affez long-temps, l'ufage de fe fervir des pigeons pour porter les lettres a ceffé, parce que les Curdes & les Arabes leur donnoient la chaffe, pour vifiter les dépêches où ils croyoient trouver quelques bijoux ; j'en ai vu un exemple d'un négociant qui fit porter dans une cage une paire de pigeons qui avoient leurs petits dans fon colombier, on les lâcha près d'Antioche, & ils revinrent fur-le-champ joindre leur petite famille portant au col un billet qui annonçoit à leur maître la marche de la caravanne qu'il attendoit d'*Alexandrette*.

Alep eft gouverné par un Pacha, qui a fous fes ordres les yenniffaires claffés de la ville, fans compter quelques compagnies de fantaffins qui font à fa folde, avec une excellente cavalerie, compofée

d'Arabes, de Curdes & de Turcmènes, qui sont accoutumés à faire des incursions dans les villages voisins, ou les mettent au pillage lorsque le Pacha les envoie pour différens offices.

A dix lieues de cette ville est le bourg de *Martaouan*, qui échappe rarement à la curiosité des voyageurs; le chef du pays, dont le titre peu honnête en françois répond aux fonctions qu'il exerce, commence par donner à son hôte le choix libre parmi le beau sexe de sa maison; & ce n'est pas sans peine qu'il établit le bon ordre entre les femmes, dont quelques-unes, assez belles, sont toutes présentées au nouveau-venu par leurs pères, leurs maris & même leurs amans, tant ils en sont peu jaloux; s'il est embarrassé, c'est autant par la préférence d'un choix successif que la difficulté de satisfaire tout ce congrès; c'est peut-être par ce motif que les voyageurs y font rarement un double séjour, quelques pièces de monnoies sont les gages de leur recon-

noissance, & ils s'éloignent ainsi d'un village qui passe pour être le seul en ce genre, car il y en a plusieurs autres habités par les *Druzes* qui sont moins hospitaliers. Cependant ils n'ont pas la réputation de se livrer entr'eux à cette sorte de libertinage, quoiqu'ils soient si empressés à prêter leurs femmes à tous ceux qui passent chez eux.

Ils n'oublient pas de citer l'histoire d'un bon vieux missionnaire qui, allant dans l'Inde, passa par *Martaouan*; ce pieux sexagénaire préservé, par son âge, des tentations de toutes ces syrennes, croyoit le lendemain que ses jeunes confrères auroient été plus sages que les compagnons d'Ulysse; mais il eut la douleur mystique de se voir forcé, comme boursier de sa compagnie, de payer à ces hospitaliers l'usufruit de leurs complaisances.

Je n'ai pas plus l'intention de contrarier M. de Volney, qu'il pouvoit en avoir de contradire M. Savari; mais il

me paroît, d'après les lieux que j'ai parcourus avant & après lui, qu'il n'a pas été exact dans ses relations. Il m'a semblé, par sa description d'*Alexandrette* & du *Beylan*, qu'il n'y a point passé pour aller à *Alep* ou en revenir; je suis donc surpris qu'il ne parle pas du village de *Caftin*, qu'il a dû traverser sur la route de *Lataquie*. Dans tous les cas, il a fait une transposition sur sa carte de Syrie, en ce qu'il place *Martaouan* où est *Caftin*, & *Caftin* où se trouve *Martaouan*, ce premier village étant sur le chemin d'*Alexandrette*, & l'autre sur celui de *Lataquie*.

M. de Volney veut encore que les monticules arrondis, qu'il a vus dans plusieurs plaines de Syrie, aient été faits pour y bâtir des châteaux, ou y former des lieux de prières. S'il avoit traversé la *Troade* & les autres pays de l'ancienne Grèce, ou vu camper les armées ottomanes, il auroit dit que ces élévations de terre ont été faites sur les tombeaux

des grands hommes de l'antiquité pour en consacrer la mémoire, ou par les Turcs, qui, lorsque les Sultans commandoient les armées, avoient toujours soin d'amonceler de la terre, pour y planter le drapeau de Mahomet sous un grand pavillon, & laisser des monumens de leurs victoires.

CHAPITRE XXXIV.

Description des villes principales de la Mésopotamie, connue aujourd'hui sous le nom de Diarbek. Navigation de l'Euphrate & du Tigre. Ruines de Ninive, Plaines d'Arbellés célèbres par la victoire d'Alexandre. Analyse sur les principaux gouvernemens de l'Asie mineure, appellée Natolie.

Bir est la première ville de Mésopotamie, sur la rive gauche de l'Euphrate; elle est assez commerçante par l'abord continuel des caravannes qui vont à *Alep* ou qui en viennent. Bâtie sur une éminence, elle est dominée par un mauvais château où réside le Gouverneur; il entretient plusieurs compagnies de cavalerie, pour s'opposer aux Curdes & aux Arabes qui font également redouter leurs approches. Les environs de *Bir*, fertilisés par l'Euphrate, produisent beaucoup de grains & d'excellens fruits; la

navigation du fleuve, quoique pénible aux Mariniers, qui remontent eux-mêmes les bateaux à force de bras, se feroit aisément jusques à *Bassora*, si les grandes roues, placées très-près les unes des autres sur les deux rives, pour verser dans les aqueducs l'eau qui arrose les terres voisines, n'étoient des obstacles qui rallentissent la marche des bateaux lorsqu'ils sont à la remorque. Les Arabes préfèrent de s'atteler eux-mêmes, plutôt que de faire tirer des chevaux, qui sont assez forts & vigoureux dans le Diarbek, pour éviter cette peine à leurs maîtres.

Ourfa est une grande ville très-révérée des Musulmans, qui croient qu'Abraham y fit un long séjour; sa principale Mosquée est dédiée à ce Patriarche : les Chrétiens y ont aussi plusieurs Eglises, où ils honorent les tombeaux de différens Saints.

Ourfa, située dans une campagne immense, a de beaux jardins; son territoire gras & fertile fournit tout ce qui est

néceſſaire à ſes habitans. Le Pacha qui la commande, entretient une cavalerie nombreuſe : je n'en ai pas vu d'une plus belle apparence dans l'armée du Grand-Viſir. Le commerce de cette ville conſiſte en maroquins jaunes du plus beau grain ; ſa poſition, à deux journées de l'Euphrate, lui procure un grand trafic, & des caravannes nombreuſes y viennent ſucceſſivement d'*Alep*, de *Diarbékir* & de *Moſſul*.

Merdin eſt une aſſez petite ville, bâtie ſur la pente d'une montagne, commandée par un château qui tombe en ruine ; le Gouverneur eſt ſubordonné au Pacha de *Bagdad*. La majeure partie de ſes habitans ſont des Chrétiens Arméniens, Maronites & Neſtoriens, moitié Catholiques, moitié Hérétiques, & tous Chiſmatiques. Enragés les uns contre les autres, toutes ces querelles ſont grand plaiſir aux Turcs, qui, pour juger leurs différens, gobent l'huître, & laiſſent les écailles aux deux partis.

M. Miraudot, Evêque de Babylone, voulant fléchir la Providence qui le retenoit à *Alep* par une fistule fâcheuse, & lui empêchoit d'aller joindre son diocèse, imagina de faire présent d'une paire de pistolets garnis en argent au Pacha de *Bagdad*, pour en obtenir l'ordre que l'Evêque Catholique de *Merdin*, expulsé par les Hérétiques, reprendroit possession de l'Eglise principale de cette ville. Cette pieuse négociation fut des plus heureuses, Dieu bénit les premiers travaux Apostoliques de cet Evêque. Il instruisit de ses succès le Prélat de *Propagande*, en ajoutant qu'il avoit ramené, par ce coup d'éclat, beaucoup d'Hérétiques à l'obéissance romaine. Le Pape en fut instruit, on délibéra dans le consistoire si M. de Miraudot ne seroit pas honoré de la barette ; mais le Saint Père conclut au *pallium*, en ajoutant le bon de Cardinal, lorsqu'il auroit converti le Pacha de *Bagdad*.

Lucifer, jaloux des lauriers de ce nouvel

de Jonas, qui eſt couvert d'un riche brocard; les Muſulmans honorent ainſi tous les anciens Patriarches qu'ils appellent les précurſeurs de Mahomet.

Près de *Kirſour*, à quelques lieues de *Kerkut*, eſt la vaſte plaine d'*Arbelles*, ſi renommée depuis la défaite de Darius par Alexandre. Les habitans, qui certainement n'ont jamais lu Quinte-Curce, croient que ce conquérant fit bâtir, pour y faire paſſer ſon armée, le pont qui ſubſiſte encore aujourd'hui. Ils montrent auſſi aux voyageurs quelques ruines des châteaux qu'ils ſuppoſent avoir été faits par Darius.

Géziré, ſitué dans une petite Iſle formée par le Tigre où on le paſſe ſur un pont de bateaux, eſt l'entrepôt des galles & du tabac qu'on recueille dans le *Curdiſtan*. Des forêts immenſes de chaînes fourniſſent ces noix ſi néceſſaires pour les teintures, & de vaſtes plaines ſont employées à la culture dû tabac, qui forme la meilleure partie du commerce de ce pays qui eſt

gouverné

gouverné par un prince Curde à qui la Porte donne le titre de Pacha.

Diarbekir, qui s'étend ſur le bord du Tigre, ſeroit une place forte ſi ſes remparts étoient tenus en bon état; cette ville qui donne ſon nom au *Diarbek*, autrefois la *Méſopotamie*, eſt grande & bien peuplée; ſon plus grand commerce eſt de maroquins rouges qui s'y fabriquent mieux que par-tout ailleurs & ſont très-recherchés dans tout l'Orient; ſon Pacha, un des plus riches de l'empire, réunit plus de dix mille cavaliers ſous ſes ordres, ſans compter les Yenniſſaires qui ſont très-nombreux. Il y a dans ſes environs quelques mines d'argent qui ſont exploitées avec ſuccès. *Diarbekir* eſt, par ſa ſituation, une ville très-floriſſante; les caravannes de *Syrie*, de *Bagdad* & de *Perſe* s'y croiſent ſucceſſivement, & enrichiſſent ſes habitans qui recueillent dans ſon territoire tout ce qui eſt néceſſaire à leurs beſoins.

Poli, ſiſe à l'extrémité d'une grande

plaine au bas d'une chaîne de montagnes, eſt aſſez commerçante à cauſe des paſſages continuels des caravannes qui y paſſent en venant de *Diarbekir* & de *Tocat*; la plupart de ſes habitans ſont Grecs & Arméniens; le commandant qui réſide dans un château délabré, tire ſon principal revenu des douanes, entretient quelques cavaliers & fort peu de Yenniſſaires. Le Tigre prend ſa ſource à quelques diſtances de cette ville dans les montagnes qui l'environnent.

Tocat eſt une grande ville bâtie autour d'un rocher couronné par une fortereſſe qui ſeroit imprenable, ſi elle étoit bien entretenue; les maiſons ont une aſſez belle apparence, & les moſquées forment de beaux édifices; les Chrétiens qui ſont en grand nombre, y poſsèdent pluſieurs égliſes. Les habitans très-induſtrieux ſont en grande partie forgerons ou chaudronniers, le fer & le cuivre y étant portés en abondance des montagnes voiſines. Le fleuve *Touſanlou* baigne les

murs de *Tocat* & fertilise des plaines immenses qui fournissent des récoltes en tout genre ; le passage des caravannes de *Constantinople*, de *Perse* & d'*Arabie* en fait un lieu très-fréquenté.

Le pacha de la province réside à *Sivas*, petite ville assez commerçante ; mais le trésorier de la sultane-mère, dont *Tocat* est un des appanages, veille à l'administration des finances, & se fait rendre compte des revenus attachés à ce domaine.

En suivant la côte de la mer *Noire*, on trouve *Cirasonte*, assez bien bâtie au pied d'une belle colline, & entre deux rochers qui sont à l'entrée de son petit port; un château, situé sur la droite, commande ses approches, & paroît en assez bon état.

Cette contrée rappelle les Amazones si renommées par leur valeur belliqueuse, & les loix particulières de leurs districts ; en vain y chercheroit-on aujourd'hui les traces de ces héroïnes, leur nom seul a

resté dans l'histoire, & les femmes qui habitent aujourd'hui ce pays, complaisamment soumises à leurs maris, sont bien éloignées de supposer qu'il y ait eu jadis des Amazones qui se brûloient un teton pour mieux faire la guerre aux hommes.

Synope est une assez grande ville, agréablement située sur une isthme, ayant deux ports & une bonne rade ; elle fut autrefois la capitale des états de Mithridate, c'est aujourd'hui une place importante par sa situation qui la rend plus forte que ses murailles délabrées, mais les Turcs finiront peut-être par se convaincre, d'après leurs pertes réitérées, de la nécessité de mettre en état de défense toutes leurs villes qui sont exposées, lors d'une rupture, aux premiers efforts de leurs ennemis.

Synope fut la patrie de Diogène qu'Alexandre estima le plus après lui-même, trouvant que la gloire du philosophe devoit céder à la célébrité du conquérant.

Cette ville fut encore le lieu d'exil du

tendre Ovide. Il y composa ses élégies ; ce peintre de l'amour se plaignoit que le territoire de *Synope* étoit rempli d'*absynte*, qui ajoutoit encore à l'amertume de son séjour. Les environs en sont très-bien cultivés, les côtes voisines fournissent abondamment des bois de construction, dont il se fait un transport considérable à Constantinople & dans les autres chantiers de l'empire.

Angora est une grande ville, la plus commerçante de l'intérieur de Natolie, on y admire les restes de sa magnificence qui distinguoit autrefois *Ancyre* dans toute l'Asie mineure ; les marbres chargés d'inscriptions, des colonnes & tous les restes de la plus brillante architecture dont les Turcs ont bâti une partie de leurs édifices, & qui sont répandus dans les environs, ou amoncelés sur des tombeaux, attestent encore aujourd'hui l'ancienne splendeur de cette ville, & le mauvais goût des Ottomans qui ont ruiné tant de chefs-d'œuvres.

Les chèvres d'*Angora* forment une eſpèce particulière & naturelle à ſon territoire ; la beauté & l'éclatante blancheur de leur poil auſſi fin que la ſoie, & dont on fait le plus beau camelot, forme une partie des richeſſes de cette ville ; la race tranſportée ailleurs s'abâtardit entièrement à la ſeconde génération, & les ſeules campagnes d'*Angora* poſſèdent l'agrément de les conſerver dans toute leur beauté.

Konia fut pendant long-temps le ſéjour du chef des Ottomans, avant qu'ils euſſent entièrement ſubjugué la Grèce ; cette ville eſt aſſez bien peuplée, quoiqu'il y ait des lacunes ; ſes murailles ſont compoſées des débris de pluſieurs monumens de l'antiquité, les Grecs y ſont en grand nombre & font le commerce, qui conſiſte en ſoie du pays ; les environs ſont bien cultivés, & *Konia* réunit aux agrémens d'un beau ſite ceux d'un climat tempéré, tout y vient en abondance, & les fruits y ſont excellens.

En ſuivant la chaîne des montagnes, qui bordent la côte de *Caramanie* depuis le golfe d'*Alexandrette* juſques à l'île de *Rhodes*, on trouve des forêts immenſes qu'on élague tous les jours pour fournir les chantiers; ce ne fut pas ſans une eſpèce de douleur que je vis, en traverſant la *Caramanie* pendant l'eſpace de pluſieurs milles, les plus beaux arbres réduits en cendres; cet incendie, occaſionné autant par l'envie de détruire que par le peu d'attention que les Turcs ont également à conſerver ce dont ils jouiſſent, ſe répand quelquefois très-loin & dure pluſieurs mois juſqu'à ce que la Porte inſtruite de ces dévaſtations, donne des ordres aux gouverneurs les plus proches, pour faire couper les bois à une aſſez grande diſtance & faire ceſſer l'incendie, d'autant plus rapide, que les arbres réſineux brûlent juſques à la racine, & communiquent le feu des uns aux autres.

Adena, capitale de la *Caramanie*, n'eſt pas éloignée de l'ancienne *Tarſe*; bâtie ſur une

rivière navigable en hiver, elle eſt très-grande & aſſez-bien peuplée, les Turcmènes habitent ſes environs, d'où ils ſe repandent, au printemps & en automne, dans les montagnes & les vallons humides de la *Caramanie*, afin d'y trouver des pâturages pour leurs troupeaux.

Les habitans d'*Adena* ont la coutume de ſe retirer pendant l'été au milieu des forêts qui entourent cette ville ; ils y dreſſent des tentes & y paſſent les temps des chaleurs avec leurs familles, les artiſans y forment des marchés en y tranſportant leurs boutiques ; cette habitude leur eſt naturelle, d'après les mœurs des Turcmènes qui ne trouvent pas de vie plus agréable que celle des camps Le pacha avoit de très-belles tentes lorſque je paſſai à *Adena*, & tout en appercevant un mêlange de militaires & de citoyens, je me vis avec plaiſir au milieu d'un peuple paiſible que le ſeul agrément de la ſaiſon avoit réuni ſous une nombreuſe ſuite de pavillons.

Satalie, ſituée dans une vaſte plage, eſt peu conſidérable; cette ville, peuplée de Grecs, fait un commerce aſſez étendu avec l'île de *Chypres* & quelques autres de l'*Archipel*.

L'île de *Rhodes* eſt célèbre par la gloire des Chevaliers de Saint-Jean de Jéruſalem, qui, l'ayant défendu avec une glorieuſe valeur, furent enfin obligés de capituler devant leurs fiers agreſſeurs; les Turcs en ont fait aujourd'hui un des boulevards de l'*Archipel*, & des chantiers pour leurs vaiſſeaux de guerre; ſes deux ports ſont mal entretenus, & l'on voit dépérir tous les jours le reſte des fortifications qui avoient rendu cette place ſi redoutable lorſqu'elle étoit entre les mains des chevaliers, qui en furent dédommagés par la poſſeſſion de l'île de *Malte*.

Le coloſſe qui fut une des merveilles du monde, ajoute encore à la renommée d s Rhodiens qui eurent toujours une grande part aux principaux événemens de l'ancienne Grèce.

CHAPITRE XXXV.

Deſcription de l'iſle de Candie & des autres principales de l'Archipel. Manière de s'oppoſer aux brigandages des Forbans. Ruines d'Ephèſe; commerce de Smyrne, la plus riche & la meilleure échelle du Levant.

L'ISLE de *Candie*, connue autrefois ſous le nom de *Crète*, eut une égale célébrité, tant à cauſe de ſes cent villes que de ſon labyrinthe. Les Turcs accoutumés à régner ſur des ruines, ont réduit à un très-petit nombre les cités dont s'enorgueilloient jadis les rois de *Crète*; ſon labyrinthe, taillé dans un roc dont les cavernes ſucceſſives avoient permis d'y pratiquer les différentes routes qui en rendoient les combinaiſons ſi difficiles, exiſte encore dans ſon entier; en oubliant la fable du Minotaure, lès curieux voient encore les reſtes de ce dédale qui n'eſt point celui qui fut fait ſur le modèle

du labyrinthe d'Egypte, mais qui, par ſes ſouterrains, put être diſtribué en tant de compartimens dont les iſſues étoient ſi pénibles à retrouver.

Le mont *Ida*, ſi vanté dans la Mithologie, eſt preſqu'au centre de l'iſle; ſon ſommet, couvert en tout tems de neiges & de glaces, s'apperçoit de fort loin tout à l'entour des côtes, qui n'ont aucun endroit acçeſſible dans toute la partie du Sud.

La république de Veniſe n'a plus d'autre coſolation que celle d'élever tous les ans, au milieu de la place Saint-Marc, le jour de la fête de ce patron, trois étendards qui rappellent aux Vénitiens la perte des trois royaumes de *Candie*, de *Chypres*, & de *Morée*. Quoique les Turcs ſoient les maîtres de cette première iſle de l'Archipel, dont elle commande les avenues par ſa poſition, ils ont négligé toutes les fortifications de ſes meilleures places de guerre; les Ottomans, une fois vainqueurs, ſe croient

invincibles ; & la certitude qu'ils ont déjà vaincu, les éloigne de toutes précautions qu'ils croient indignes de leur valeur.

Candy, chef-lieu de l'isle, est assez grande ; ses murailles sont encore les mêmes que celles des Vénitiens. Les Grecs y sont en grand nombre, & les renégats forment à-peu-près le tiers des Musulmans ; terribles au parti qu'ils ont abandonné pour retrouver dans le Mahométisme une impunité générale, il n'est pas de jours que les Candiotes ne se portent à des violences qui font citer leur caractère & redouter même leur apparition dans le reste de l'Archipel.

Le Pacha réunit sous ses ordres un nombre considérable de Yennissaires qui forment la garnison de la ville & répondent de la sûreté du pays ; quelques compagnies de Sipahis montés sur de petits chevaux naturels de l'isle sont encore un sujet d'épouvante, plutôt que de sécurité, pour les villages voisins.

Le ſol de *Candie*, infiniment fertile, produit beaucoup d'oliviers qui ſont une branche de commerce très-étendue, les grains ſuffiſent pour les habitans, & les Grecs ont l'avantage d'y faire d'excellent vin que les Muſulmans boivent ſans ſcrupule quand ils ſont chez leurs hôtes.

La *Cannée* eſt une aſſez jolie ville dont les dehors conſervent encore les marques de la domination Vénitienne. Cette place a un aſſez bon port que les Turcs entretiennent fort mal, ſuivant leur uſage. Les Grecs forment la majeure partie des habitans, le commerce des huiles attire toujours à la *Cannée* un grand nombre de vaiſſeaux de Marſeille & d'Italie qui viennent en chercher pour les manufactures de ſavon.

La beauté du climat rend ſes environs très-agréables ; les plus charmans vergers y produiſent toutes ſortes de fruits, les orangers & les cédrats y ſont magnifiques, & l'étranger, qu'on y accueille avec plaiſir, voit renaître tous les jours ſur

ſes pas le plus beau ſpectacle de la nature.

Retimo eſt la troiſième place de l'iſle, ſon port n'eſt plus propre qu'à recevoir des barques ; quoique cette ville ait été ruinée pluſieurs fois, elle eſt encore bien peuplée, & ſon commerce eſt aſſez étendu. Il s'y fait une exportation conſidérable de ſoies, de laines, de cire, d'huiles, & de laudanum.

La rade de la *Sude* eſt aſſez vaſte pour contenir l'eſcadre la plus nombreuſe, elle a été pluſieurs fois un objet de ſpéculation pour les puiſſances belligérantes qui ont menacé l'Archipel. La ville, ſituée à l'extrémité de la baie, eſt aſſez bien bâtie ; les Grecs y paſſent pour être les plus méchans de *Candie*, & ce n'eſt pas ſans crainte des *Forbans*, qui ſont très-ſouvent cachés dans le golphe de la *Sude*, que les vaiſſeaux marchands ſe rapprochent de ce parage.

La guerre des Turcs avec les Ruſſes eſt un prétexte à tous les malfaiteurs pour

armer des barques en croisières; bien loin de chercher les ennemis, ils ne respectent aucun pavillon & se tiennent aux aguets entre l'isle de *Cérigo* & celle de *Candie* pour épier les navigateurs paisibles qui, accablés par le nombre, sont toujours les victimes infortunées de la rage & de la barbarie de ces pirates. Pour ôter toute suspicion de leur crime, ils égorgent impitoyablement tout l'équipage, & font couler bas les vaisseaux, après en avoir enlevé les marchandises.

Le commerce de France est un peu plus en sûreté que celui des autres nations, à cause des frégates qui sont régulièrement en station dans les différentes parties de l'Archipel, mais il m'a paru que cette précaution étoit encore un moyen insuffisant pour mettre nos vaisseaux marchands à couvert des entreprises des Forbans; une frégate ne peut pas aborder également dans tous les mouillages, d'ailleurs c'est un gros vaisseau qu'on apperçoit de loin, & de vigoureux rameurs qui diri-

gent une barque légère peuvent dans un clin-d'œil ſe mettre hors la portée des batteries, & ſe ſauver impunément ſur le premier rocher qu'ils atteignent.

Une frégate ne peut pas ſe riſquer dans les paſſages étroits qui ſéparent les iſles, une bouraſque pourroit les y réduire bientôt en éclats, & les Briks, bâtimens plus légers, ne ſont pas aſſez nombreux pour donner régulièrement la chaſſe à tous les *Forbans* qui infeſtent l'Archipel.

Il feroit plus à propos qu'on fît armer dix groſſes tartanes montées par ſoixante hommes & huit canons de quatre & de ſix livres; trois ſeroient deſtinées à croiſer entre le *Milo*, *Candie* & *Cérigo*, deux du côté du cap *Matapan* & le long de la *Morée*; une vers l'iſle de *Rhodes*, trois depuis *Salonique* juſqu'à *Smyrne*, & une autre entre l'*Argentière*, *Paros*, & *Stancho*.

Cette dépenſe ſeroit beaucoup moins onéreuſe au gouvernement que l'entretien de dix frégates, dont les commandans ſont

ſont plus ſouvent occupés à donner ou recevoir des fêtes à *Smyrne*, & dans les autres brillantes échelles, plutôt que de croiſer régulièrement dans les différens parages de l'Archipel.

Une Tartane, bien loin d'effrayer les Fourbans, ſeroit pour eux un appas trompeur ; voyant un petit bâtiment, ils viendroient eux-mêmes l'aborder, & ſe trouveroient hors d'état d'échapper à la batterie ou à la ſupériorité de ſa marche; je puis même aſſurer que c'eſt le ſeul moyen de purger l'Archipel de tous les pirates qui, pendant cette guerre, en font redouter la navigation à tous les pavillons marchands.

Cérigo n'eſt plus qu'un vilain rocher; une mauvaiſe forteresſe a ſuccédé au temple de Vénus, & quelques vieux ſoldats Vénitiens qui font ſentinelle ſont bien éloignés de rappeller aux curieux l'ancienne célébrité de l'iſle de Cithère. Elle n'eſt plus qu'un lieu d'exil pour ceux qui la gardent, & un repaire pour les

Forbans qui ſe cachent dans les écueils dont elle eſt environnée.

Le *Milo* eſt une iſle aſſez grande, ſituée à l'entrée de l'Archipel; ſa poſition rend très-important ſon port qui eſt vaſte & profond, pouvant contenir pluſieurs eſcadres. Le terroir en eſt gras & fertile, on en tire beaucoup de ſoufre & de l'alun, des ſalines fourniſſent une grande quantité de ſel; on recueille dans les vallons toutes ſortes de grains, & les côteaux produiſent d'excellens vins.

Les habitans ſont preſque tous Grecs, leurs femmes ont un habit fort riche, mais très-ridicule; elles ſont aſſez galantes pour les étrangers qu'elles reçoivent à merveille quand ils ſe préſentent pour acheter de leurs denrées ou de leurs ouvrages.

Les bains d'eau chaude minérale de *Milo* ſont très-renommés, ayant l'avantage de guérir pluſieurs maladies, ſurtout celles de la peau.

L'air de l'iſle eſt aſſez mal-ſain, ce qui eſt attribué aux exhalaiſons ſulphureuſes

qui en proviennent continuellement ; d'après les chaleurs qui émanent de plusieurs cavernes & des grottes souterraines d'où il sort de l'eau bouillante, il paroît que le feu y séjourne toujours, étant alimenté par les mines de soufre dont la fumée couvre la terre en plusieurs endroits.

L'isle de l'*Argentière*, qui prit son nom des mines d'argent qu'on n'y exploite plus à cause de la tyrannie des Turcs, est d'une très-petite étendue ; les gros vaisseaux vont mouiller près de l'isle brûlée qui est en face. Mais les barques y abordent pour le commerce du pays qui est très-peu de chose ; on y recueille du coton dont les femmes s'amusent à faire des bas ; ayant le prétexte d'en offrir à ceux qui abordent dans l'isle, elles passent pour les plus affables de l'Archipel ; leurs maris, presque tous marins, leur laissent le soin de faire les honneurs de chez elles, & il y a peu de voyageurs qui ne fussent fâchés, à leur retour du levant, de n'avoir pas relâché à l'*Argentière*.

L'île de *Paros*, la principale des *Cyclades*, est parsemée d'antiques ruines, qui attestent son ancienne magnificence ; on y voit par-tout des fûts de colonnes, des architraves ou des chapiteaux du plus beau marbre de la Grèce, les maisons sont élevées en partie avec ces précieux restes ; l'ignorance des Grecs modernes est impitoyable pour tout ce qui flatte également ou intéresse la curiosité du voyageur, on voit encore les carrières de ce marbre, si fameux, que les plus habiles sculpteurs n'en employoient pas d'autres.

Paros a d'assez beaux villages, deux bons ports, & paroît bien habitée par des Grecs qui ne sont pas inquiétés par les Turcs ; le terroir de l'île, quoique sec, est très-bien cultivé dans certains endroits, & produit de bons fruits.

Anti-Paros est renommée par sa grotte, qui passe pour un chef-d'œuvre de la nature ; à travers tous les précipices & les cavernes souterraines, où l'on est

obligé de pénétrer successivement pour arriver à la grotte, on admire tour-à-tour la végétation d'un beau marbre qui, sculpté naturellement, le dispute aux ouvrages les mieux finis. Plusieurs piliers paroissent autant d'arbres crystallisés qui se terminent à la voûte, la symétrie y règne dans plusieurs endroits; un marbre du plus beau transparent paroît être l'effet de la congélation, elle s'y est générée par la nature qui se plaît à se montrer tous les jours sous de nouvelles formes & de nouvelles beautés.

L'île de *Naxos* est une des plus agréables de l'*Archipel*, on y recueille beaucoup d'huile & d'excellent vin, tous les fruits y viennent en abondance; le coton & la soie forment le principal commerce du pays; les habitans y sont peu molestés par les Turcs, & jouissent paisiblement de leurs petites fortunes.

Samos fut autrefois très-florissante. Cette île produit en quantité tout ce qui est nécessaire à la vie; les Grecs y cultivent

les oliviers & retirent beaucoup de poix des pins qui sont sur les montagnes ; le vin muscat de *Samos* est très-renommé ; le bled, l'orge, tous les meilleurs fruits possibles, & un gibier abondant de toute espèce font les délices de ces habitans. Les monumens de l'antiquité y sont presqu'ensévelis sous leurs décombres.

Cette île a de très-bons mouillages pour tous les vaisseaux, & n'exige qu'une meilleure administration.

Patmos n'est remarquable qu'à cause de ses bons ports ; étant peu habitée, elle sert très-souvent d'asyle aux pirates qui s'y retirent : les Grecs ont en grande vénération la grotte de saint Jean l'Evangéliste, où ils prétendent qu'il composa l'Apocalypse pendant son exil. Cet hermitage, qui domine le port de *Scala*, est assez bien entretenu, d'après les offrandes des Grecs qu'ils y portent continuellement.

En cotoyant la terre d'*Asie*, on retrouve les ruines d'*Ephèse* dans une belle

plaine, où de vieilles mazures & quelques marbres donnent un foible indice de l'ancienne ſplendeur de cette ville. Son temple, une des merveilles du monde, le chef-d'œuvre des meilleurs artiſtes de l'antiquité, fut brûlé le jour de la naiſſance d'Alexandre par Héroſtrate, pour immortaliſer ſon nom par un incendie, qui ſeroit connu de la poſtérité la plus reculée; cet édifice rebâti par l'architecte qui offrit à Alexandre de faire ſa ſtatue du mont *Athos*, n'offre preſque plus de veſtige de ſa magnificence qui le rendit ſi célèbre; dépouillé ſucceſſivement par les Scytes & les Goths, les ruines ſont preſque diſparues aujourd'hui, & il ſeroit difficile de retrouver ſon emplacement. Les colonnes & les plus beaux marbres furent enlevés par les empereurs grecs, & les Turcs, auſſi ignorans que peu amateurs de la belle architecture, ils n'ont pas plus ſongé au temple de Diane, qu'ils ne ſe ſont occupés à conſerver les autres monumens de la Grèce.

Scala nova est une belle ville, située sur une rade où il y a un bon mouillage, les maisons y sont très-bien bâties, les Grecs & les Arméniens habitent dans le fauxbourg, & y font un commerce assez étendu.

Corqu-Cheçmé ou *Fontaine sèche*, située hors la rade de *Smyrne*, fut une pierre d'achopement pour l'escadre ottomane, commandée par Assan pacha, dans la dernière guerre avec les Russes; sa valeur le vengea de son désastre, en voyant brûler avec ses vaisseaux celui de l'amiral russe, qu'il combattit si courageusement. On en voit encore aujourd'hui les carcasses échouées sur le rivage: les Turcs ont besoin de quelques autres leçons dans ce genre, pour savoir qu'il n'est pas avantageux à une escadre qui fuit l'ennemi de se réfugier dans une baie où elle n'a point l'avantage de se mettre à couvert de l'artillerie d'aucune forteresse.

Smyrne est la plus brillante échelle du Levant, toutes les nations européennes

y ont des consuls qui y vivent dans le plus grand faste ; & les négocians dans une aisance très-agréable ; sa position admirable pour le commerce y fait arriver tous les jours des vaisseaux qui augmentent ses richesses ; les caravannes de Perse & de toute la Natolie y abordent successivement, & en font un entrepôt considérable.

Les Européens ont leur quartier séparé ; leurs maisons, situées sur le bord de la mer, sont d'une belle apparence, & donnent la charmante perspective de la rade ; ils ont presque tous des maisons de campagne où ils passent l'été ; sans risquer d'être insultés, ils jouissent des plaisirs de la chasse ; le voyageur ne se plaît nulle part, autant qu'à *Smyrne* ; l'agrément des sociétés, l'amabilité du beau sexe, & sur-tout l'accueil qu'on lui fait, causent tous ses regrets quand il quitte cette ville. Les Turcs y sont assez traitables, & prisent trop les avantages du commerce, pour ne pas bien traiter ceux qui en sont les agens.

Les deux châteaux, qui commandent la ville & sa rade peu importans par leurs fortifications délabrées, ont une artillerie, qui sert mieux à proclamer la fin du carême des Turcs, qu'elle ne seroit propre à résister dans une attaque.

Smyrne a très-peu de restes de l'antiquité ; en dépit de *Scio*, elle se dit toujours la *patrie d'Homère ;* & quelques moines qui ont leurs églises où ils font en toute liberté le service divin, n'oublient pas de dire que des sept églises de l'Apocalypse *Smyrne* est la seule qui ait conservé sa gloire ; les Grecs ont aussi les leurs, ainsi que les Arméniens; quoique divisés par leurs dogmes, l'intérêt les réunit toujours, & il n'y a pas jusques aux Juifs qui n'aient leurs synagogues & leurs comptoirs.

CHAPITRE XXXVI.

Description des îlles de Scio, Délos, Syra, Myconi, Tine, Métélin, & Ténédos. Situation actuelle du pays de l'ancienne Troie. Recherches faites récemment dans ses ruines par le Comte de Choiseul-Gouffier.

L'ISLE de *Scio* est une des plus agréables de l'Archipel. Sa ville, du même nom, est assez bien bâtie; son port est très-fréquenté, à cause de sa position en face de la baie de *Smyrne* : la plupart des vaisseaux qui y vont ou en viennent relâchent à *Scio*, soit pour y prendre des marchandises & des rafraîchissemens, ou pour chercher un abri pendant les gros tems ; plusieurs cantons de l'isle produisent de l'orge & du froment ; des beaux jardins & des grands vergers abondent en fruits excellens. On y cultive la vigne, & certains coteaux donnent

d'aſſez bons vins, mais bien inférieurs à ce neƈtar qui fut tant célébré par Horace : les Grecs y font encore beaucoup de ſoies dont on fait des étoffes qui ont aſſez de vogue, & ſont une branche du commerce de l'iſle.

La récolte du maſtic eſt encore une des richeſſes de *Scio*, c'eſt une ferme conſidérable dont les habitans ſont obligés de rendre compte, ſuivant la quantité qui en eſt exigée tous les ans pour le Grand Seigneur à qui ce droit appartient excluſivement.

Le Lentiſque eſt un arbre de dix à douze pieds de haut dont le tronc peut en avoir un de diamètre; au commencement d'Août, on fait des inciſions aſſez profondes dans ſon écorce, &, le lendemain, on en voit découler, par petites larmes, le ſuc qui ſe congèle peu-à-peu, & tombe en grains de maſtic; la ſeconde récolte ſe fait dans le même genre à la fin de Septembre, quoiqu'elle ſoit moins abondante : il y a beaucoup de

Lentiſque en Provence & en Languedoc; mais, ſoit que le terrein ne leur paroiſſe pas ſi favorable que celui de *Scio*, ou que le maſtic en ait été reconnu très-inférieur, on n'a pas cherché à leur en faire produire.

La conſommation en eſt affectée aux Sultanes, mais toutes les dames de Conſtantinople trouvent les moyens de s'en procurer, & c'eſt une eſpèce de luxe d'en avoir une petite boîte, comme nos petites maîtreſſes ont une bonbonnière. Elles en mâchent le matin à jeun, & ſouvent dans la journée, pour avoir l'haleine plus douce ; quant à moi, qui ai vu toutes les gentilleſſes maſticales, je trouve qu'il n'eſt pas agréable de voir des mâchoires qui, par une habitude difficile à perdre, ſont toujours en mouvemens, & ſemblent ruminer ſans ceſſe.

L'iſle de *Scio* prétend avoir vu naître Homère ; les Grecs qui ignorent peut-être le nom de l'Odiſſée ou de l'Illiade parlent avec emphaſe de la maſure, qu'ils appellent la maiſon de ce Poëte.

Les femmes y ſont fort aimables, leur coſtume biſarre eſt ſi ridicule que pluſieurs d'entr'elles, quoiqu'ayant de jolies tailles, ſe trouvent comme enfagottées entre deux plaſtrons; elles paroiſſent, au premier abord, très-affables aux étrangers; mais ils en partent le plus ſouvent dupes de leur préſomption, & ſe déſabuſent ainſi des amorces des belles qui ont eu la malignité de s'en amuſer.

La peſte faiſoit les plus grands ravages dans l'Archipel, lorſque je le traverſai, en Mai 1788, pour aller à Conſtantinople, & plus d'un tiers des habitans de *Scio* en furent les victimes.

Délos, ſi fameuſe par le temple & l'oracle d'Apollon, conſerve encore les ruines de ce précieux édifice; les plus beaux marbres, & les colonnes que les tems ou la barbarie ont également renverſées, atteſtent aux curieux la magnificence de ce temple qui fit autrefois l'admiration de toute la Grèce. Cette iſle n'eſt plus habitée, ainſi que la petite *Délos*. Les bergers de *Miconi* y mènent

leurs chèvres, & les maçons des isles voisines viennent y chercher des matéreaux qu'ils choisissent parmi les plus beaux marbres de l'antiquité.

Syra n'est remarquable que par sa petite ville bâtie autour d'une colline escarpée; l'Eglise & la maison épiscopale occupent le sommet, & dominent sur toute l'isle. Les Grecs y sont presque tous Catholiques latins, son mouillage est au bas de la ville, & les gros vaisseaux y sont en sûreté.

L'isle de *Miconi* a quatre bons ports; le meilleur de tous est dominé par la ville qui est peu considérable; les hommes sont presque tous marins ou cultivateurs, ce qui fait paroître extraordinaire d'y appercevoir tant de femmes. La plupart sont assises devant leurs maisons, occupées à quelqu'ouvrage qui ne les empêche pas d'être fort distraites quand il passe des étrangers. Leurs habits sont très-riches & d'une grande dépense; mais le tout est si ridicule, qu'il est bien dom-

mage de s'enlaidir à tant de frais. Le sol de l'isle est aride, & il y a peu de cantons où on cultive des vignes; les grains n'y sont pas abondans, & les fruits assez rares.

Tine n'a point de ports, son chef-lieu est situé sur une plage où l'ancrage est assez dangereux. Cette isle est très-bien habitée & produit abondamment des grains, toutes sortes de fruits, du coton & de la soie, dont il se fait un commerce considérable. Les femmes y sont très-laborieuses & s'occupent presque toutes à tricoter des bas de soie. Les étrangers ne manquent jamais de courir de maisons en maisons sous le prétexte d'en acheter, ce qui leur est un moyen d'attendre plus patiemment le vent favorable qui doit les remettre en route.

On y voit très-peu de vestiges de l'antiquité; le temple de Neptune a disparu avec ses ruines, & il n'en est plus question.

L'isle de *Mételin* est très-grande, a trois

trois bons ports & plusieurs villages bien habités, les oliviers y forment des forêts; la majeure partie du pays est très-bien cultivée & fournit d'abondantes récoltes de toutes espèces.

Les habitans de cette isle qui s'appelloit autrefois *Lesbos* passoient pour avoir des mœurs très-dissolues. La belle Sapho, si renommée par ses poésies & ses galanteries, en étoit originaire. J'ai traversé deux fois *Métélin*, j'y ai vu de très-jolies femmes voilées modestement, & je puis croire qu'elles ne sont plus Lesbiennes. Ce titre qui offensoit autrefois une honnête femme, paroîtroit peu équivoque à une Météline qui ne seroit pas satisfaite qu'on l'appellât du nom de ses aïeules.

Ténédos ne fut fameuse, dans l'antiquité, que par le siège de Troye; les Grecs y abordèrent pour se préparer à combattre les Troyens; mais depuis la destruction de cette ville, qui s'honora par tant de guerriers intrépides, *Ténédos*

devint miférable, & paffa fucceffivement fous l'autorité des différens Maîtres de l'Archipel.

Cette île, d'une petite étendue, eft très-bien cultivée, on y recueille toutes fortes de fruits & d'excellent vin mufcat qui s'y vend à fort bon compte. La ville eft affez bien bâtie & très-peuplée; fon port étant trop petit pour les gros vaiffeaux, ils font obligés de chercher des abris au fud de l'île pour fe mettre à couvert des vents du nord qui fortent avec impétuofité de l'embouchure des Dardanelles, & les obligent d'attendre quelquefois plufieurs mois un vent du fud pour entrer dans le canal.

En face de *Ténédos*, fur la côte d'*Afie*, eft le pays de *Troye*; jaloux de ne rien omettre pour completter fon voyage pittorefque, & voulant d'ailleurs fe délaffer des travaux pénibles de fon ambaffade qui commençoient à rebuter fa philofophie, le comte de Choifeul-Gouffier partit pour la *Troade* avec fes inter-

prêtres, les livres d'Homère, des pelles & des pioches, dans l'intention d'arracher aux entrailles de la terre quelque monument digne de l'admiration des ſavans, ou qui pût le dédommager de ſes peines; errant au milieu de tous les décombres, il ſalue les mânes de Priam, ſe rappelle avec complaiſance la fierté d'Agamemnon, invoque la ſcience d'Ulyſſe, & ſe décide à fouiller un tombeau pour y chercher les cendres d'Achille qui, je crois, le lui avoit déſigné dans un rêve; des mains avides d'un tréſor s'empreſſent à creuſer le monticule, & un pionnier maladroit trouvant de la réſiſtance, redouble ſes coups, & briſe l'urne ſépulchrale; quelques reſtes de charbons & un morceau de cuivre d'une forme tout-à-fait méconnoiſſable, ſont portés en triomphe, & dépoſés dans le cabinet du comte de Choiſeul-Gouffier qui, dans un chapitre particulier, & ſans doute le plus intéreſſant des opérations de ſon ambaſſade, doit prouver, d'après les auteurs grecs &

turcs, que c'eſt la lance d'Achille ; ce qui lui ſera très-aiſé en ajoutant qu'Ajax avoit oublié de la comprendre parmi les armes de ce héros.

CHAPITRE XXXVII.

Détroit de l'Héleſpont ; châteaux des Dardanelles, Galipoli, Burſe ; iſle des Princes, Silivri, Rodoſto, Andrinople ; pays des Bulgares, Philipopoli, Bazargic, & Sophie ; le commerce de ces Villes, la religion & les mœurs de leurs Habitans.

DEUX châteaux, ſitués ſur les deux côtes d'*Aſie* & d'*Europe*, défendent l'embouchure de l'Héleſpont ; ſept lieues plus avant dans l'intérieur du canal, deux autres forteresſes plus rapprochées, & dont l'artillerie ſe croiſe, peuvent s'oppoſer à l'entrée d'une eſcadre ennemie ; M. le baron de Tot a conſidérablement augmenté les fortifications de ces quatre châteaux, qui, par leur mauvaiſe tenue

autant que par l'ineptie de la garnison, ne paroissent pas bien redoutables.

Les canons des Dardanelles sont peut-être les plus gros qui soient connus; il y en a plusieurs qui ont quinze pieds de longueur, & dont le calibre a près de dix-huit pouces de diamètre; leur forme est à peu-près semblable à celle d'un mortier, ayant une chambre pour la poudre, qui est moitié moins grande que la bouche.

Les embrâsures où ils sont placés à terre & sans affûts, sont comme des arcades voûtées & faites dans un mur qui a huit pieds d'épaisseur; tous les boulets sont de marbre; mais quoique cette artillerie monstrueuse paroisse d'abord bien terrible, il seroit impossible aux canoniers de la diriger à propos, & même de la charger plusieurs fois de suite; outre cette difficulté, les boulets n'atteignent point le rivage opposé, & ne portent guère plus qu'à moitié du canal; mais il y a beaucoup d'autres

pièces mieux proportionnées, de 48, 36 & 24 livres, & quelques couleuvrines; dont le feu seroit plus dangereux si elles étoient sur des affuts.

La ville des *Dardanelles* est assez grande, elle s'appelle en turc *China - Calaci* à cause d'une manufacture de fayence qui occupe une partie de ses habitans; le pacha est toujours un homme de distinction & favorisé de la Porte, qui donne ce gouvernement comme une marque particulière de confiance : il a sous ses ordres la garnison composée de yenniffaires du pays, qui sont plus occupés à faire des cruches qu'à garder les châteaux.

Galipoli est une assez grande ville, située dans le canal sur la côte d'*Europe*, & à onze lieues des *Dardanelles*; ses maisons, construites comme celles de Constantinople, sont de bois & de boue. La population y est assez considérable, ainsi que dans tous les villages qui bordent le canal. Rien ne seroit plus beau que ses deux rives où l'opulence, si elle ne redou-

toit pas le despotisme, éleveroit des maisons de plaisance, des parcs & des bosquets qui annonceroient, par leur somptuosité & leurs agrémens, les approches de la capitale d'un si grand empire.

La mer de *Marmara* ne semble être voisine du plus beau port de l'univers que pour servir de bassin aux escadres qui voudroient étudier leurs évolutions, l'abondance règne par-tout sur ses côtes, qui sont parsemées d'une infinité de villages.

Burse, jadis la capitale de *Bithinie*, est une des grandes villes de l'Asie mineure, sa position au pied du mont *Olympe* la rend des plus agréables; une quantité de sources qui en découlent sillonnent dans les jardins, & en font des endroits délicieux; les maisons & les marchés sont très-bien bâtis, le serai ruiné est peu digne des sultans, qui habitèrent *Burse* avant la conquête de la Grèce.

Les Chrétiens habitent dans les fauxbourgs, & y sont en très-grand nombre, tant Grecs qu'Arméniens.

Cette ville fait un commerce immense de ses manufactures d'étoffes, qui sont renommées dans tout l'empire; on y recueille beaucoup de soie, la plus belle de Turquie, sans compter celle de Perse qu'on emploie encore dans ses atteliers.

Les bains de *Burse* étoient en réputation de guérir toutes sortes de maux, même les incurables; cependant le comte de Choiseul-Gouffier, qui en a fait l'épreuve, a démontré, malgré son médecin, que le succès n'en étoit pas infaillible.

Les sources d'eau sont très-chaudes & sulfureuses, les Turcs s'y baignent avec confiance, & n'ont pas manqué d'y élever deux beaux édifices.

Les *îles des Princes* sont de petits écueils, situés dans la mer de *Marmara* à quatre lieues de Constantinople; elles sont habitées par des grecs, qui y sont protégés par quelques ambassadeurs européens qui vont y passer les chaleurs de l'été.

Silivri est une petite ville, qui a un

petit port sur la côte d'Europe, les barques peuvent seulement y aborder, mais il n'est presque pas d'endroits du canal & de la mer de *Marmara*, où ils ne puissent jetter l'ancre, n'y ayant jamais que les vents du nord & du sud, mais les courans causés par les eaux qui se déchargent de la mer Noire sont si rapides que, pendant le calme, un vaisseau fait toujours route en descendant, & qu'il a besoin d'un vent frais pour dominer la force des eaux lorsqu'il remonte le canal.

Rodosto est encore une grande ville, qui a un bon mouillage dans la mer de *Marmara*. Quoique mal bâtie, elle est assez bien habitée, les Grecs y sont très-nombreux, & ne s'occupent guère que du commerce des denrées qui approvisionnent la capitale.

Andrinople est située au bout d'une vaste plaine très-agréable, traversée par la rivière *Marizza*; elle est très-peuplée : les Bulgares, les Grecs, les Juifs & quelques

Arméniens font la majeure partie du commerce. Les environs font bien cultivés & fourniffent les plus belles récoltes; on regrette, en revenant de Conftantinople, de traverfer les plaines immenfes de la Thrace, autrefois fi prodigieufement fertiles, & qui, n'étant pas cultivées aujourd'hui, produifent de l'herbe, qui, au mois de Mai, vient au ventre des chevaux.

Le commerce maritime d'*Andrinople* fe fait par *Ænos* qui en eft à vingt-quatre lieues; le mouillage eft affez bon pour les petits bâtimens qui vont y charger les marchandifes qui font ordinairement des laines, des cotons & des peaux de lièvre.

Philipopoli, fondée par le père d'Alexandre-le-Grand, eft la feconde ville de Bulgarie, fife dans une plaine immenfe fur les bords de la rivière *Mariza*, elle eft très-peuplée; & fes habitans, dont la majeure partie font Grecs ou Bulgares, s'occupent prefque tous du commerce qui

se fait avec la Hongrie, soit en soies, laines & cotons.

Les Bulgares sont les moins molestés de tous les tributaires des Turcs, parce qu'ils sont partie du domaine de sa hautesse. Ces peuples chérissent l'agriculture & une vie paisible, leurs villages ont un air de pauvreté qui annonce le peu d'ambition des habitans; des troupeaux nombreux & autant de terrein qu'ils en peuvent cultiver, forment toutes leurs richesses.

Très-hospitaliers pour tous les voyageurs, j'ai retrouvé plusieurs fois dans leurs maisons l'air de franchise & la simplicité des bons Arabes du désert; leur religion est la Grecque, en général ils sont dévots, sans avoir jamais donné des marques de fanatisme; les femmes sont attentives à faire les honneurs de chez elles; & de jeunes filles, dont toute la coquetterie consiste à faire de belles tresses de leurs cheveux qui leur retombent presque sur les talons, aident modestement

leurs mères à préparer pour leur hôte un repas champêtre.

Je retrouvai dans mon dernier voyage toute la *Bulgarie* presque déserte par la crainte qu'avoient inspirée les troupes qui se rendoient aux camps ; j'avois déjà passé trois fois sur cette route, & reçu l'hospitalité dans un petit village à six lieues de *Philippopoli* ; j'y repassai encore avec les prisonniers Autrichiens, & je vis avec plaisir l'intérêt que mes hôtesses prirent à mon infortune. La jeune Nélina vint m'offrir un panier de fruits, & s'empressa de me montrer un sequin, sur lequel j'avois gravé mon nom, & que je lui avois donné pour joindre aux autres pièces de monnoie dont elle avoit un collier, suivant l'usage du pays.

Bazargic est une jolie ville assez agréable, située dans une vaste plaine qui produit abondamment toutes sortes de grains & de fruits ; on y voit une horloge au milieu de la place, avec une cloche qui sonne les heures, ce qui

approche de la chrétienté ; car les Turcs n'en souffrent pas dans leur religion ; même pour les horloges dont ils ne connoissent l'usage, n'ayant jamais que de mauvaises montres que les horlogers les plus habiles de chez eux, ont bien de la peine à raccommoder.

Sophie est le chef-lieu de la Bulgarie gouvernée par un Pacha qui réside dans cette ville ; elle n'a que de mauvaises murailles qui entourent son enceinte, & ses maisons seroient assez commodes si les Turcs étoient capables de les réparer. On n'y voit par-tout que des ruines ; & le séjour du grand Visir qui campa l'année précédente pendant trois mois, près de ses portes, contribua beaucoup à la dévaster ; rien ne fit plus de sensation dans cette ville, que les engagemens pris par les Yennissaires avec les jeunes beautés qui croyoient apparemment que toute l'armée ne devoit plus quitter leur territoire ; s'étant presque toutes mariées, elles passèrent assez agréablement le tems des

noces qui furent bientôt suivies d'un abandon général, & même du veuvage le plus complet. Le grand Visir ayant quitté *Sophie* pour aller camper aux environs de *Nisse*, ce ne fut pas sans difficulté qu'on put éloigner les belles qui regrettoient trop les Yenniffaires, pour ne pas désirer de les suivre; j'en vis ramener dans des chariots une collection saisie en contrebande qu'on avoit menacé, en cas de récidive, d'une cérémonie en usage en Turquie, & qui n'est pas chatouilleuse, c'est de mettre un chat dans leur caleçon, ordinairement très-ample; & ce pauvre animal, qu'on fustige impitoyablement, ne sauroit y faire patte de velours.

La plupart des *Bulgares*, qui ont abandonné leurs villages pour éviter les fureurs d'une soldatesque effrénée, se sont retirés dans les montagnes de Macédoine où ils ont bâti des chaumières suivant leur coutume, car leurs maisons ne sont faites que de branches d'arbres enlacées les

unes avec les autres, comme une espèce de claie qu'ils crépissent en dehors avec de la terre grasse ou d'argille; le toit, couvert de chaume a un trou au centre pour servir d'issue à la fumée, étant dans l'usage d'allumer le feu dans le milieu de la cabanne, afin d'éviter les incendies. Cette précaution à la vérité néceſsaire, paroît peu incommode aux *Bulgares* qui ne craignent pas la fumée, dont ils se sont fait une habitude; mais je doute qu'un renard y vienne chercher les poules qui, tous les soirs, se retirent dans le même asyle que leurs maîtres.

CHAPITRE XXXVIII.

La Macédoine, Salonique, la Morée; danger de ses côtes; repaires des Forbans; les isles de Céphalonie, le Zente & Corfou; boulevard de Venise, l'Albanie; révolte du Pacha de Scutari; république de Raguze.

SALONIQUE est aujourd'hui la ville la plus importante de la Macédoine; les Turcs sont peu inquiets de connoître le berceau d'Alexandre-le-Grand, le nom de Philippe leur est même étranger, & ils ignorent jusqu'à la dénomination de cette province, ainsi que celle des autres qui formèrent tant de royaumes & de puissantes républiques dans l'ancienne Grèce. Le commerce de *Salonique* est très-étendu, il consiste en cotons, soies, des toiles, & sur-tout des tapis très-renommés. Les Européens y ont plusieurs comptoirs, & leurs consuls respectifs;

le

le Pacha qui la gouverne a sous ses ordres des troupes nombreuses pour affermir l'obéissance des montagnards qui sont très-souvent indociles.

L'isle de *Négrepont*, qu'un tremblement de terre détacha autrefois du Continent, est renommée par la fertilité de ses plaines qui en ont toujours fait le grainier de la Grèce; le Pacha qui la commande avoit acquis une réputation dans la marine qui lui valut, en 1788, le commandement d'une escadre d'observation dont j'ai déjà parlé; mais les corsaires impériaux l'ont plus d'une fois forcé à la retraite ou à l'inaction.

La *Livadie* n'est intéressante aujourd'hui que par le souvenir des Monts Parnasse & de l'Hélicon, les Termopyles ne sont plus reconnoissables, Lacédémone est presqu'anéantie sous les ruines, & les Grecs modernes, aussi lâches que leurs ancêtres furent valeureux, fixent, sans rougir, les monumens de leurs victoires.

Athènes, dont les débris somptueux

atteſtent encore ſon ancienne magnificence, n'eſt plus qu'une ville médiocre, ſes habitans aſſervis par le déſpotiſme contemplent ſans émotion les ruines de ſes temples & de ſon aréopage. Le voyageur qui parcourt la Grèce, voit encore les reſtes de l'antiquité échappés aux laps des tems ou aux coups de ſes oppreſſeurs, mais il eſt bien éloigné d'emporter avec lui cette idée qu'on devroit avoir en quittant un pays ſi digne de ſon admiration. Les Grecs ont tous les vices de leurs ancêtres, mais ils n'ont aucune de leurs vertus; diſſimulés, lâches, vindicatifs, avares & bigots, ce ſont, à mon gré, des gens qui méritent bien le mépris que les Turcs ont pour eux; leurs femmes coquettes à l'excès, libertines par goût, vertueuſes en apparence, & fauſſes par caractère, s'uniſſent aux victimes qu'elles ont ſéduites; mais les ſacrifiant bientôt à Plutus, l'hymen s'en déſole, l'amour en rit, & chaque étranger qui voit une Grèque dit de bon cœur: *Honni ſoit qui la prendroit pour ſa femme.*

Le comte de Choiseul - Gouffier n'a rien épargné pour se procurer les dessins de la plupart des chefs-d'œuvres de la Grèce; ses dessinateurs ont moulé presque tous ceux d'Athènes & les autres qui doivent enrichir son voyage pittoresque. Il est seulement à regretter que les gravures ne soient pas un peu plus grandes, le coup d'œil en souffre, & le curieux se plaint de ne pas appercevoir tous les détails que ce peu d'espace doit rendre impossible à exécuter. Les voyages du jeune Anacharsis sont bien propres à familiariser ses lecteurs avec l'ancienne Grèce; rien de plus exact & de plus intéressant que cet ouvrage qui fait aujourd'hui les délices de tous ceux qui aiment la belle littérature.

La *Morée* fut une des possessions les plus chères à la république de Venise qui n'est pas encore bien consolée de sa perte. *Coron* & *Modon* sont les villes principales de cette contrée, ainsi que *Naples* de *Malvoisie*, & de *Romanie*,

dont les habitans eurent tant à se repentir, dans la dernière guerre, d'avoir embrassé le parti des Russes : moins vaillans que les Lacédémoniens dont la valeur défendit autrefois les Termopyles contre une armée formidable ; les Grecs furent culbutés par une poignée de Turcs qui, fondant le sabre à la main, sur leurs lâches cohortes, en firent un massacre général ; d'après cet exemple terrible, les Russes ont eu bien de la peine, dans cette guerre-ci, à mettre dans leurs intérêts ceux qui, n'ayant point les ressources de la bravoure, n'ont pas osé s'attirer encore le ressentiment des Turcs.

Les côtes de *Morée* sont infiniment dangereuses pour les vaisseaux marchands, & ce n'est pas sans crainte qu'ils abordent dans les différens mouillages qui, bien des fois, servent de repaires aux Forbans. Un de ce pirates, qui étoit à l'ancre près de l'isle des *Cervi*, voyant arriver une frégate françoise, fit aller à terre la majeure partie de son

équipage, pour avoir l'air d'une barque marchande, que le mauvais temps avoit forcé de chercher un abri. Le Commandant de la frégate ne manqua pas d'envoyer sa chaloupe armée, pour visiter ce bâtiment, dont les apparences lui avoient paru suspectes, mais où il ne fut rien trouvé qui pût les constater. Cependant le Capitaine voulant, en bon corsaire, se venger de la visite qu'on venoit de faire dans son bord, fut se plaindre au Commandant de la frégate, de ce que ses gens avoient commis plusieurs désordres, & pillé ses provisions. Ce brave homme, qui n'ignoroit pas toute la fausseté de cette accusation, aima mieux faire le sacrifice de cinq louis qu'il remit au requérant. Celui-ci, fort aise d'avoir même reçu de l'argent, au lieu d'être pendu suivant ses mérites, profita de la nuit pour rembarquer son monde, & mit à la voile; il avoit déja disparu lorsqu'une autre frégate françoise arriva, portant

le fignalement de celui qui venoit de s'échapper avec tant de fineffe.

Il eft pofitif que les frégates apperçues de trop loin, & d'abord reconnues pour des vaiffeaux de guerre, ne feront jamais bien dangereufes pour les Pirates, qui, montés fur des barques légères, forcent de voiles & de rames lorfqu'ils les apperçoivent. Ils ne croifent que dans les parages où les vaiffeaux marchands tiennent ordinairement leurs routes, ayant la reffource de fe fauver à terre s'ils étoient furpris par les frégates, ainfi qu'il eft arrivé lorfque la Pomone voulut combattre, en 1788, le Forban qui dévaftoit l'*Archipel*.

Les ifles du *Zente* & de *Céphalonie*, & la petite *Itaque*, formèrent autrefois les états d'Ulyffe ; elles font fituées près du golphe de *Patras*, fi renommé par la bataille de *Lépente*, où le croiffant de Mahomet fut humilié par le crucifix du Saint Père. Le commerce de ces ifles, qui font peu habitées, con-

ſiſte en cire , cotons , de la ſoie , & de petits raiſins ſecs ſans pepins, connus ſous le nom de raiſins de Corinthe.

Les Vénitiens ont fait de *Corfou* le meilleur boulevard de leur République. Cette iſle a une aſſez jolie ville , & un bon mouillage pour les plus gros vaiſſeaux ; ſes fortifications en font une place redoutable, dont le Commandant n'eſt confié qu'à un Sénateur de mérite.

Corfou étant ſitué à l'entrée de la mer adriatique , les Vénitiens ont prétendu s'en attribuer la ſouveraineté, parce qu'ils en ſont les portiers. Il eſt vrai que la Dame Séréniſſime de Veniſe eſt dans un ſi grand négligé, qu'il eſt néceſſaire qu'elle ait à ſa porte un Garde difficile pour les entrées, & qui en éloigne ceux qui s'y préſenteroient cavalièrement, ſous prétexte d'être les amis de la maiſon. La perte des trois Royaumes, dont la mémoire eſt célébrée tous les ans par une meſſe chantée dans l'égliſe de Saint-Marc, rend inconſolables les Vénitiens

qui se reposent de leur salut sur les batteries de *Corfou*, placées fort à propos pour empêcher qu'on ne prenne d'assaut leur République.

L'*Albanie* est divisée par la faction de Mamhoud, Pacha de *Scudari*, qui, depuis long-temps rebelle à sa hautesse, gouverne sa province en despote. Tantôt à la tête de ses troupes, & maintefois renfermé dans un château inaccessible, Mamhoud-Pacha s'est toujours soutenu dans l'indépendance.

Quelques Officiers de l'Empereur avoient voulu engager le Pacha de *Scudari* à renouveller ses incursions, qui auroient déconcerté la Porte Ottomane, s'il eût fallu s'opposer de nouveau à ses hostilités; mais le préjugé du fanatisme rendit la négociation impossible: les Musulmans ne se réuniront jamais aux Chrétiens contre les Musulmans, ce principe est même commun aux plus scélérats d'entr'eux. Mamhoud-Pacha s'empressa d'annoncer au Grand-Visir

qu'il marcheroit inceſſamment contre les Autrichiens. Ce premier Miniſtre ſaiſit fort à propos l'occaſion de gagner un ennemi auſſi dangereux ; il lui envoya un ſabre & une peliſſe pour marque du pardon que lui accordoit ſa Hauteſſe. Tout rayonnant de gloire, le Pacha de *Scudari* ſe mit à la tête de ſes troupes pour aller combattre les Autrichiens qui, l'ayant battu pluſieurs fois, l'ont engagé à revenir précipitamment habiter de nouveau ſa fortereſſe. Les Albanois, que les Turcs appellent Arnautes, forment d'excellente infanterie, & ſont très-courageux ; ils ſont dans l'uſage d'affronter les premiers l'ennemi, & ils ſe font une gloire de cette coutume, qui leur vaut l'honneur de marcher à la tête de l'armée.

Raguſe, cette République ſi laborieuſe, & ſi pauvre en territoire, n'eſt plus qu'un phantôme imaginaire, dont il ſeroit impoſſible de fixer aujourd'hui la deſtinée. Tributaire des Turcs, protégée par l'Em-

pereur, ſes vaiſſeaux redoutent les corſaires de Ruſſie, & reſtent déſarmés dans ſon port. Le commerce, qui faiſoit toute la richeſſe de ſes habitans, ne leur offre plus que l'image de la détreſſe ; & le traité qui rendra le calme à l'Empire Ottoman, peut ſeul rétablir la conſidération de cette République : alors le pavillon de Saint-Blaiſe reparoîtra dans l'Archipel & la Méditerranée, ſans redouter celui de Saint-Nicolas, qui, comme patron des Ruſſes, rivaliſe dans ce moment-ci le protecteur de *Raguſe*.

CHAPITRE XXXIX.

Avantages que l'Empereur peut retirer des ports de Dalmatie ; son dévolu sur cette Province & celle de Bosnie. Description de ce pays ; conquête de la Servie par la prise de Belgrade & de Symandrie. Situation de Nisse & de Vidin ; importance de ces deux villes.

LA *Dalmatie* ne tardera peut-être pas à subir le sort de l'envie. Cette province convoitée par l'Empereur, qui désire des ports de mer pour augmenter le commerce de ses Etats, finira sans doute par lui appartenir. Venise qui possède une partie de ses côtes, pourra s'arranger, au moyen d'un échange proposé par la Maison d'Autriche, qui, entourant cette République de toutes parts, peut faire un arrangement qui arrondiroit ses possessions, soit du côté de *Modène* ou de *Milan*, & qui donneroit à l'Empereur

les moyens d'avoir une marine considérable, lorsqu'il seroit maître de la *Dalmatie* & de la *Croatie*, qui, ayant plusieurs petites isles sur leurs côtes, formeroient, sans beaucoup de travaux, de vastes ports & des rades sûres. *Mostar* est le chef-lieu de la *Dalmatie*; cette ville est grande & assez bien peuplée: le Gouverneur y fait sa résidence & commande une excellente infanterie.

La *Bosnie* est une excellente province, entrecoupée de Montagnes couvertes de forêts, dont les hautes-futaies serviroient aux plus belles constructions; des vallons fertiles produisent l'abondance & toutes les richesses de la nature. La *Save* sépare cette province des Etats de l'Empereur. *Bosna-Serai* est sa capitale où réside le Pacha, qui avoit lui seul, l'année passée, trente mille hommes sous ses ordres; mais toute la valeur des Bosniaques n'a pu résister aux Autrichiens, qui, après avoir pénétré dans leurs pays qu'ils s'étoient chargés de défendre, se

ſont emparés, à leur barbe, de *Gradiska* & de *Banialuk*, après un ſiège opiniâtre.

Joſeph II, agreſſeur dans cette guerre, ne devoit pas s'attendre à la malheureuſe campagne qui livra le Bannat de *Témiſwart* à la plus horrible vengeance ; mais par une diſpoſition qui tient du délire, au lieu de ſe former en colonnes pour pénétrer tout-à-la-fois dans le pays ennemi, les Autrichiens, occupés uniquement à garder leurs foyers, furent placés en cordons le long des frontières. Trop foibles pour réſiſter aux Turcs, qui les attaquoient en corps d'armées, les troupes de l'Empereur repliées ſur la défenſive, s'occupèrent à des ſièges de peu d'importance. Le nom de *Sabatz*, de *Cochim* & de *Gradiska* n'étoient pas aſſez connus des Ottomans, pour que la reddition de ces places pût leur imprimer de la terreur ; en un mot, c'étoit Belgrade, hors d'état de réſiſter long-temps, & qui, échappée à un coup de

main aſſez mal combiné, devoit la première être conquiſe par les Autrichiens; mais paroiſſant incapables d'aucun exploit, ils s'occupèrent aux travaux onéreux d'une digue diſpendieuſe & inutile; & cette armée ſi bien diſciplinée, qui promettoit tant de victoires, tantôt diſperſée, le plus ſouvent inférieure & toujours hors d'état d'agir, ſe vit forcée à rétrograder en brûlant ſon propre pays, & n'ayant d'autre eſpoir que celui de voir ſes ennemis s'affoiblir eux-mêmes par leurs victoires.

Les Turcs enhardis par leurs ſuccès, ſe promettoient d'aller une ſeconde fois à Vienne, & ſe conſoloient déja des pertes de la *Moldavie* & d'*Ocſacow*, eſpérant s'en dédommager complettement ſur les Etats de l'Empereur; telles étoient leurs diſpoſitions, lorſque le Général Laudon marche à la tête des Autrichiens, les rallie à la confiance qu'il leur inſpire, & les fait entrer victorieux dans *Belgrade*. Quoiqu'impartial dans tout ce

qui concerne cette guerre, j'avoue que je tenois à la prise de ce boulevard, dont le seul nom causoit la sécurité des Ottomans : après avoir vu cette place au moment de la rupture, j'osai écrire dans ma lettre insérée dans une gazette, & citée dans mon premier volume, que *Belgrade* ne résisteroit pas vingt-quatre heures : le Général Laudon s'en est rendu maître en trente-six, & je doute qu'aucun Ingénieur de son armée ait mieux calculé que moi lorsqu'il a livré l'assaut.

La garnison de cette ville en étant sortie avec les honneurs de la guerre, le Général Laudon fit donner une escorte aux habitans, qui, suivant l'usage des Turcs, ont préféré d'abandonner leurs maisons, plutôt que de rester sous la domination d'un Prince Chrétien.

La prise de Belgrade, suivie de la reddition de *Symandrie*, qui a voulu capituler aux mêmes conditions, entraîne la conquête de toute la *Servie.* Les autres petites villes des environs moins bien

fortifiées qu'*Orſova*, n'étoient pas en état de riſquer un ſiège, & ont fléchi devant le vainqueur. Les Turcs réfugiés à *Niſſe*, la ſeule place de guerre qu'ils aient entre *Belgrade* & Conſtantinople, n'eſt pas d'une grande importance par ſes fortifications, & ne feroit peut-être pas ſi difficile à prendre que *Belgrade*, elle en eſt éloignée de quarante lieues, dont la moitié eſt couverte de forêts, & l'autre forme un excellent pays rempli de grands villages, tels que ceux de *Devébargand*, où je fus arrêté, d'*Yagoudina* & du pont de *Morave*. Abdi-Pacha, ci-devant Gouverneur de *Belgrade*, & qui commandoit l'armée deſtinée à ſecourir cette place, ſe voyant obligé de battre la retraite, a brûlé le pont de bois qui eſt ſur la *Morave*, tant il avoit peur d'être pourſuivi juſqu'à *Niſſe*.

La *Servie* a de grandes reſſources pour le commerce, ſoit à cauſe du Danube, où ſe jettent les rivières qui la traverſent, & dont la navigation eſt un objet

très-lucratif pour ſervir de débouché, & même d'exportation, par la mer Noire, à toutes les productions du pays. Sa fertilité lui donne, toutes les années, les récoltes les plus abondantes ; des forêts élaguées par le temps, ont les meilleurs & les plus gros arbres qu'on puiſſe déſirer pour la conſtruction des vaiſſeaux : les Turcs ſont les ſeuls qui puiſſent avoir tant de biens inutiles, dont ils ne ſavent tirer aucun parti.

Belgrade, capitale de la *Servie*, eſt aſſez conſidérable & bien bâtie ; ſon château & ſes fortifications, que le traité de 1739 avoit fait démolir en partie, ne tarderont pas à être renouvellées ſous la domination d'une puiſſance qui connoît tout le prix de cette place. Les Chrétiens qui l'habitoient, auront pu ſe loger plus commodément dans les belles maiſons que les Turcs ont quittées ; il eſt probable qu'elles auront bientôt retrouvé de nouveaux maîtres, qui, abandonnant l'air mal-ſain du Bannat de

Témiſwart, ou même pour ſe dédommager des pertes qu'ils ont éprouvées pendant la campagne précédente, ſe ſeront emparé des habitations & des champs que les Ottomans ont laiſſés à la diſpoſition du vainqueur.

La *Servie* ſoumiſe par les armes de l'Empereur, & une fois concédée par les Turcs mis hors d'état de la reconquérir, cette province lui reſtera fidelle, pourvu qu'il n'en moleſte pas les peuples pour leur religion : n'ayant aucun privilège à réclamer que celui de la juſtice & de la clémence de Joſeph II. Les Servites ont paſſé avec plaiſir ſous ſa domination ; & leurs mœurs, ſemblables à celles des Hongrois, ſont un garant de leur fidélité.

Vidin eſt la place la mieux fortifiée que les Turcs aient ſur le Danube ; cette ville eſt grande & bien peuplée, quoiqu'elle ait été pluſieurs fois ruinée par les Impériaux, qui ne la livrèrent qu'après l'avoir démentelée.

L'Isle murée, espèce de citadelle au milieu du Danube, est encore susceptible de quelque résistance; à quelques lieues au-dessus, on voit les ruines du fameux pont bâti par Trajan; quelques arches qui subsistent encore, attestent la solidité & la hardiesse de cet ouvrage des Romains.

Nicople, située sur la rive droite du Danube, est peu considérable; & ses fortifications délabrées ne sont pas d'une grande défense. Ses habitans sont presque tous Chrétiens, & s'occupent d'un commerce assez étendu, par la navigation du fleuve qui baigne ses murs. Bayazet remporta une grande victoire dans ses environs sur Sigismond, Roi d'Hongrie. De vastes plaines, qui entourent cette ville, produisent beaucoup de bled, dont il se fait une grande importation à Constantinople ainsi que de la Valachie.

Cette province, dont la Porte Ottomane nomme l'*Hospodar* qui la gouverne, habitée par des Chrétiens du rite grec, est très-riche par un sol fertile, & des

productions en tout genre. Devenue le théâtre de la guerre, le prince de Cobourg défit en deux batailles l'armée du nouveau Grand-Visir, qui, moins flegmatique & plus hardi que Youffeph-Pacha, voulut affronter les Autrichiens.

La *Valachie* ayant été conquise par les forces combinées des deux Cours impériales, le sieur Mauroyani, grec dans toute la force du terme, s'est trouvé bien embarrassé, soit à cause de la Porte Ottomane qui pardonne rarement la défaite d'un chef de ses troupes, soit relativement aux deux Cours ennemies, difficiles à tromper ou à séduire par quelques propositions, plutôt insidieuses que franches, de la part d'un homme qui s'est montré tant de fois bas & fourbe; lorsqu'il étoit Drogman du Capitan-Pacha, & aussi sottement glorieux que vindicatif depuis qu'il est prince de Valachie.

Bukrest, capitale de la *Valachie*, a fait si peu de résistance devant les troupes impériales, & les habitans ont témoigné

tant d'empressemens à recevoir leurs nouveaux maîtres, que le reste de la province ne devoit pas s'opposer davantage aux efforts victorieux de la maison d'Autriche.

Il paroît, d'après les arrangemens des deux cours alliées, que la Valachie doit rester à l'empereur; ce pays, bordé par le Danube qui le sépare de la *Bulgarie*, est habité par un peuple qui doit préférer à tous égards le gouvernement d'un prince chrétien, à la tyrannie des Ottomans, qui les molestent en tems de paix malgré leurs capitulations, & leur font supporter pendant la guerre tout le poids des impositions les plus onéreuses.

La *Moldavie* qui avoit d'abord cédé à la valeur des Autrichiens commandés par le colonel Fabris, semble rester en partage à l'impératrice de Russie; le ci-devant prince, qui jouit maintenant dans les États de l'Empereur des fruits de sa capitulation anticipée, a si peu fait de résistance que la porte Ottomane accable

de toute sa vengeance ses malheureux enfans qui sont restés à Constantinople les victimes de la fureur des Turcs.

Yassi est la capitale de ce pays, un des meilleurs de l'Europe, & qui deviendra, sans doute, la plus belle possession de la Russie.

La *Bessarabie*, conquise par le prince Potankin, ne laisse plus d'espoir aux Ottomans qui ont en vain résisté dans les murs de *Bender*. La prise de cette ville a renouvellé le souvenir de l'horrible massacre qui eut lieu dans la dernière guerre, lorsque les Russes s'en rendirent les maîtres; le Serraskier-Assan-Pacha a été forcé de reculer vers le Danube, après avoir vu succomber *Akerman* sous les efforts glorieux du prince Rapenin. Les Turcs ne possédant plus rien au-delà du Danube, conservent *Ismaël*, jusqu'au moment que les Russes viendront les en expulser; battus tour-à-tour par les aigles d'Autriche & de Russie, ils n'ont plus de ressource que

dans leur défespoir. Consternés par tant de revers à-la-fois, ils se rappellent en vain les beaux jours de leur empire; insensibles à ce souvenir, les arrêts du destin leur paroissent irrévocables, & ils courbent servilement la tête sous le joug du préjugé qui leur fait croire sans restriction que *c'étoit écrit.*

Tel est en général l'esprit de la nation; mais le grand Seigneur menace de se mettre lui-même à la tête des armées: tous les descendans de Mahomet seront invités à suivre sa hautesse qui doit s'arracher aux voluptés du Séraï, pour affronter elle-même ses ennemis victorieux, & regagner encore les premières limites de l'Empire: si enfin le prophète est insensible à tous les maux de son peuple, l'Ottoman vaincu sera peut-être vengé lorsqu'il faudra partager ses dépouilles.

CHAPITRE XL.

Situation critique de l'Empire Ottoman; s'il est injuste de s'emparer de leurs Provinces. Combinaisons politiques des deux Cours Impériales pour se partager leurs conquêtes. Opérations du roi de Suède; conduite impolitique & injuste de la France envers la Porte Ottomane.

TEL est l'état critique & malheureux où se trouvent réduits les Ottomans à la suite d'une campagne désastreuse; rivalisés par les Russes qui les voyoient avec peine maîtres du plus beau pays de la terre, ces habitans du Nord, lassés de vivre sous la neige & de cultiver des champs couverts de glaces, s'en plaignent à la nature, & lui demandent des climats plus heureux; la terre leur paroît un domaine où tous les hommes ont le droit de choisir un espace qui fournisse à leurs besoins, & où ils

puissent trouver l'aisance & le bonheur; telles sont les idées communes à presque tous les peuples qui ont abandonné tant de fois les frimats de la Zône glaciale, pour venir chercher les douceurs d'une région tempérée.

Les Turcs eux-mêmes, lassés de vivre dans les déserts de Tartarie, foudroyèrent la Perse, & se repandirent dans l'Asie mineure, leurs chefs ambitieux ne respectèrent aucune puissance; maîtres de l'Arménie, ils soumirent le pays de Babylone, firent la conquête de la Syrie, partagèrent l'empire des Arabes & de l'Egypte; la Grèce, asservie par leurs armes, devint le centre de l'esclavage; l'Europe ne fut pas exempte de la fureur de ces conquérans si redoutables, & se ligua plusieurs fois pour réprimer leur audace.

Glorieux de leurs victoires, des mœurs plus douces succédèrent à la soif des conquêtes; les Turcs, paisibles possesseurs des plus beaux pays du monde, & satis-

faits de la terreur qu'ils avoient inſpirée, firent des traités avec leurs voiſins qui s'eſtimèrent trop heureux de les voir mettre des bornes à leur ambition.

Une jouiſſance de trois ſiècles ne ſauroit rendre juſte une poſſeſſion uſurpée, *les droits de l'homme* en font foi ; & ſi de ſavans juriſconſultes ont établi qu'il falloit abolir les droits féodaux, quoiqu'ils ſoient auſſi anciens que la plus vieille monarchie de l'Europe, je déciderai, d'après le même principe, que les Ruſſes & les Autrichiens ont aujourd'hui le même droit que les Turcs eurent autrefois de ſoumettre la Grèce ; d'ailleurs étant un zélé *anti-philantropique*, c'eſt-à-dire, l'ami des blancs, je verrois avec plaiſir une révolution qui peut ramener la liberté ſur le boſphore ; j'ai trouvé bien inhumain & barbare de voir tant de jolies blanches vendues dans ce pays-là comme les négreſſes le ſont en Amérique, & il eſt bien étonnant que, lorſque la plupart de mes concitoyens s'occupent

de l'infortune des noirs qui ſont à deux mille lieues des côtés de France, ils ne faſſent pas une ſeule motion pour abolir l'eſclavage en Turquie; l'humanité en ſeroit d'autant plus honorée, que cette révolution pourroit s'opérer dans ce pays-là ſans ruiner des François, ou les faire égorger. Il eſt même à croire que toutes ces créatures reconnoiſſantes viendroient peupler nos landes, & partager avec nous les prérogatives de notre liberté.

Les Ottomans, livrés à la merci de leurs ennemis victorieux, fixent aujourd'hui l'attention de l'Europe, mais les intérêts politiques paroiſſent ſi diviſés ou indécis qu'il ſeroit bien difficile de les fixer directement.

Le roi de Pruſſe ne verroit pas d'un œil tranquille l'aggrandiſſement des Etats de l'Empereur, & les fruits de l'ambition de ſa voiſine. S'il ne devoit trouver quelques dédommagemens à ſon inaction politique, il aura donc ſa part,

lorſque ſa qualité d'arbitre de l'Europe peut lui valoir en même-temps la gloire d'en être le pacificateur.

Les Pays-Bas ont voulu ſecouer le joug de la maiſon d'Autriche; mais ne ſeroient-ils pas compris dans les diſpoſitions ſecrètes de la Cour de Berlin. Frédéric a donné ordre de tenir prêts ſes équipages de campagnes, l'Empereur garnit d'une armée formidable ſes frontières de Bohème & de Siléſie. Le tems peut ſeul nous inſtruire de ce qui doit en réſulter; mais s'il eſt vrai que les Brabançons ne doivent plus être troublés dans leur efferveſcence, la maiſon d'Autriche peut trouver dans ſes nouvelles conquêtes une ſorte de dédommagement à la perte des Pays-Bas.

Les Turcs conſternés demandent la paix, & ils ſont condamnés à la honte de la recevoir. Les plus cuiſans ſacrifices en ſont les préliminaires, ſans compter les articles qui leur rappelleront toujours que l'Autriche a vengé les affronts qu'elle

en reçut jadis, & que la Ruſſie eſt aſſez puiſſante pour leur diĉter des loix.

Le roi de Suède attend également avec impatience la fin d'une guerre ruineuſe; les piaſtres des Ottomans ne le dédommageront jamais de ſes pertes. Guſtave devoit, en faveur de ſon allié, faire une diverſion du côte de la Ruſſie; mais, d'après ce même principe, il n'auroit pas dû ſe formaliſer que le roi de Danemarck, auſſi fidèle que lui à ſes engagemens, exécutât ce qu'il avoit promis à l'Impératrice de Ruſſie.

La France occupée maintenant dans ſes propres foyers, eſt bien loin de marquer la moindre influence dans un moment auſſi déciſif pour les intérêts de la balance de l'Europe. Liés à la Hollande par les droits les plus ſacrés, notre indifférence nous a valu tout le tort que nous fait la perte de ſon alliance; indignes de la confiance que les Turcs avoient toujours conſervée pour les François, nous apprendrons bientôt ce que

peu une nation offensée pendant leur dernière guerre avec les Russes ; nos militairs ne quittèrent jamais les armées Ottomanes. Le ministère les a rappellés dans cele-ci, sous prétexte que nous devions garder la neutralité. Il avoit, sans doute, oublié que nous n'étions pas plus tenus de la rompre dans la guerre précédente : pour mieux faire connoître ses nouvelles dispositions, nos officiers ont reçu l'ordre de se retirer clandestinement. M. le Roy étoit parti depuis deux jours de Constantinople lorsqu'on l'envoya chercher pour estimer deux frégates angloises qui étoient à vendre dans le port. Il est vrai que les Turcs savoient son départ, mais ils vouloient que l'ambassadeur n'ignorât pas que cette évasion étoit une insulte.

Le Sultan, de son propte mouvement, ou sans autre motif que les circonstances, bien faites, à la vérité, pour ramener les Turcs à des procédés plus honnêtes, rend la liberté à l'envoyé de Russie ; & le comte de Choiseul-Gouffier, toujours

aux aguets pour mendier l'apparence d'un crédit qu'il n'a pas, le fait embarquer sur une corvette françoise pour se donner le relief d'une heureuse négociation. La Gazette de France, qui en rend compte, ajoute que c'est le comte de Choiseul-Gouffier qui a obtenu la liberté de ce prisonnier. Il est croyable que le Gazetier aura soustrait cet article à la révision du bureau des affaires étrangères; mais, est-ce pour faire valoir le crédit de notre ambassadeur à Constantinople, qu'on fait mention des sacrifices que la Porte a renouvellés tant de fois aux sollicitations de la France, & qui ont fini par convaincre les Turcs que notre médiation leur deviendroit onéreuse? si enfin ils accordoient, dans ce moment-ci, quelques faveurs au comte de Choiseul-Gouffier, bien loin de prouver que son personnel leur est agréable, elles ne peuvent être que l'effet d'une crainte bien naturelle; & quand on en a déjà deux ennemis sur les bras, il faut être poli avec celui qui pourroit devenir le troisième.

On parle des vaisseaux françois entrés dans la mer noire l'année dernière : c'est encore un chef-d'œuvre de politique d'avoir obtenu cet avantage ; mais il n'y a rien d'extraordinaire, puisque c'étoient des bâtimens destinés au cabotage, & que les Turcs ne pouvoient pas se méfier de quelques barques, n'importe même avec le pavillon françois, lorsqu'elles devoient aller à la provision pour leur Capitale ; mais le comte de Choiseul-Gouffier n'obtiendra jamais qu'un vaisseau de Marseille porte sa pacotille en droiture à *Anapa*, ce qui s'appelleroit alors avoir la navigation libre de la mer noire.

CHAPITRE XLI.

Propositions de paix faites par les Turcs. Injustice faite à M.-de Brintano, officier françois passé au service de Suède. Danger des conseils qu'on peut donner à la Porte Ottomane. Suites à craindre d'une nouvelle campagne. Conclusion de l'ouvrage.

Les Ottomans rebutés par tous les revers qu'ils ont éprouvés dans la dernière campagne, demandent la paix aux deux Cours Impériales, oubliant l'orgueil qui, pendant leur prospérité, les éloignoit de condescendre à une espèce d'égalité lorsqu'ils traitoient avec les Princes Chrétiens, ce sont eux-mêmes qui envoient leurs préposés à *Yassi* pour régler les conditions. Cette démarche, peu conforme à leur première fierté, prouve la nécessité où se voit la Porte Ottomane d'acheter, par des sacrifices, le repos du reste de l'Empire.

Le siège d'Orsova réduit en blocus a déconcerté plusieurs fois la valeur des Ottomans qui ont tenté vainement de secourir cette place, les Autrichiens ayant pris toutes les mesures pour s'opposer pendant l'hiver aux efforts redoublés de ceux qui ont voulu en forcer les approches. Il est à présumer que la capitulation de cette forteresse sera le premier des avantages que les troupes impériales peuvent se promettre au printems.

En se rappellant tous les maux que la guerre entraîne, il est bien à regretter que les Turcs, naturellement humains, se portent à cet excès de barbarie dont ils accablent leurs prisonniers de guerre. Les égards que les Autrichiens témoignent à ceux qu'ils ont désarmés, loin de rappeller aux Ottomans ces principes d'humanité qui sont si glorieux pour les vainqueurs, ne leur paroissent même pas dignes d'être imités; ils contemplent avec plaisir les victimes que leur a livrées la victoire; dévoués à la mort ou à l'es-

clavage, ces malheureux n'ont plus que l'alternative d'une fin prochaine, ou d'une longue ſuite de misère qui les livre tous les jours aux horreurs du trépas qu'ils invoquent.

Le chevalier Lombard, paſſé au ſervice de Ruſſie, & fait priſonnier par les Turcs, fut mis au *bagne*, après avoir été l'eſclave de différens maîtres. L'amabilité de ſon caractère, jointe à la facilité de parler la langue turque, lui avoit acquis toute la confiance de ſes gardiens; il épia le moment, & diſparut ſans laiſſer aucune trace de ſon évaſion; l'allarme fut auſſi-tôt répandue dans ce ſéjour d'horreur: les officiers de la garde perdirent la tête par ordre du Sultan, & tous les autres priſonniers reſſerrés davantage, & chargés de nouvelles chaînes, payent bien chèrement le coup d'eſſai du chevalier Lombard qui, retourné en Ruſſie, doit être à même de tracer à ſes compagnons d'armes les traitemens affreux

qui leur ſont réſervés, ſi la fortune les livroit au pouvoir des Ottomans.

J'ai appris avec bien du chagrin que plus de quatre cents eſclaves, à qui on avoit refuſé tous ſecours depuis l'évaſion du chevalier Lombard, ont péri de la peſte ou d'autres maladies. Leurs nouveaux gardes ayant refuſé toute communication, même aux médecins & autres perſonnes qui les aidoient ordinairement de leurs charités, l'intérêt que m'avoient inſpiré les officiers & les ſoldats dont je fus, pendant près de deux mois, le compagnon d'infortune, me fait regretter de les ſavoir victimes d'un traitement ſi éloigné de celui que l'empereur fait éprouver à ſes priſonniers.

Puiſſe la paix faire bientôt ceſſer une guerre qui rendra le bonheur à tant d'infortunés, & le calme à trois empires !

Quelques Puiſſances vont, ſans doute, ſe diſputer la gloire d'interpoſer leur crédit ; mais ſeroit-ce l'An-

gleterre, à qui les Turcs doivent une partie des conſeils pernicieux qui les ont portés à déclarer la guerre à la Russie? Seroit-ce la France qui, par ſes offices, n'a plus laiſſé de doute ſur ſes diſpoſitions actuelles, & dont l'Ambaſſadeur s'eſt montré ſi peu digne de leur confiance? Seroit-ce l'Eſpagne, elle qui n'a encore rien fait pour les Ottomans, & dont le traité n'a eu d'autre ſuite qu'un envoi copieux de quinquina, de peu d'uſage en Turquie?

Rien ne paroîtra plus ſurprenant que le ſyſtême du Miniſtère françois, qui admet dans ſa ſageſſe que le Roi de Suède doit cauſer la ruine des Turcs.

Il a ſemblé cependant que la diverſion de Sa Majeſté Suédoiſe a ſauvé l'Archipel des ravages que ſe propoſoit d'y faire l'eſcadre Ruſſe. Cette Puiſſance a dû néceſſairement ralentir ſes opérations du côté de la Turquie, lorſqu'elle s'eſt vue obligée de faire face au Roi de Suède.

M. de Brintano, Officier François, qui avoit été chargé ministériellement d'aller en Turquie, pour donner aux Ottomans quelques idées de tactique, & qui les avoit suivi dans toutes les campagnes de la dernière guerre contre les Russes, voulant leur être encore de quelque utilité dans celle-ci, & n'ayant pas trouvé les mêmes dispositions dans notre ministère actuel, fut chargé, l'année passée, par le Roi de Suède, d'une mission particulière pour Constantinople, où il devoit influer dans les opérations militaires, & avoir même une part à celles de politique, dirigées par l'envoyé de Sa Majesté Suédoise.

Lorsque M. de Brintano repassoit en France pour continuer son voyage, on voulut le mettre à la Bastille, pour lui apprendre à se mêler des affaires des Turcs; mais ayant dérouté les Exempts de Police, il fut assez heureux pour échapper aux Lettres-de-cachet, & s'embarqua à

Nice pour Conſtantinople, où il fut reçu, ſuivant ſon caractère, à l'audience publique du Grand-Viſir.

On finit par prétendre, à Verſailles, que M. de Brintano n'avoit pas donné ſa démiſſion du ſervice de France, avant d'accepter les offres du Roi de Suède. Quoiqu'il eût aſſuré le contraire, n'étant pas de ſa faute, ſi ſes dépêches avoient ſuivi le ſort de tant d'autres, qui avoient été perdues pendant le grand froid avec les Couriers : on ne manqua pas de prévenir l'Ambaſſadeur de France que M. de Brintano étoit déchu de tous ſes emplois, & même, ce qui paroît incroyable, rayé du tableau des Chevaliers de Saint-Louis. Le Comte de Choiſeul-Gouffier, quoique ayant laiſſé tranſpirer cet avis miniſtériel, s'étoit trouvé pluſieurs fois avec M. de Brintano, ſans que ſon Excellence en parût choquée; cependant il lui prit fantaiſie, le 3 Novembre paſſé, de refuſer de ſe trouver à un grand dîné que devoit donner l'envoyé d'Eſpagne,

à moins que M. de Brintano n'y parût pas avec la Croix de Saint-Louis. Cette clause originale a causé un grand chisme, l'envoyé de Suède ayant pris fait & cause ; mais il paroît que le Comte de Choiseul-Gouffier n'étoit pas fondé à faire cette insulte, n'étant pas possible que le Ministère convienne que M. de Brintano est coupable, parce qu'il a accepté un grade au service du Roi de Suède, avec la commission d'aller à Constantinople, pour les mêmes opérations dont il avoit déjà été chargé dans la dernière guerre. Du moins cela paroîtroit-il un coup d'autorité qui n'est plus de saison.

Quelles que soient les dispositions des autres Cours de l'Europe, au sujet de la guerre des Turcs, il paroît que la plupart occupée de leurs intérêts particuliers, seront peu dans le cas de produire quelques mouvemens.

L'Empereur, de son côté, veut traiter lui-même de la paix comme il a déclaré la guerre, & refuse toute médiation. Ce

n'eſt peut-être pas la manière d'accélérer les conditions d'un traité qui ne ſauroit traîner en longueur, car les préparatifs continuent pour la campagne prochaine, & il ne reſtera aux Turcs que l'alternative de ſe défendre au printemps, ou de ſigner les conditions qui leur ſeront impoſées.

Il eſt encore à craindre que certains Miniſtres ne repréſentent à la Porte Ottomane que la perte des Pays-Bas a diminué les forces de l'Empereur, & que la Ruſſie, peut-être au moment d'une nouvelle guerre avec une autre Puiſſance, ne ſera pas capable de ſuffire à trois campagnes à-la-fois. Malheur aux Ottomans, s'ils prêtent l'oreille à ce diſcours inſidieux; le ſort en eſt jetté ſur leur tête; ils ont été battus, & ils le feront encore; une campagne de plus leur coûtera deux provinces. L'Empereur a beſoin de l'*Eſclavonie* & d'une partie de la *Dalmatie*, pour dominer ſur la mer Adriatique; les Ruſſes auront en même-temps

l'adresse de tirer une ligne droite depuis *Ismaël* jusqu'au Danube ; peut-être encore l'Empereur céderoit-il la *Valachie* à l'Impératrice, en considération des deux provinces qu'il s'approprieroit nouvellement pour les frais de cette campagne.

Les partages entre la Russie & l'Autriche ne sauroient aller plus loin, mais l'union peut aller jusques-là. Constantinople, à la merci des armes Impériales, seroit, pour la confédération des deux Cours, une pierre d'achoppement qui finiroit par les désunir.

La position de cette capitale, celle de l'Archipel & de toute la Grèce, en y comprenant la côte d'Europe & d'Asie, ne pouvant jamais former qu'un état particulier, la jalousie de deux Puissances alliées pour leurs intérêts, mais rivales par leur ambition, s'opposera toujours au renversement de cet Empire, dont les débris ne sauroient être également partagés.

Assan-Pacha, dépouillé de la charge

de Grand-Amiral, croyoit rappeller sa gloire à la tête d'une armée de terre; mais il étoit réservé à de nouvelles défaites, lorsque, par un dernier coup de politique de ses ennemis, & même du Sultan, qui ne l'aime guères depuis qu'il a cessé d'être victorieux, sa Hautesse l'a fait Grand-Visir. Après avoir refusé tant de fois cette dignité, son ambition la lui a fait accepter dans une crise où, voyant la difficulté de soumettre les ennemis de l'Empire, & celle d'échapper au cordon qui le menace, il a cru qu'il lui seroit glorieux de terminer sa carrière avec ce titre, qui manquoit à sa renommée.

Par une fatalité qui semble être attachée à l'empire Ottoman, depuis cette déclaration de guerre, les Turcs ont pris à tâche de se défaire successivement de leurs meilleurs officiers. Le contre-amiral sacrifié à son retour d'Ocsacow, parce qu'on l'accusoit de n'avoir pas secondé l'attaque de Kinburn, fut le premier exemple de leur injustice. La campagne d'Youssef-

Pacha qui avoit paru si bien concertée, n'étoit, à la vérité, que la suite des mauvaises combinaisons des Autrichiens; mais les succès de ce grand Visir avoient inspiré de la confiance aux yennissaires qui commençoient à avoir bonne opinion d'eux-mêmes, lorsque la sublime Porte qui ne savoit pas qu'il étoit plus facile de fatiguer les troupes impériales que de les vaincre, disgracia celui qui savoit temporiser à propos & dérober ses démarches; le Pacha de Vidin, élu grand Visir, crut pouvoir tout entreprendre, parce qu'il voulut tout oser; mais le prince de Cobourg l'ayant défait en bataille rangée, le poursuivit dans sa défaite, & ne lui laissa que sa honte & sa présomption.

Youssef-Pacha fut rappellé de son exil, & on lui confia le commandement d'une partie de cette armée qu'il avoit déjà commandée en chef; la sagesse & la modération de cet ex-ministre lui servirent peu dans cette occasion, & il se

vit forcé à reculer devant ceux qui l'avoient tant redouté l'année précédente.

En vain appellera-t-on les cohortes d'Asie, rebutées par la misère des camps, & les succès des troupes impériales, l'espoir du butin ne les arrachera plus à leurs foyers; les provinces d'Europe opposeront, il est vrai, de plus grands obstacles; mais la valeur des Bosniens est égalée par celle des Croates; les Albanois redoutent les Hongrois, & l'Ottoman réservé a de nouvelles pertes, ce malheureux peuple, rétrogradant de lui-même, abandonnera son pays au vainqueur.

Telle est la situation où se trouve aujourd'hui l'empire Ottoman, attaqué par des ennemis puissans qui ont résolu de le démembrer. Les Turcs énervés par trois siècles de jouissances, n'ont plus cette intrépidité de leurs ancêtres, & la première étincelle de courage ne luit en eux que pour un moment; inhabiles à fixer la victoire, ils achèvent eux-mêmes leur déroute & n'ont aucun point de

ralliement, lorſqu'égarés dans leurs défaites ils s'échappent de leurs ennemis.

Puiſſent-ils s'éclairer un jour! Vœux inutiles! Alimentés par l'ignorance, le fanatiſme borne leur entendement, & ils n'aſpirent qu'après d'heureux loiſirs. L'Ottoman habite le plus beau climat du monde, la terre obéit à ſes foibles travaux, & il recueille, ſans ſe livrer aux fatigues, tout ce qu'il demande à la nature. Libre de toute impoſition, il ne doit rien au Sultan; paiſible dans ſes foyers, il vit heureux au ſein de ſa famille, & s'il en eſt arraché par les cris de guerre, l'eſpoir d'un riche butin le range ſous des drapeaux, comme le déſavantage le ramène bientôt dans ſon aſyle.

Les Grecs & les Arméniens ſont les ſeuls qui connoiſſent tout le poids de la ſervitude. Accablés par les impôts, l'*ariſtocratie* ottomane ſe joue de leur exiſtence & de leurs fortunes, en les ſacrifiant tous les jours à ſon avidité. Humiliés par le dernier des Muſulmans, les malheureux

tributaires prient Saint-Nicolas d'amener en Turquie une révolution ſalutaire, qui les faſſe jouir d'un gouvernement juſte & paiſible.

Ce moment paroît bien éloigné ; les Ottomans peuvent être chaſſés d'Europe, mais ils ne ſeront jamais convertis ; le fanatiſme les ſuivra par-tout, & le voile de la religion ſera toujours la cauſe de cette inſouciance, qui leur fait mépriſer tout ce qui, les rapprochant de nos mœurs, pourroit les éloigner de leurs préjugés.

Tel eſt l'apperçu de mes réflexions, j'ai rendu juſtice aux Turcs en louant leurs vertus comme j'ai blâmé leurs vices. Je les vois à regret victimes de l'ineptie, & du ſot orgueil qui a préparé leur ruine. Après avoir mépriſé les Chrétiens, ils ſe voient forcés de les craindre ; mais ſi leur fureur ne peut égaler leur honte, tranquilles ſur le paſſé, ils jouiſſent du moment, & diſent pour l'avenir *allakérim*, Dieu eſt miſéricordieux.

Fin du Tome Second & dern.

ERRATA.

PAGE 54, ligne 7, & j'ignorois, *lisez* j'ignorois. lig. 8, & ne servoit, *lis.* pour ne servir. Pag. 100, lig. 5, ces chevaux, *lis.* les chevaux. Pag. 104, lig. 1, poussant, *lis.* faisant. Pag. 129. lig. 24, enharnachés, *lis.* harnaché. Pag. 192, lig. 16, Chyébis, *lis.* Chyélébis. Pag. 232, lig. 21, l'avantage, *lis.* ressource. Pag. 238, lig. 4, enfagottées, *lis.* fagottées. Pag. 268, ligne 10, excellente, *lis.* très-bonne. Pag. 287, lig. 2, côtés de France, *lis.* côtes de France.